

Contes et récits du Canada Français

Fronval, Georges

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GEORGE FRONVAL

CONTES ET RÊCITS DU CANADA FRANÇAIS



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

CONTES ET RÉCITS DU CANADA FRANÇAIS

Par
George Fronval

Illustrations de Lise Marin
Éditions : NATHAN

AVANT-PROPOS

Le folklore canadien est particulièrement riche. Les émigrants qui, au cours des siècles, sont venus d'Europe pour s'installer dans ce pays neuf, ont apporté avec eux leurs propres contes et légendes, lesquels, au fil des ans, se sont transformés, modifiés et adaptés à un monde nouveau.

Les premiers colons français installés sur les rives du Saint-Laurent, les soldats de Montcalm et les compagnons de Champlain – dont beaucoup devinrent des « coureurs des bois » – se sont souvenus des récits de leur enfance, contés par leurs parents dans les fermes de Vendée ou du Poitou, de Normandie ou de Picardie.

Ainsi, dans certains contes parvenus jusqu'à nous se retrouve une note qui nous est familière. Certains nous font penser à Charles Perrault. Certes, au cours du temps, ils ont été adaptés, transformés. Les voici revenus dans notre vieille Europe avec un parfum de Nouvelle-France.

Ces contes, ces légendes, transmis de génération en génération, nous les devons à de simples récitants, des gens modestes, souvent illettrés, qui, à l'instar des troubadours du Moyen Âge, allaient d'une ferme à l'autre, d'un village à un chantier de bûcherons. Devant un auditoire attentif, ils puisaient dans leurs lointains souvenirs et reconstituaient, en les modifiant souvent, les récits merveilleux de leur enfance. Ces contes s'adaptèrent peu à peu à la nature du pays et à la façon de vivre de ses habitants.

Il n'existe aucun manuscrit de la première heure. Si nous pouvons vous présenter aujourd'hui ce recueil, c'est grâce au travail minutieux et persévérant de spécialistes habiles lesquels, pour les Archives du Folklore de Québec, ont pu recueillir de la bouche même des conteurs des centaines de légendes. Nous avons ainsi trouvé dans les Archives de l'Ambassade du Canada et de la Délégation du Québec à Paris certains ouvrages de M. Marius Barbeau, véritable orfèvre en la matière.

Pour les légendes indiennes, nous les avons sélectionnées dans certains rapports de missionnaires et, pour trois d'entre elles (*Pourquoi les érables rougissent*, *La Conquête du feu* et *Djuaka, Hondas et Guaguesca*), nous nous sommes permis de nous documenter dans l'excellent livre de Claude Mélançon « Légendes Indiennes du

Canada », Éditions du Jour, Montréal.

Il importait de rendre à César ce qui était à César.

Que nos amis canadiens trouvent ici l'expression de nos sincères remerciements pour leur collaboration involontaire.

G.F.

LA NOUVELLE-FRANCE

Jacques Cartier, le découvreur du Canada



LE 20 avril 1534, la ville de Saint-Malo présentait un aspect inaccoutumé.

En dépit du ciel nuageux, il y avait dans les rues plus de monde qu'à l'ordinaire.

Le pavillon du vice-amiral claquait au vent tout en haut du Grand Donjon, ce qui n'était pas chose habituelle.

Les gens qui se pressaient dans les rues avaient deux attitudes bien différentes. Les uns donnaient libre cours à leur joie ; les autres, au contraire, étaient tristes et renfrognés.

Un événement fort important se déroulait alors, dans la salle d'armes du château.

Dans un fauteuil placé sur une estrade dominant l'assistance, était assis messire le chevalier Chartes de Mouy, seigneur de La Meilleraye, vice-amiral de France. Il était entouré du prévôt, des échevins et des membres du Conseil de la ville, tous ayant revêtu leurs habits de cérémonie.

Leur faisant face, se trouvaient, alignés sur deux rangs, soixante matelots, aux allures un peu gauches, qui semblaient quelque peu embarrassés de se trouver en pareille circonstance. Ils tenaient leurs chapeaux cirés à la main et étaient encadrés par plusieurs capitaines, maîtres et contremaîtres.

Un peu plus loin, en retrait, à l'écart, se tenaient les invités, notables

de la ville, châtelains des environs, armateurs, commerçants aisés et chefs d'entreprises. Là aussi, certains visages étaient soucieux, sévères et crispés ; d'autres, au contraire, étaient très détendus et reflétaient une satisfaction des plus vives.

Il y eut, tout à coup, un impressionnant silence et chacun devint attentif.

Le vice-amiral se leva et, d'une voix solennelle, dit :

— Au nom de Sa Majesté François I^{er}, roi de France, je requiers de vous le serment de bien et loyalement, vous comporter au service du roi, sous la charge du capitaine et maître-pilote Jacques Cartier, de Saint-Malo, ici présent à mes côtés.

Les soixante marins, leurs capitaines, leurs maîtres et contremaîtres levèrent la main droite et, d'une seule voix, crièrent :

— Nous le jurons !

C'était là un événement exceptionnel, comme il ne s'en était encore jamais déroulé dans aucun port de France.

Ainsi, le roi de France, François I^{er}, venait de confier à un jeune et vaillant capitaine une délicate et audacieuse mission, celle de chercher, dans les mers de l'Ouest, le passage vers la Chine, et de donner à son roi des terres nouvelles, égales à celles qu'accaparaient les souverains d'Espagne et du Portugal, qui s'étaient arrogé le droit de se partager l'univers.

Beaucoup se demandaient pourquoi le roi de France avait fait un tel choix. Certains prétendaient que, la Bretagne venant d'être rattachée administrativement à la France, François I^{er}, par cette désignation, avait voulu lier plus étroitement le duché au reste du pays. D'autres assuraient que François I^{er}, visitant l'abbaye du Mont-Saint-Michel en 1532, l'abbé du Mont, Le Veneur, qui devait devenir cardinal, lui présenta alors Jacques Cartier et que, par la suite, ayant à désigner un capitaine pour une lointaine expédition, le roi s'était souvenu du pilote malouin.

Ce choix avait suscité bien des jalousies et c'était là la raison de certains visages renfrognés.

Il n'avait pas été facile de recruter les soixante volontaires pour constituer les équipages des deux voiliers. Aussi, le vice-amiral avait-il interdit à tout navire du port de Saint-Malo de lever l'ancre pour quelque destination que ce fût.

Les recruteurs portugais opéraient dans la ville, cherchant à l'intention de leurs armateurs des marins expérimentés pour la pêche à la morue au large de Terre-Neuve.

Les armateurs de la région, dépités d'avoir été évincés, firent exercer sur tous les matelots des pressions terribles, pour les inciter à refuser de servir sous les ordres de Jacques Cartier.

Non sans peine, les soixante hommes nécessaires pour l'armement

des deux navires avaient été trouvés.

La brève cérémonie du serment achevée, Jacques Cartier entraîna ses équipages vers le port. Il descendit les ruelles pavées au milieu d'une assistance nombreuse, parmi laquelle se trouvaient des amis qui lui souhaitèrent bon voyage.

Près de la Grande Porte des Remparts, il trouva sa femme, Catherine des Garches, qu'il prit dans ses bras, regarda avec amour et embrassa longuement. Puis, se détachant d'elle à regret, il poursuivit sa route vers le port.

Quelques heures plus tard, les deux courlieux levaient l'ancre et, prenant la mer, s'en allaient vers l'Aventure.

Le temps était propice et la traversée de l'Atlantique se fit sans incidents. Le jeudi 21 mai, les deux voiliers arrivaient devant Terre-Neuve encore bloquée par les glaces.

Jacques Cartier poussa à l'est et entra dans une baie, qu'il appela la baie de Sainte-Catherine, en souvenir de sa femme.

Les marins attendirent là pendant dix jours que la température s'adoucit.

Le jeudi 21 mai, les capitaines remirent à la voile et, remontant vers le nord, arrivèrent le surlendemain au large d'une petite île, qui fut appelée l'île des Oiseaux, car elle était abondamment recouverte d'oiseaux que Jacques Cartier nomma « margaulx » et qui étaient des *fous*.

Les matelots abordèrent, afin de chasser ces oiseaux de mer qui vivaient là par milliers. Ils eurent ainsi de la nourriture fraîche et firent des salaisons qu'ils gardèrent en réserve pour l'avenir.

Alors qu'ils visitaient l'île, les marins découvrirent un ours, qui était venu là pour se nourrir d'oiseaux. Ils le prirent en chasse mais il réussit à leur échapper en sautant à la mer.

Le jeudi 24 mai, jour de la Pentecôte, ils retrouvèrent le même ours, nageant au large de Terre-Neuve située à quatorze lieues de leur précédente rencontre. Ils le pourchassèrent, le capturèrent et le mangèrent.

Trois jours plus tard, les deux voiliers parvinrent en un lieu que les capitaines crurent être une baie et qui en réalité était un détroit, entre Terre-Neuve et le Labrador. Du fait de cette erreur, le passage fut appelé la baie des Châteaux. Le temps étant à la tempête, le ciel gris et la mer recouverte de glaces allant à la dérive, les navigateurs jugèrent plus prudent de se réfugier dans une anse tranquille, qui fut appelée anse de Carpont car elle ressemblait curieusement à un site du même nom, proche de Saint-Malo.

Le temps demeurant maussade, ils restèrent là jusqu'au 9 juin, jour où ils reprirent la mer, pour rencontrer peu après une île habitée par des milliers d'oiseaux au bec et aux pattes rouges et qui faisaient leurs

nids en creusant des trous dans la terre, comme des terriers. Ces oiseaux, appelés « richars » par Jacques Cartier, sont aujourd'hui désignés sous le nom de « macareux ».

Le mercredi 10 juin, les matelots abordèrent dans la baie de Brest, pour renouveler leur provision d'eau fraîche. Le jour suivant, après avoir entendu la messe, ils naviguèrent au large de nombreuses petites îles sur lesquelles les oiseaux abondaient.

Au cours du vendredi, les deux courlieux découvrirent deux nouvelles baies, auxquelles Jacques Cartier donna respectivement les noms de baie de Saint-Antoine et baie de Saint-Servan. Sur une plage de cette dernière, une croix fut plantée.

À l'embouchure d'une rivière, à laquelle il donna le nom de Saint-Jacques en l'honneur de son patron, Jacques Cartier fit la rencontre d'un navire de La Rochelle dont les marins s'adonnaient à la pêche et qui en même temps, lorsqu'ils descendaient à terre, se livraient au commerce des fourrures. Ces marins s'étant égarés furent remis sur la bonne route.

Revenant sur leurs pas, les navigateurs longèrent une côte rocheuse et inhospitalière où la végétation n'était que broussailles, buissons et mousses. Jacques Cartier, l'observant à la longue-vue, déclara : « C'est là, sans aucun doute, la terre que Dieu donna à Caïn ! »

Plusieurs débarquements eurent lieu, néanmoins. Au cours de l'un d'entre eux, ils se trouvèrent en présence d'indigènes, des hommes craintifs et robustes, vêtus de peaux de bêtes, à la peau teinte de diverses couleurs. Ils avaient les cheveux attachés en une sorte de chignon, lequel était traversé par une tige et orné de plumes d'oiseaux.

C'étaient là les premiers Peaux-Rouges jamais vus par des hommes venus de l'Occident.

Ils s'aventuraient sur la mer, montés sur des canots d'une incroyable légèreté, dans lesquels ils péchaient les phoques.

Ils n'habitaient pas sur la côte, mais beaucoup plus loin, dans des régions plus tempérées, et s'ils s'étaient aventurés si loin au nord, c'était pour s'adonner à la pêche.

Le jeudi 25 juin, les deux bâtiments passèrent au large de hautes falaises abruptes, peuplées d'oiseaux blancs. L'île fut appelée l'île des Margaux, du nom de ces oiseaux.

Plus loin, dans l'île Brion, ainsi nommée en l'honneur de l'amiral de France, les marins firent provision d'eau fraîche et de bois. À terre, ils découvrirent des prairies verdoyantes, des arbres robustes, du blé sauvage, des groseilliers, des fraisiers, des roses et du persil.

Ils dérangèrent dans leur solitude, des ours, des renards et des morses, que Jacques Cartier dans son journal décrivit comme de grands bœufs, avec deux défenses dans la gueule.

Mais le capitaine malouin avait reçu comme mission du roi de France de conquérir des terres nouvelles pour le royaume.

Le 4 juillet, les deux navires jetèrent l'ancre dans une baie, qui reçut le nom de baie des Chaleurs du fait de la température tropicale qui sévissait ce jour-là. Jacques Cartier décida de demeurer en ce lieu un certain temps. Des réparations seraient faites aux deux bâtiments.

Tandis que charpentiers et menuisiers opéraient, certains de leurs camarades se livrèrent à des explorations à l'intérieur des terres.

Un matin, alors que certains d'entre eux descendaient à terre en barque, souquant dur sur leurs avirons, ils virent venir à leur rencontre une quarantaine de pirogues montées par des indigènes qui les saluèrent et leur firent des signes d'amitié.

Sur le rivage, se tenaient plusieurs hommes qui, agitant au-dessus de leur tête un bâton sur lequel étaient fixées des peaux de bêtes, leur demandèrent de s'approcher.

Les marins, craignant quelque trahison, refusèrent d'avancer. Au contraire, ils remontèrent dans leurs barques et firent demi-tour. Bientôt, ils furent entourés par les nombreux canots et pirogues et les occupants de ces embarcations manifestaient une très grande joie, agitant les bras et lançant des mots qu'ils ne comprenaient pas.

Les Français, pas du tout rassurés, les invitèrent à s'éloigner. Ce fut peine perdue. Alors, une fois à bord ils tirèrent le canon, avec deux petites pièces en usage à cette époque appelées « passe-volants ». Affolés, les curieux battirent alors précipitamment en retraite, se demandant ce qui avait pu produire un tel vacarme.

Ils demeurèrent terrés sur le rivage, observant les deux bâtiments. Malgré leur frayeur, leur curiosité reprit le dessus. Ils revinrent à la charge.

Les hommes de Jacques Cartier tirèrent avec deux lances à feu qui leur firent faire volte-face.

Le jour suivant, le mardi 7 juillet, neuf canots remplis d'indigènes se dirigèrent vers les navires à l'ancre.

Deux barques furent mises à l'eau. Les Indiens craignant sans doute quelque nouvelle surprise, se dispersèrent en débâdade.

Cependant certains, plus courageux, plus téméraires, tentèrent, par gestes, d'expliquer qu'ils étaient venus pour trafiquer. Ils brandissaient des fourrures à bout de bras.

Jacques Cartier, comprenant enfin ce qu'ils souhaitaient, répondit à leurs intentions pacifiques en leur faisant signe d'approcher et qu'il ne leur voulait aucun mal.

Deux matelots descendirent à terre. Ils étaient porteurs de présents : des couteaux, diverses babioles et un chapeau rouge, dont se saisit aussitôt celui qui semblait être le chef.

Les indigènes, exultant de joie, se mirent à danser, se jetèrent de

l'eau de mer à la tête et donnèrent toutes les pelleteries qu'ils possédaient, même celles dont ils étaient vêtus. Ils s'efforcèrent de faire comprendre, par gestes, qu'ils reviendraient le lendemain, avec d'autres fourrures.

Le jour suivant, mis en confiance, Jacques Cartier et ses compagnons explorèrent l'immense baie et s'enfoncèrent dans les terres sur une profondeur de vingt-cinq lieues. Ils ne découvrirent aucun passage vers la Chine. Déçus, ils rentrèrent à bord.

Sur la plage, ils trouvèrent des Indiens qui les attendaient afin de leur offrir du loup marin cuit qu'ils avaient déposé sur des branchages.

Des matelots s'en furent chercher à bord de nouveaux présents, des haches et des couteaux qui causèrent aux indigènes une joie qui ressembla à un véritable délire. Ils étaient si heureux, qu'ils offrirent encore des fourrures en échange.

Bientôt, le rivage se couvrit d'une foule sans cesse grandissante. Ils étaient là plus de trois cents hommes, femmes et enfants. Les femmes dansaient et chantaient ; certaines entrèrent dans la mer jusqu'aux genoux. D'autres, s'approchant des Français qui s'étaient enfin décidés à débarquer, frottaient les bras des matelots en signe d'amitié, puis levaient leurs mains jointes vers le ciel.

Jacques Cartier, attentif, observa cette foule joyeuse et pacifique. Il se dit qu'il serait facile de convertir ces indigènes au christianisme.

Étant descendu à terre à son tour et visitant une nouvelle portion de terrain, il fut en admiration devant le pays. Partout autour de lui, c'étaient d'immenses prairies verdoyantes, des arbres magnifiques, des fleurs aux multiples couleurs. Il y avait des étangs poissonneux où abondaient les saumons.

À dater du 12 juillet, le temps fut différent. Il y eut du brouillard et les bateaux, ayant repris la mer, eurent à supporter un vent assez violent.

Plus au nord, les navigateurs rencontrèrent d'autres indigènes qui, pauvres et mal vêtus, péchaient le maquereau. Jacques Cartier fit mettre en panne et leur distribua quelques cadeaux, des couteaux et des peignes, qui remplirent de joie les misérables pêcheurs.

Le chef de l'expédition, observant ces nouveaux compagnons, constata qu'ils n'étaient pas de la même race que ceux rencontrés précédemment et qu'ils ne parlaient pas la même langue. Ils avaient la tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qu'ils conservaient au haut de la tête et qu'ils retenaient par une petite courroie de cuir.

Ces indigènes se nourrissaient de viande et de poissons à peine cuits sur du charbon de bois et pour dormir, une fois revenus à terre, ils retournaient leurs canoës et s'étendaient dessous.

Le mercredi 22 juillet, les Français, ayant débarqué, se promenèrent au milieu des indigènes qui semblèrent ravis. Cependant, les femmes

dès leur venue s'étaient enfuies dans les bois voisins. Il n'en était resté que deux ou trois, auxquelles Jacques Cartier offrit des peignes et des clochettes. Radieuses, les femmes s'approchèrent du chef de l'expédition et frottèrent ses bras de leurs mains.

La nouvelle des présents étant connue, d'autres femmes s'enhardirent à sortir des forêts. Une vingtaine s'avancèrent et firent des gestes, pour souhaiter la bienvenue. Jacques Cartier leur ayant fait distribuer des anneaux, elles se mirent à chanter et à danser.

Les voyageurs effectuèrent d'intéressantes observations. Dans des filets en chanvre tressé, ces indigènes avaient pêché des maquereaux en abondance. Ils se restauraient de maïs, de haricots, de figues, de pommes, de poires, de noix, mais repoussaient le sel qui leur était offert.

Sans doute, pour avoir été leurs victimes, les Français déclarèrent que ces indigènes étaient voleurs et dérobaient tous les objets qu'on laissait à leur portée et qu'ils pouvaient emporter.

Au cours de la journée du vendredi 24 juillet, Jacques Cartier fit faire une croix de trente pieds de haut et l'érigea sur la pointe du cap qui domine l'entrée d'une baie appelée la baie de Gaspé.

Sur cette croix étaient gravés un écusson avec trois fleurs de lys en relief et un cabochon portant cette mention « Vive le Roy de France ».

De nombreux Indiens assistaient à cette cérémonie. Ils virent les visiteurs se mettre à genoux, joindre les mains, courber la tête et prier.

Les Français ensuite s'efforcèrent par gestes de faire comprendre à leurs nouveaux amis que les hommes ont obtenu leur rédemption par cette même croix.

Le chef des Indiens, vêtu d'une peau d'ours et accompagné de ses trois fils, s'avança. Désignant du doigt la croix et tout le pays qui l'entourait, il se mit à faire une longue palabre qui ne fut pas comprise.

Jacques Cartier, qui l'observait avec beaucoup d'attention, pensa qu'il voulait dire que le pays appartenait aux Indiens et que cette croix ne pouvait être plantée sans sa permission.

Le chef se saisit alors d'une hache qu'on lui tendait et dont il crut qu'on lui faisait cadeau. Il allait s'en servir, quand un matelot lui prit la main et le tira dans l'une des barques. Deux autres matelots, ayant mis les rames, amenèrent le chef à bord du vaisseau de Jacques Cartier.

L'homme était affolé. Le chef de l'expédition, l'ayant rassuré, lui fit donner à manger et à boire et lui expliqua que la croix était là comme point de repère, afin de servir de guide aux bateaux qui entraient dans la baie.

Jacques Cartier lui dit qu'il reviendrait bientôt dans le pays et lui proposa d'emmener ses deux fils en France.

Taignoagny et Domagaya, ainsi se nommaient les deux garçons, furent revêtus d'habits somptueux et coiffés de chapeaux rouges. Autour du cou, on leur mit une chaînette de cuivre. Tous deux semblèrent ravis. Aux autres Indiens qui étaient présents, on donna une hachette et deux couteaux.

Ce même jour, vers midi, six canoës chargés d'indigènes s'approchèrent des deux navires, afin de souhaiter bon voyage aux deux Indiens qui partaient en Occident et pour leur apporter du poisson.

Ceux qui se trouvaient à bord tentèrent d'expliquer par signes qu'ils n'avaient nullement l'intention d'abattre la croix et se livrèrent à d'interminables palabres qui demeurèrent inintelligibles aux Français.

Le samedi 25 juillet, les deux navires levèrent l'ancre, faisant route vers le nord-ouest. Trois jours plus tard, Jacques Cartier visita le rivage en barque, cherchant toujours le fameux passage.

Soudain, l'une des embarcations toucha un écueil et ses occupants, pour la dégager, sautèrent à la mer et la poussèrent. Après quoi, ramant sans cesse, ils s'aperçurent qu'en dépit de leurs efforts, ils ne pouvaient avancer à cause du vent et des courants contraires.

Étant donné les circonstances, Jacques Cartier convoqua les capitaines, les pilotes, les maîtres et les marins afin de demander à chacun son avis. À l'unanimité, il fut reconnu qu'en raison de la force des grands vents d'est et de la violence des courants qui faisaient sans cesse dériver les navires, il était préférable de ne plus continuer l'exploration.

De plus, la saison des tempêtes à Terre-Neuve était proche. Il était donc grand temps de rentrer en France.

On vota et il fut décidé, à une très grande majorité, de rentrer à Saint-Malo.

Mettant le cap vers l'Occident, Jacques Cartier arriva le 8 août en vue des côtes de Terre-Neuve où il fut assailli par un vent des plus violents.

Le samedi 15 août, après avoir entendu la messe, Jacques Cartier franchit le détroit du Saint-Laurent et fit route vers la France.

En plein Océan Atlantique, il fut assailli par une tempête des plus violentes, qui dura trois jours. Les éléments s'étant enfin calmés, il entra dans le port de Saint-Malo le samedi 5 septembre 1534.

Le premier voyage s'achevait.

Jacques Cartier avait-il réussi dans son entreprise ?

Sans doute n'avait-il pas trouvé le fameux passage pour atteindre la Chine ou le Cathay. Mais comment aurait-il pu le découvrir, puisqu'il n'existait que dans l'imagination des hommes ?

En revanche, il avait exploré fort minutieusement le golfe du Saint-Laurent.

Grâce à ce premier voyage, qui ne fut pas toujours des plus faciles, des terres jusqu'alors inconnues furent visitées. Jacques Cartier en prit solennellement possession au nom de son roi, François I^{er}, roi de France.

Ces terres, qui devaient former l'immense Canada, allaient être visitées plus à fond, l'année suivante, en 1535, au cours du second voyage.



L'homme qui découvrit le pétrole



LE long et étroit canoë, creusé dans le tronc d'un bouleau et manœuvré par six Indiens aux bras robustes, quitta le milieu du fleuve, où le courant était particulièrement rapide, pour se diriger vers le rivage.

Sous la poussée, l'avant de l'embarcation s'incrusta dans le sable fin de la petite plage.

Il y eut un long silence, puis le principal occupant de l'esquif, enjambant le rebord, descendit à terre. C'était un homme ayant dépassé la quarantaine depuis peu. Il portait la robe de bure des franciscains.

Ce jour-là était le 19 juin 1625.

La matinée s'achevait à peine. Il faisait un temps doux et le soleil brillait, éclairant de ses rayons les rives tranquilles du Saint-Laurent dont il faisait miroiter les eaux, et aussi les quelques cabanes en rondins construites par plusieurs chasseurs de fourrures, d'origine française. Ces demeures, par la suite, devaient céder la place à de plus solides constructions, formant la vaste ville de Québec.

Pour l'instant, le lieu était comme plongé dans un continuelsilence. Les quelques habitants qui occupaient les très rustiques demeures s'en étaient allés dans les forêts, en quête de gibier, relever leurs pièges, ou bien ils défrichaient de nouvelles terres, qu'ils venaient de conquérir sur les ronces et les broussailles, pour y semer du froment ou du mil.

La venue des voyageurs ne changea en rien la vie du petit comptoir. Pourtant, l'homme qui portait ces habits simples était un visiteur de marque. Il avait fait vœu de pauvreté et s'était engagé à servir Dieu avec constance et fidélité. Or, il avait été, autrefois, un homme fort en vue à la cour de Louis XIII.

Il se nommait alors Joseph de La Roche-Daillon et était l'un des personnages de tout premier plan du royaume.

Un jour, touché par la grâce, il avait abandonné la vie fastueuse et facile pour mener désormais une existence faite de pénitence et

d'abnégation.

L'âme éclairée, Joseph de La Roche-Daillon avait préféré une vie de privation, loin de son pays natal, au milieu de populations païennes et peut-être hostiles. Il était prêt à sacrifier sa vie sur l'autel des martyrs. Très cultivé, il se penchait sur les moindres problèmes et s'intéressait aussi aux phénomènes de la Nature.

L'audacieux missionnaire fut à l'origine chargé de guider l'installation d'un groupe de Jésuites venus renforcer le nombre insuffisant des Récollets désignés pour évangéliser la Nouvelle-France.

Il commença par visiter les régions proches des lacs Érié et Ontario et vécut toute une année dans une simple cabane de bûcherons, là où s'élève aujourd'hui Montréal.

Il eut alors comme voisins les Indiens les plus belliqueux, les Iroquois, lesquels pour le moindre motif et sous le prétexte le plus futile pillaient et massacraient sans merci.

Non loin de là, plus à l'est, c'était le domaine des Hurons.

Entre ces deux territoires, sur une étroite bande de terre, se trouvaient des tribus que les Français avaient surnommées « la Nation des Neutres », car jamais elles ne prenaient part à aucun combat et n'étaient ni pour les Iroquois, ni pour les Hurons. Ces Indiens, c'étaient les Attiwindorons.

Le Père de La Roche s'en fut les visiter et pénétra en 1626 en territoire neutre, à proximité des fameuses cataractes du Niagara.

Dix années plus tôt, une troupe de Français, commandés par Samuel Champlain, s'était jointe aux Hurons pour attaquer les Iroquois, lesquels, eux, n'étaient pas encore devenus les alliés des Britanniques.

Depuis, la guérilla n'avait jamais cessé et le missionnaire s'était pourtant bien promis d'y mettre fin.

Il s'était mis en tête de rencontrer le chef des Neutres et de lui faire signer une paix définitive entre les Français et toutes les tribus indiennes de la région.

Après avoir navigué pendant six jours, le Père atteignit le village du grand chef Soubarissen, sur les lieux mêmes où de nos jours se dresse la ville de Cuba, dans l'État de New York.

Le missionnaire-diplomate fut surpris de la très forte autorité dont jouissait Soubarissen, lequel en toutes circonstances faisait montre d'une rare intelligence et d'un solide bon sens.

Il avait su, à diverses reprises, conduire habilement ses guerriers au combat et il avait maintes fois triomphé, car tout en étant un ardent partisan de la paix, il n'hésitait pas à déterrer la hache de guerre si la situation l'y obligeait.

Le pays sur lequel Soubarissen exerçait son autorité était vaste et fertile.

Le Père de La Roche fut invité par le chef indien à visiter la « Source

d'Huile ».

En effet, Soubarissen et les siens exploitaient dans leur domaine une source étrange, aux eaux noires et visqueuses. À la surface, flottait une épaisse couche de naphte qui se renouvelait dès qu'on y puisait.

Ainsi, le Père de La Roche fut le premier à découvrir le pétrole en Amérique du Nord. Il fit un important rapport sur cette extraordinaire trouvaille, déclarant que les Neutres appelaient cette huile naturelle « atouronton », ce qui voulait dire « combien y en a-t-il ? ».

Les Indiens possédaient là une fantastique réserve.

Ce produit, dans leur existence journalière, avait une importance capitale. Jamais ils n'auraient pu s'en passer.

En effet, les Peaux-Rouges l'employaient pour le tannage des peaux et leur imperméabilisation.

Ils l'utilisaient pour leurs peintures, pour alimenter les lampes.

Ils y avaient recours pour certains soins médicaux, internes et externes.

Si l'on en croyait les « medecine-men », le pétrole possédait d'étonnantes vertus curatives.

Pris par la bouche, il devenait une purge énergique et immédiate, combattait les inflammations et détruisait les vers et les serpents qui, aux dires des magiciens de la tribu, s'étaient glissés dans le corps humain.

Le pétrole, appliqué en onguent, guérissait les douleurs et les affections de la peau.

Il éloignait des guerriers les reptiles qui auraient pu les mordre et certains prétendaient même qu'il les rendait invulnérables au combat.

Le pétrole, comme le sel, fut l'objet de décrets spéciaux. Il était entendu que n'importe quelle tribu pouvait s'aventurer sur le territoire des Neutres et le traverser pour aller s'approvisionner à la source de Soubarissen. Ainsi, des convois franchissaient des miles et des miles, sur « les Sentiers de la Paix », afin de se ravitailler aux sources d'huile et aux réserves de saumure, même si l'on avait déterré la hache de guerre.

Le Père de La Roche fut l'hôte du chef Soubarissen pendant plusieurs mois. Les deux hommes étaient devenus si amis que le missionnaire appelait son hôte « mon frère », à la façon des grands dignitaires de là-bas. Mais les bons rapports qui ne cessèrent d'exister entre les deux hommes excitèrent des jalousies et des rancunes.

Les tribus voisines prirent ombrage de la présence prolongée du Visage Pâle chez les Neutres. Certains firent circuler sous le manteau des propos si désobligeants, des remarques si blessantes, qu'il y eut un mouvement d'hostilité contre le Père de La Roche, lequel se trouva ainsi face à une véritable cabale.

On l'accusa de magie noire et certains exaltés prirent les armes, avec

l'intention de le tuer.

Le missionnaire échappa de justesse à un attentat et, devant l'aspect critique de la situation, en dépit des supplications de Soubarissen, il quitta le territoire des Neutres pour aller s'installer chez les Hurons. Il demeura avec eux jusqu'en 1628, date à laquelle il rentra à Québec.

Une année plus tard, deux mois après le traité de Suse, les Britanniques s'emparaient d'un petit bastion laissé sans défense.

Le missionnaire servit d'interprète durant les laborieuses négociations de capitulation, puis rentra en Europe avec d'autres religieux. Il séjourna d'abord en Angleterre, puis en France, où il demeura jusqu'à sa mort en 1656.

Vingt années après le départ d'Amérique du Père de La Roche, les Iroquois déclenchèrent contre leurs ennemis traditionnels, les Hurons, une nouvelle et très violente offensive.

Les Hurons, en dépit de leur courage, furent décimés et presque anéantis.

Les survivants se réfugièrent chez les Neutres, où ils espéraient trouver une complète assistance.

Mais les Iroquois tournèrent leur colère contre les Attiwindorons qui, à leur tour, furent exterminés.

La source de pétrole tomba aux mains d'une nouvelle tribu iroquoise, celle des Sénécas.

Les Sénécas étant devenus les amis des Français, le commandant du fort Duquesne – aujourd'hui Pittsburg – se rendit à une fête, donnée en son honneur par un grand chef indien.

À la tombée du jour, alors que le soleil était sur le point de disparaître derrière les collines boisées de l'horizon, le chef des Sénécas lança un ordre, d'une voix forte.

Plusieurs hommes de son escorte, porteurs de torches, se dirigèrent sur une petite plage, en bordure de la rivière. Ils inclinèrent leurs brandons. Aussitôt une flamme jaillit, qui se mit à courir sur la surface des eaux. À la lueur de ce gigantesque brasier, un nouveau traité d'alliance fut signé.

Mis au courant de cet étrange phénomène, le marquis de Montcalm voulut le voir de ses propres yeux.

En 1757, sa curiosité fut satisfaite. Il envoya, alors, à Versailles un rapport détaillé sur ce liquide, ses propriétés, ses usages et aussi sur la façon dont les Indiens le recueillaient.

En 1797, à Big Tree, les Sénécas signaient un traité avec les États-Unis. Il y était stipulé que la source resterait sous le contrôle des Indiens, lesquels en seraient les seuls propriétaires et pourraient vivre à un mile autour, sans être aucunement inquiétés.

Cet étrange liquide gluant et visqueux de couleur noirâtre devint vite célèbre parmi les Visages Pâles qui le baptisèrent « l'Huile des Sénecas ».

On ne tarda pas à trouver cet étrange produit, comme remède et médicament, chez certains apothicaires de Paris qui en recommandèrent instamment l'usage à leur clientèle pour les douleurs et les rhumatismes.



Le destin glorieux et tragique de Robert Cavelier, sieur de La Salle



R

ROBERT Cavelier, fils de Jean Cavelier et de Catherine Genest, naquit à Rouen, le 21 novembre 1643.

Quinze années plus tard, le 5 octobre 1658, il entra au noviciat des Jésuites à Paris. Nullement fait pour la vie contemplative, il quitta cet ordre neuf ans plus tard.

Changeant brusquement d'objectif, il décida alors de se rendre dans les Indes Orientales, en passant par les Grands Lacs, afin de traverser tout le continent Nord-américain dans sa largeur. À cette époque, l'Ouest était encore en grande partie inconnu et l'on connaissait même fort mal les côtes occidentales voisines du Saint-Laurent.

Les voyages dans ces régions, dont l'imagination populaire exagérait les dangers, étaient cependant périlleux et pleins d'imprévus.

À la fin de l'automne 1667, le jeune homme arriva au Canada où on lui octroya une terre dans les environs de Montréal. Ce n'était pas là un privilège. En effet, chaque nouveau colon était traité de la même façon.

Le comte de Frontenac était alors Gouverneur Général. C'était un homme actif, entreprenant, dévoué à son pays et à son roi.

Il venait de faire construire un fort là où le lac Ontario donne naissance au Saint-Laurent. Ce fort portait le nom curieux de fort Cataracouy.

Ayant accueilli le jeune homme avec bienveillance, il le nomma d'emblée commandant du nouveau poste.

Robert Cavelier, sitôt installé, se passionna pour cette vie nouvelle, faite d'imprévus et d'aventures. Il recevait avec enthousiasme les visites des coureurs des bois, des trappeurs, vêtus de costumes en peau de daim et chaussés de mocassins perlés comme ceux de leurs amis Indiens. Il conversait en y mettant beaucoup d'attention avec les missionnaires qui s'étaient enfoncés au cœur des forêts et qui, par leur

placidité et leur sagesse, avaient conquis l'amitié de la plupart des tribus peaux-rouges.

Un jour, au cours d'une de ces conversations, il apprit que le Père Marquette, qui devait mourir plus tard sur les rives du lac Huron, était parvenu à l'extrémité d'un lac plus éloigné encore, qu'il avait ensuite découvert une rivière, de laquelle on pouvait, à l'aide d'un insignifiant portage – c'est-à-dire en parcourant une certaine distance sur la terre ferme, en suivant le cours de la rivière et en portant embarcations et matériel – parvenir dans le bassin d'un fleuve géant, dont les eaux couraient vers un océan très éloigné, dans le Sud. C'était là une découverte de la plus haute importance. Robert Cavelier se rendit à Québec en aviser le Gouverneur Général, puis en France, pour faire au ministre de la Marine une communication capitale.

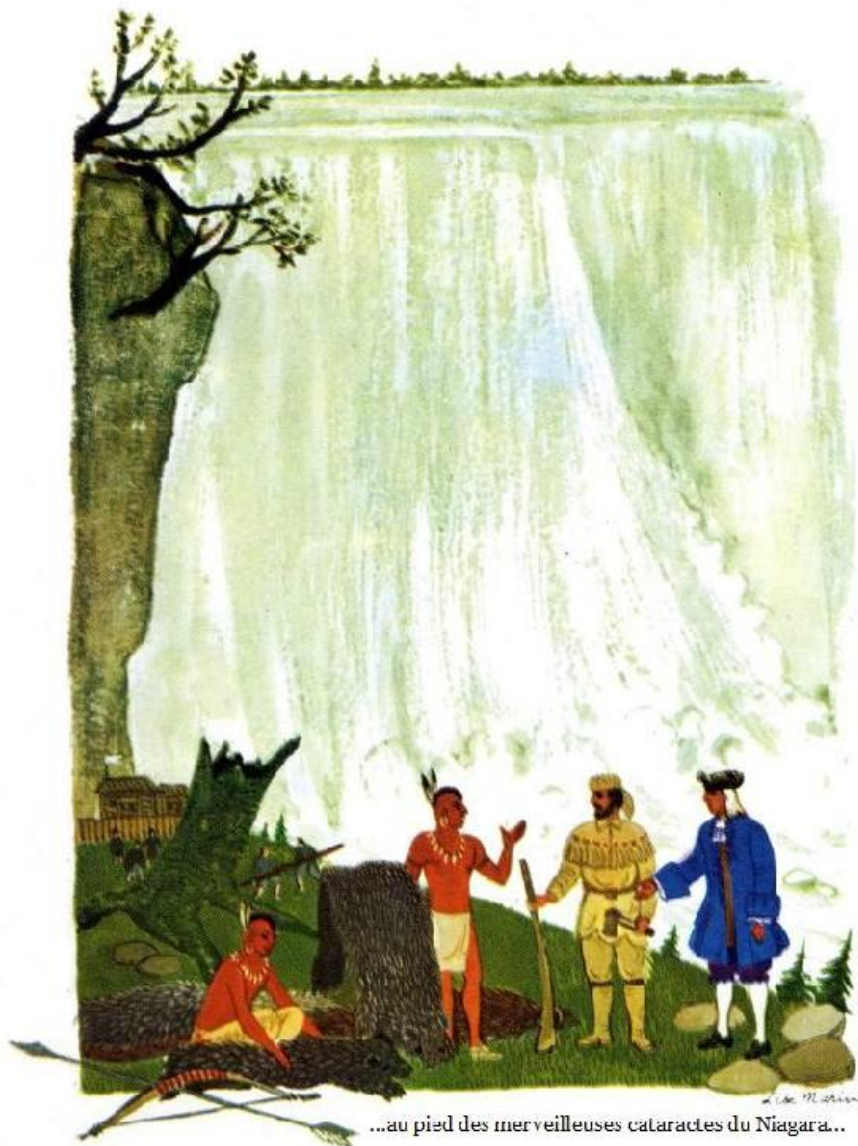
À cette époque, Louis XIV avait l'ambition de faire grand de toutes les façons et ses ministres l'imitaient, chacun dans sa sphère.

L'éloquence de Robert Cavelier séduisit M. Seignelay qui lui concéda en toute propriété le fort dont il n'était que le commandant.

De plus, Robert Cavelier quitta Paris avec dans sa poche ses lettres de noblesse. Désormais, il s'appelait Robert Cavelier, sieur de La Salle.

Enfin, il avait obtenu l'autorisation d'explorer et de visiter la partie occidentale de la Nouvelle-France.

Lorsqu'il revint à Québec, il était accompagné de trente hommes, choisis avec le plus grand soin parmi les charpentiers et les marins de Normandie.



...au pied des merveilleuses cataractes du Niagara...

Il les emmena avec lui à l'intérieur des terres et sa première besogne fut de renforcer la protection du fort dont il était à la fois le commandant et le propriétaire. Après quoi, juste au pied des merveilleuses cataractes du Niagara, il fit édifier un nouveau fort, le fort Niagara, dans lequel, lorsqu'il fut achevé, il s'installa et se livra au commerce des pelleteries avec toutes les tribus indiennes du voisinage.

En même temps, il se créait aux alentours des relations intéressantes et chaque jour des messagers lui apportaient, de la part des chefs indiens, des informations de première valeur.

Il fit mettre en chantier en amont des chutes du Niagara un brigantin de 60 tonneaux qui reçut le nom de *Griffon*.

Toute une année fut occupée par de laborieux travaux et de minutieux préparatifs. Robert Cavalier surveillait chaque détail, avait l'œil à tout et mettait au point un audacieux programme.

Le 7 août 1679, le *Griffon* largua les amarres et hissa les voiles. Sur les rives se trouvaient des centaines de Peaux-Rouges venus assister à ce spectacle inhabituel, lequel fit sur eux une profonde impression. Ces Indiens avaient alors pour les sujets du roi de France un respect quasi superstitieux et ils considéraient le monarque, qu'ils ne connaissaient pas, comme le grand chef de tous les chefs. Ils avaient tous pour Robert Cavalier une profonde vénération. La cérémonie du départ du *Griffon* fut pour tous un événement exceptionnel qui rendit à leurs yeux leur ami français encore plus grand.

Trois jours après avoir quitté les abords des chutes du Niagara, remontant le fleuve, l'expédition arriva à l'embouchure d'un petit lac, auquel Robert Cavalier de La Salle donna le nom de Saint-Clair, en l'honneur du saint dont c'était la fête.

C'est ainsi qu'on appelle encore de nos jours le lac et aussi la petite rivière qui permet de passer du lac Érié au lac Huron.

Le *Griffon* poursuivit sa course sur ce lac, mais bientôt s'éleva une tempête d'une rare violence. La plupart des compagnons de Robert Cavalier de La Salle furent pris de peur et supplièrent leur chef de les débarquer au plus tôt.

La Salle se débarrassa sans regret de ces poltrons. Il continua sa route et essuya la fureur des éléments avec calme et assurance.

Il arriva à Michilimackinac le 27 août 1679, après trois semaines d'une pénible mais fort intéressante navigation. Michilimackinac se trouvait au fond d'un golfe qu'il nomma la baie Verte, à cause de la magnificence de la végétation dans ces parages.

Robert Cavalier de La Salle reçut alors de Montréal d'assez mauvaises nouvelles. Des coureurs des bois canadiens lui apprirent qu'en son absence des créanciers de cette ville avaient mis en vente toutes ses propriétés, y compris le fort, dont ils voulaient s'emparer par voies judiciaires. Si La Salle n'accourait pas au plus vite, il était

totalelement ruiné.

Quelle que fût sa légitime colère en apprenant ce qui se tramait contre lui pendant qu'il étendait ainsi les territoires du roi de France, La Salle ne voulut pas lâcher prise. Il se contenta de renvoyer le *Griffon* avec une cargaison de pelleteries assez riche pour que le produit de la vente suffît à dédommager les sinistres gredins qui convoitaient ses dépouilles.

Le départ du *Griffon* diminuait non seulement les ressources de l'expédition et ses possibilités, mais aussi endommageait ce qu'on aurait pu appeler son actif moral.

En effet, la présence du brigantin exerçait sur les tribus indiennes des environs une très forte impression. Mais Robert Cavelier de La Salle n'était pas homme à douter de sa fortune.

Il se munit de canoës indiens en écorce et embarqua, avec ses quatorze compagnons. Il longea les rives occidentales et méridionales du lac Michigan jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière explorée par le père Marquette, que celui-ci appelait la rivière Saint-Joseph, mais que les Indiens illinois avaient nommée la rivière Putois.

Un peu plus tard, remontant le cours d'une autre rivière, La Salle rencontra un de ses lieutenants auquel il avait donné rendez-vous et avec lequel il mit aussitôt à exécution le projet qu'il avait envisagé depuis un certain temps.

Il obtint des tribus indiennes plusieurs canoës qui lui permirent d'embarquer sa petite troupe qui comprenait un nouvel effectif se montant à quarante hommes. Ces embarcations, toutes d'importantes dimensions, furent mises à l'eau sur le cours de la rivière des Plaines. L'expédition descendit celle-ci sur une très courte distance et arriva à l'endroit où elle se jetait dans la rivière Illinois. Il y avait là un important village indien dont tous les habitants s'étaient mystérieusement volatilisés. C'était là un signe évident d'hostilité, de méfiance.

Mais rien d'anormal ne se produisit. Les voyageurs poursuivirent leur fantastique randonnée jusqu'au lac Péoria. À la sortie de ce lac, La Salle et ses compagnons se trouvèrent face à une troupe d'indiens. Ils étaient là au moins trois mille Peaux-Rouges, portant leurs costumes de combat, avec des signes peints en rouge. Tous poussaient des cris hostiles.

Si Robert Cavelier de La Salle avait manifesté la moindre hésitation, il aurait été irrémédiablement perdu. Il ne se départit heureusement pas de son calme. Il fit placer ses canoës en ligne de combat et il continua à progresser vers l'ennemi, qui semblait vouloir lui barrer le passage.

Tant d'impassibilité et de courage eut sur les Indiens illinois un effet merveilleux. Les Peaux-Rouges modifièrent, aussitôt, leur attitude.

Au moment où La Salle s'attendait à recevoir les premiers coups, deux hommes se détachèrent des formations indiennes. C'étaient deux messagers, apportant le calumet de paix.

Robert Cavelier de La Salle poussa un profond soupir de soulagement et reçut les deux émissaires avec beaucoup de solennité. Il leur remit plusieurs présents, qui furent fort bien accueillis.

Les voyageurs s'installèrent sur les rives du lac Péoria et commencèrent le 15 janvier 1680 la construction d'un ouvrage fortifié qui reçut le nom de fort Crève-Cœur, pour indiquer à la postérité la gravité des tourments que le chef de l'expédition avait ressentis dans ces moments décisifs.

Une nouvelle, venue de Montréal apportée par un coureur de pistes, causa à La Salle une vive contrariété. Sur sa route du retour, le *Griffon* avait échoué et les pelleteries qu'il transportait dans ses cales avaient été dérobées par des maraudeurs. Robert Cavelier de La Salle aurait dû interrompre ses travaux pour revenir à Québec, afin d'y défendre son honneur. Pourtant, cet homme intrépide poursuivit ses explorations.

Après avoir consacré toute une semaine à la recherche d'un de ses compagnons, Pierre Prud'homme, qui s'était égaré dans les bois, il reprit le cours de sa navigation.

Le 9 avril 1682, trente-deux mois après avoir quitté le Niagara, il atteignit le Mississippi auquel il donna le nom de rivière Colbert et construisit un fort non loin de l'endroit où se dresse aujourd'hui la ville de Saint Louis.

Après maintes aventures, Robert Cavelier de La Salle atteignit les rives du golfe du Mexique, là où se trouvaient les quais et les rues de la Nouvelle-Orléans.

Il prit possession au nom du roi de France des terres s'étendant de chaque côté de l'immense fleuve, auxquelles il donna le nom de Louisiane.

La Salle reçut des compatriotes qu'il rencontra à la Nouvelle-Orléans un accueil mitigé. Il avait là des ennemis très puissants. Il ne s'attarda pas sur les rives du golfe du Mexique. Il rentra en France afin de prendre avec les ministres du roi les décisions qui s'imposaient pour mettre en valeur ces territoires immenses qu'il avait si glorieusement ajoutés aux domaines de la Couronne.

Robert Cavelier de La Salle envisageait non seulement la création d'une ville qui serait la capitale de la Louisiane, mais encore il voulait construire tout au long du cours du fleuve géant une succession de forts et de bastions, reliant la nouvelle ville à Québec, faisant ainsi du Mississippi et du Saint-Laurent deux grandes rivières françaises reliées entre elles par le « portage ». C'était ainsi une force nouvelle faisant face aux possessions britanniques, qui n'occupaient que la bordure

orientale du continent.

On mit à la disposition de Robert Cavelier de La Salle le bâtiment de guerre le *Joly* et trois navires de commerce. Cette petite escadre était placée sous le commandement d'un officier de marine nommé Beaulieu, qui malheureusement ne s'entendit pas avec La Salle. Une querelle bientôt éclata entre les deux hommes.

La cause de ce différend fut une erreur commise dans la reconnaissance des côtes du golfe du Mexique. La Salle, avec ses compagnons, fut débarqué loin de l'embouchure du grand fleuve dont il voulait achever l'exploration.

Reconnaissant, à certains indices, quel était le côté vers lequel il devait se diriger pour arriver au but de son voyage, il parvint à retrouver l'estuaire du Mississippi. Il l'atteignit au prix de mille difficultés, après avoir perdu deux de ses bâtiments, l'un s'étant échoué, l'autre étant tombé aux mains des Espagnols.

Malheureusement, cet homme de fer, qui ne reculait devant rien pour accomplir sa glorieuse mission, ne pouvait communiquer à ses compagnons l'ardeur qui l'animait.

Les fatigues, les souffrances et les dangers s'accumulaient d'inquiétante façon.

La mort faisait de terribles ravages et chaque jour le nombre des hommes diminuait. Les survivants murmuraient tout bas. Le mécontentement et les désappointements s'accroissaient quotidiennement.

À mesure que La Salle continuait sa route, ceux qui étaient décidés à lui rester fidèles se sentaient dominés par la terreur que leur inspiraient des compagnons dont il n'était que trop aisé de deviner les criminels projets.

La situation devint intolérable lorsque fut arrivé le moment d'exécuter la toute dernière partie du programme, c'est-à-dire de remonter le grand fleuve pour regagner Québec, après un voyage de plusieurs mois dans une région sauvage et inconnue.

Le quart du chemin n'avait pas encore été fait entre la Nouvelle-Orléans et le fort de Crève-Cœur, qu'on apprit qu'un complot s'était tramé pour supprimer le commandant.

Cependant, La Salle inspirait une terreur et un respect si grands, que les misérables qui en voulaient à sa vie sentirent le besoin de cimenter leur union en trempant leurs mains dans le sang d'une première victime.

Ils choisirent comme objet de leur premier attentat le propre neveu de La Salle. Ils savaient que celui-ci chérissait particulièrement le jeune garçon, qu'il ferait des recherches personnelles pour le retrouver et qu'ainsi il s'écarterait du gros de la troupe et de ceux qui lui étaient encore fidèles.

Le matin du 19 mars 1687, La Salle, inquiet de l'absence prolongée de son neveu, partit à sa recherche. Les meurtriers étaient cachés dans les hautes herbes d'une prairie. La végétation y était si dense qu'un homme pouvait se tenir debout sans être vu.

Lorsque La Salle s'approcha d'un des conjurés, celui-ci brusquement se démasqua. Quoique surpris par une apparition si soudaine, La Salle ne manifesta aucune méfiance et demanda à l'homme s'il n'avait pas vu son neveu.

À ce même instant, un des autres misérables, un nommé Pierre Duhaut, caché dans un bois voisin et auquel le commandant tournait le dos, avait mis en joue sa victime, avec un calme déconcertant. Il pressa sur la détente. La Salle, foudroyé, tomba face contre terre.

Aussitôt qu'ils virent leur chef abattu, tous les conspirateurs se précipitèrent autour de son corps. Pour être certains de sa mort, ils lui assénèrent plusieurs coups. Ils le dépouillèrent ensuite de ses vêtements, puis le traînèrent jusqu'à un rocher, où ils l'abandonnèrent à la voracité des vautours, des loups et des autres bêtes sauvages.

Ce drame atroce se déroula à l'endroit où les rivières Kickapoo et Trinity se rejoignent.

Pendant un certain temps, les conjurés s'imposèrent aux autres membres de l'expédition par la terreur. Mais, l'un après l'autre, ces tristes scélérats périrent à tour de rôle de façon misérable.

Quand une colonne, descendant du fort Crève-Cœur, rencontra les lamentables débris de l'expédition, le bourreau n'avait plus à venger Robert Cavelier, sieur de La Salle.

Le Destin s'en était chargé.

L'héroïque Madeleine de Verchères



E fort dominait une petite plaine, en bordure du Saint-Laurent, à une courte distance du mont Réal. Il était chargé d'assurer la sécurité de plusieurs fermiers établis dans la région et sa garnison ne comprenait qu'un petit nombre de soldats, placés sous le commandement de M. Jarret de Verchères. Celui-ci vivait là avec sa femme et ses trois enfants. L'aînée, Madeleine, avait 14 ans et les deux garçons, Pierre et Alexandre, respectivement 12 et 10 ans.

Le bastion avait reçu le nom de son gouverneur et M. Jarret de Verchères, qui connaissait fort bien les Indiens des alentours, avait instamment recommandé aux paysans de se tenir sur un continuel qui-vive. Mais les hommes, occupés dans les champs à surveiller les semailles ou dans les forêts à abattre les arbres, oubliaient le plus souvent ses conseils de prudence et plus d'un déjà était tombé sous le tomahawk d'un Iroquois, allié des Anglais.

Les Peaux-Rouges se montraient rusés et subtils et, au cours de l'automne 1692, ils avaient failli surprendre la petite garnison et investir le fort. Heureusement, l'alerte avait été donnée à temps et les Indiens s'en étaient retournés, laissant derrière eux de nombreux tués et blessés.

Ce fut une dramatique aventure.

Les diables rouges s'étaient avancés jusqu'aux premiers contreforts, au nombre d'une cinquantaine environ. Ils avaient auparavant descendu la rivière Richelieu dans leurs frêles canots d'écorce et, après avoir mis pied à terre dans une petite crique sablonneuse abritée par un massif de bouleaux, ils avaient progressé en se cachant derrière les buissons et les éboulis de rochers.

Les habitants de Saint-Ours et de Contrecoeur ne les avaient pas vus se glisser tout près d'eux et poursuivre leur avance silencieuse vers le fort.

Les hommes étaient trop occupés aux plantations et certains même avaient quitté leurs fermes pour aller chasser l'ours, dans une vallée

assez éloignée, car un vieux coureur de pistes leur avait signalé que le gibier y abondait.

Pour comble de malchance, plusieurs des soldats du fort s'étaient absentés, eux aussi, et s'en étaient allés chasser dans les bois. Il ne restait au fort que deux hommes, et encore les moins habiles, pour garder, avec un vieux serviteur de 80 ans, nommé Laviolette, les trois enfants et pour protéger quelques femmes.

Madeleine de Verchères, la fille aînée, se levait, chaque jour, de très bonne heure. Après son petit déjeuner, elle avait l'habitude de faire une promenade aux environs de la citadelle. Sa promenade préférée la conduisait en bordure du Saint-Laurent, sur une petite plage, et elle demeurait là, contemplant sans jamais se lasser le cours des eaux indolentes.

Ce matin-là, la jeune fille s'était dirigée vers Contrecoeur. Elle cueillait des fleurs dans un pré, lorsqu'elle entendit des coups de feu crépiter non loin de là. Elle n'y attacha aucune importance. « Ce sont nos soldats qui chassent », pensa-t-elle.

Comme elle revenait sans se presser vers le fort, elle aperçut, au-dessus des créneaux, le brave Laviolette qui lui faisait des signes, désespérément.

Lorsqu'elle fut un peu plus près, elle l'entendit crier :

« Sauvez-vous, Mademoiselle, ce sont les Iroquois ! »

La jeune fille se retourna et vit alors, à une courte distance d'elle, un groupe de Peaux-Rouges qui, après l'avoir suivie en se dissimulant derrière les fourrés, s'étaient arrêtés au milieu de la piste et qui maintenant épaulaient leurs longs fusils dans sa direction.

Madeleine sentit un frisson de terreur la parcourir, mais elle ne perdit néanmoins pas son sang-froid. Elle se mit à courir vers la lourde porte du fort et entendit bientôt les balles siffler à ses oreilles. Heureusement, aucune d'elles ne l'atteignit.

Les Iroquois, voyant que leur tir ne portait pas, reprirent leur poursuite. Mieux entraînés qu'elle à la course, ils devaient la rejoindre aisément. Déjà, un des Indiens la talonnait. Elle le sentait tout près d'elle, les mains tendues. Madeleine ne songeait qu'à ses deux frères et à ses compagnons. Elle hurla de toutes ses forces : « Aux armes ! »

Mais sur le chemin de ronde, derrière la haute palissade en rondins, personne ne se montrait, aucun fusil ne se braquait sur ses dangereux poursuivants. Les deux vieux militaires, les deux seuls soldats qui restaient au fort, avaient perdu la tête et s'en étaient allés se cacher, tout tremblants de peur, au plus profond des souterrains. Quant aux femmes, angoissées, elles ne pensaient qu'à leurs maris partis à la chasse.

L'Iroquois qui talonnait Madeleine avait saisi le mouchoir qui était noué autour du cou de la jeune fille. Alors, Madeleine défit le nœud de

ce mouchoir qui resta dans les mains du Peau-Rouge, tout décontenancé. Elle profita de ce bref instant pour franchir le seuil du fort.

Derrière elle, la lourde porte se referma et l'épaisse poutre fut remise en travers.

Rapidement, Madeleine comprit que les défenseurs du fort n'étaient pas à la hauteur de leur tâche.

Le pauvre Laviollette tremblait de tous ses membres et ne cessait d'appeler au secours une aide imaginaire. Quant aux deux soldats, ils demeuraient blottis dans leur cachette et l'un d'eux tenait une mèche allumée et se préparait à mettre le feu aux réserves amassées dans la poudrière.

Madeleine l'aperçut et lui lança vivement :

« Arrêtez, malheureux, vous ne vous rendez pas compte de ce que vous allez faire ! Pensez à toutes ces femmes et à leurs enfants ! »

Son attitude décidée et impérative en imposa à l'homme qui, penaud, recula.

Madeleine, alors, résolut de diriger la défense du fort.

Elle se rendit dans le poste de garde abandonné, décrocha un fusil au râtelier d'armes et se coiffa d'un feutre à large bord qui tramait sur un banc. Elle voulait donner le change aux assaillants.

« Battons-nous courageusement, dit-elle d'une voix énergique, oui, luttons pour notre patrie, le Canada ! Souvenez-vous de ce que vous a dit mon père, que les gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du Roi ! »

Ces paroles fougueuses stimulèrent l'ardeur défaillante des défenseurs du fort, qui entreprirent aussitôt d'exécuter, sans les discuter, les ordres que voudraient bien leur donner l'adolescente.

Certains points de la palissade, qui donnaient des signes de fragilité et de défaillance possible, furent hâtivement renforcés. Il importait d'empêcher les Iroquois de pouvoir discerner ce qui se passait à l'intérieur du bastion. Ils ne devaient pas savoir que le nombre des défenseurs était, pour ainsi dire, inexistant. Si les Indiens étaient au courant de la triste vérité, ils ne manqueraient pas de tenter un assaut, qu'il serait d'ailleurs impossible de repousser.

La jeune fille, levant son fusil vers le ciel, tira plusieurs coups de feu, non seulement pour impressionner les Peaux-Rouges, mais, aussi, pour alerter les colons et les soldats qui auraient pu se trouver dans les environs. Mais ce qu'elle ignorait, c'était que vingt-quatre d'entre eux avaient été faits prisonniers à l'improviste et emmenés dans la forêt.

Aidée de ses deux frères, Pierre et Alexandre, Madeleine chargea un canon de huit livres de balles et le pointa avec tant d'adresse qu'au premier coup, plusieurs Indiens mordirent la poussière, tous sérieusement blessés.

Les deux vieux soldats poussèrent des exclamations de joie, en agitant leurs tricornes, tandis que, prudemment, les Iroquois battaient en retraite.

À ce moment, descendant le cours du fleuve, apparut une longue embarcation transportant plusieurs parents de Madeleine. Elle reconnut le sieur Fontaine de Varennes et les siens qui se rendaient au fort. Les Indiens les avaient repérés eux aussi, et se portèrent à leur rencontre, animés, bien sûr, de sinistres intentions à leur égard. Madeleine comprit le danger que couraient ses amis. Il fallait aller à leur secours. Les deux militaires, malgré ses injonctions, ses ordres impératifs, ne bronchèrent pas. Le courage n'était certes pas leur vertu initiale.

La jeune fille n'hésita pas. Elle déclara, avec une moue de dédain :

« Fort bien, j'irai moi-même, puisque vous ne voulez pas obéir. Si j'échoue dans ma tentative, eh bien, vous refermerez la porte du fort et vous continuerez à vous défendre. »

Se tournant vers le vieux serviteur, elle lui dit :

« Toi, Laviollette, tu vas demeurer sur le seuil tout le temps de mon absence, le fusil à la main, le doigt sur la gâchette ! »

Comme plusieurs femmes de l'assistance sanglotaient, elle les calma, d'un geste autoritaire.

« Arrêtez de pleurnicher ainsi ! Si les Iroquois vous entendent, ils comprendront sans peine que nous sommes dans une situation difficile ! »

Comme les femmes pleuraient de plus belle, elle les fit emmener et enfermer dans une des salles basses du fort. Après quoi, ayant assuré son chapeau de feutre sur sa tête, elle retira la barre, entrouvrit les deux battants et résolument s'aventura au-dehors.

Les Indiens, dissimulés derrière les taillis et les rochers, la virent avancer sur le chemin en pente d'un pas rapide. Ils demeurèrent stupéfaits, craignant quelque piège.

Madeleine de Verchères descendit le sentier conduisant au débarcadère, accueillit ses amis, comme si de rien n'était, leur souhaita la bienvenue et échangea avec eux quelques phrases banales. Elle les invita à gagner le bastion en marchant à vive allure, mais sans précipitation.

La nuit allait bientôt tomber et l'obscurité favoriserait les assauts des Peaux-Rouges. La fillette décida de placer des sentinelles en divers coins du fort, sur le chemin de ronde.

Pierre Fontaine fut si émerveillé de l'assurance de Madeleine que, pas un seul instant, il ne songea à lui ravir le commandement. Au contraire, il lui fit savoir qu'il se mettait à sa disposition et qu'il était prêt à exécuter ses ordres.

Il fut décidé que le gentilhomme et les deux frères de Madeleine

prendraient la garde dans les coins reculés et que la jeune fille demeurerait seule, à l'endroit le plus critique.

Les deux soldats qui jusqu'alors avaient fait plutôt piètre figure se sentaient honteux de leur attitude. Ils vinrent offrir leurs services. La Bonté et Gâche se virent alors confier la garde des femmes et des enfants rassemblés dans la redoute.

Madeleine était sans cesse sur le qui-vive, ayant l'œil partout. Afin de ne pas se laisser gagner par le sommeil et aussi pour impressionner les Indiens, s'ils avaient posté quelques espions aux abords du fort, elle lançait de temps à autre, à l'adresse des autres factionnaires :

— Bon quart !

Une voix éloignée lui répondait aussitôt :

— Bon quart !

Les Iroquois ne se manifestèrent à aucun moment de la nuit. Ils se gardèrent de tenter le moindre assaut, sachant que l'on montait bonne garde.

Lorsque le soleil se fut levé derrière les cimes des sapins des forêts voisines, Madeleine s'en fut rendre visite aux femmes, laissant son fusil près d'une meurtrière du chemin de ronde.

Elle demanda :

« La nuit s'est-elle bien passée ? Il y en aura probablement d'autres semblables. Nous allons faire tonner le canon et, comme nous ne sommes pas trop éloignés du mont Réal, il se pourrait qu'on nous entende. Alors, on comprendra que nous sommes dans une situation difficile. Que le Ciel nous protège ! »

L'attitude courageuse et résolue de Madeleine de Verchères stimula le courage de tous.

L'héroïque défense du fort dura huit longs jours. Huit jours, durant lesquels une jeune fille de quatorze ans réussit à ranimer l'ardeur, pourtant tombée bien bas, de ses compagnons. Elle sut si bien manœuvrer que les Iroquois furent persuadés qu'ils avaient devant eux une troupe importante d'hommes bien armés et disciplinés.

Madeleine, qui était pour ses compagnons un exemple de courage et de ténacité, demeura même quarante-huit heures en alerte, sans prendre le moindre repos et refusant de se restaurer.

Un soir, alors que le soleil empourprait l'horizon des lueurs du crépuscule, alors que, harassée de fatigue, fourbue, elle tombait de sommeil, le fusil sur les genoux, elle tressaillit.

Elle venait d'entendre un bruit insolite, venant de la rivière. Elle se redressa et scruta la pente, en direction du Saint-Laurent.

— Il se passe quelque chose là-bas ! s'exclama-t-elle le doigt tendu.

— C'est fort possible, marmonna Laviolette d'une voix désabusée et lasse.

Au second bastion, la sentinelle, qui était La Bonté, s'agita.

— Qui vive ? cria-t-elle d'une voix forte.

Une autre voix lui répondit clairement :

— France !

C'était une troupe qui arrivait en renfort. C'était la fin d'un long et pénible cauchemar.

Madeleine de Verchères, rayonnant de joie, donna l'ordre d'ouvrir les portes et fit quelques pas au-dehors. Une troupe armée progressait en bon ordre sur le sentier montant des berges. Elle reconnut dans celui qui la commandait M. de la Monneraie. Celui-ci était accompagné de quarante hommes bien entraînés.

— Monsieur, dit la jeune fille, je vous rends les armes !

— Peste ! répliqua le lieutenant de Callières, il me semble qu'elles étaient en fort bonnes mains !

Et ne pouvant résister davantage, il prit dans ses bras la courageuse enfant, la souleva de terre et l'embrassa sur les deux joues.

Les Iroquois qui séjournèrent autour du fort furent traqués et pris en chasse. Ceux qui ne tombèrent pas sous les balles trouvèrent le salut dans une fuite prudente.

Leurs prisonniers, qui n'avaient subi aucun sévices, furent tous délivrés et rentrèrent à Fort Verchères avec une évidente satisfaction.

Chaudement félicitée par ses parents et ses amis, Madeleine de Verchères, surnommée « la Jeanne Hachette canadienne », devint pour le Canada français une héroïne nationale.

Une statue rappelle aux visiteurs d'aujourd'hui son magnifique exploit.

Elle se dresse sur les lieux mêmes où, en 1692, se déroula cette extraordinaire et véridique aventure.

Une ruse de M. de Frontenac



T
RAVERSANT la grande salle du palais de Versailles, où, dévotement courbés, les courtisans faisaient la haie, le Grand Roi venait de s'arrêter devant un vieillard dont la mise simple contrastait avec les habits somptueux et riches des grands seigneurs.

— Monsieur de Frontenac, êtes-vous disposé à me servir ?

— Sire, ma vie et mes biens appartiennent à Votre Majesté !

La voix du souverain avait quelque peu troublé le vieil homme qui, depuis sept longues années, venait fréquemment se mêler à la foule des courtisans, sans jamais obtenir le moindre mot, le moindre regard de l'auguste maître.

Celui-ci semblait avoir oublié ses services passés. Oui, les blessures reçues sur tous les champs de bataille de l'Europe par Louis de Buade, comte Palluau de Frontenac, les dix années consacrées à la gloire du roi Louis dans les solitudes lointaines du Canada comptaient peu. Les jaloux et les envieux, par la calomnie et la délation, avaient ruiné la prestigieuse carrière de l'illustre soldat.

Sa longue et injuste disgrâce venait de prendre fin, puisque le Roi-Soleil avait daigné prononcer son nom.

La joie des prochaines revanches redressa la haute stature du vieillard, ses traits sévères se détendirent et son visage rayonna.

— Monsieur de Frontenac, laissa tomber la voix si redoutée, j'ai décidé de vous renvoyer au Canada où, j'espère, vous me servirez comme autrefois !

Pour les hommes de cour qui s'intéressaient aux affaires d'outre-mer, les quelques mots que venait de prononcer le roi de France constituaient, en fait, tout un programme politique.

Frontenac avait été disgracié en 1682, précisément parce qu'il avait trop bien servi les intérêts du roi.

Résolu à faire de la Nouvelle-France un pays prospère, il s'était trouvé en butte aux ambitions démesurées des détenteurs de monopoles, aventuriers qui se rendaient de l'autre côté de l'Atlantique

pour servir leurs intérêts personnels avant de se soucier de ceux de la Couronne.

Les ennemis n'avaient pas manqué au vieux gouverneur général.

Dénoncé par ceux-ci, calomnié par d'autres, Frontenac avait été rappelé en France au moment où il dotait son pays d'un prestigieux empire.

Dès l'année 1672, il avait conçu un gigantesque projet, approuvé trop tard par Colbert.

Sentant bien que le Canada étoufferait tôt ou tard dans la vallée du Saint-Laurent, sans un port libre des glaces, il avait résolu d'enserrer entre les possessions françaises les colonies britanniques de la côte de l'Atlantique dont le voisinage et la prospérité constituaient, pour l'avenir du Canada, une très grave menace.

Frontenac avait envoyé ses agents dans la région des grands lacs, imparfaitement explorée par Samuel Champlain. Il avait contracté des traités d'amitié avec la plupart des principales tribus indiennes de l'ouest, notamment avec les Hurons, les Ottawas et certains Sioux.

Ayant établi plusieurs bases dans les terres nouvelles, il avait chargé de courageux et hardis explorateurs de descendre le Mississippi, appelé par les Peaux-Rouges le Père des Fleuves. Il espérait faire de l'immense vallée une zone française où flotterait le drapeau fleurdelisé. Ainsi, jusqu'au golfe du Mexique, les Anglais et leurs alliés les Iroquois, ennemis séculaires des Français, seraient enserrés entre les établissements français et la côte atlantique.

À regret, Frontenac avait abandonné son œuvre à peine ébauchée à ses deux successeurs, Denouville et La Barre, qui par leur incapacité et leur faiblesse la ruinèrent sans recours, mettant ainsi le Canada à deux doigts de sa perte.

Sûre de l'impunité, l'immense et puissante confédération des Iroquois se livra à un massacre implacable et méthodique des colons français et porta la désolation jusqu'aux murs de Montréal.

Les colons de la Nouvelle-Angleterre s'étaient à leur tour enhardis et leurs bandes prêtèrent main-forte aux Indiens déchaînés. La situation était devenue si critique qu'un grand nombre de Canadiens français avaient envisagé d'aller chercher ailleurs une nouvelle patrie.

Ce fut alors que Frontenac arriva au Canada.

Dès lors, brusquement la situation se modifia.

Le nouveau gouverneur avait pourtant soixante-dix ans. Cela ne l'empêcha pas de manifester dès le premier jour une activité intense et de faire preuve en maintes circonstances d'une folle intrépidité.

Une guerre sans merci fut déclenchée contre les Iroquois. Les soldats de Frontenac se plièrent à une simple discipline : œil pour œil !

Si des prisonniers avaient la malchance de tomber entre les mains des Français, ils ne devaient s'attendre à aucune pitié. Ils étaient livrés

à la torture et subissaient les mêmes supplices qu'ils infligeaient dans leurs campements à leurs captifs français.

Louis XIV avait donné l'ordre à Frontenac d'attaquer New York et de ruiner les colonies anglaises. Pour cela, des renforts en hommes, en armes et en munitions étaient indispensables.

À chaque courrier, Frontenac ne cessait de les réclamer. Mais ses suppliques répétées ne reçurent qu'une seule et même réponse : « Plus tard, le mois prochain ! Nous y songerons ! » Cependant, avec ses maigres ressources, le grand vieillard obtint des résultats inespérés. Il avait constitué un corps auxiliaire avec les trappeurs, les coureurs de pistes et ceux-ci combattaient sous ses étendards. Avec les Hurons, ces Indiens qui furent les amis fidèles des Français même pendant les heures les plus tragiques et qui étaient les ennemis séculaires des Iroquois, il constitua des détachements d'une étonnante mobilité.

Faisant montre partout d'une rare audace, d'une intrépidité incroyable, Frontenac réussit à bousculer partout ses ennemis. Il sema le désarroi chez les Iroquois en portant la guerre jusque dans leurs territoires. Se retournant ensuite contre les Anglais, il leur infligea une suite de revers tragiques.

Partout, il les attaqua et les bouscula, en Acadie, dans le Maine, le Nouveau-Hampshire et même plus au Nord, où ses compagnies volantes, qu'il dirigeait parfois en personne, bien qu'il eût soixante-quinze ans, ravagèrent les comptoirs de la célèbre Compagnie de la baie d'Hudson.

Partout, ses armés triomphèrent.

Alors un bruit courut. Les colonies anglaises étaient sur le point de demander grâce. Des pourparlers furent engagés à titre officieux.

Les Canadiens français commencèrent à respirer. Tous croyaient à l'imminence de la paix.

Frontenac fut si convaincu que la guerre était finie, qu'il permit d'organiser des fêtes pour célébrer la victoire finale.

Ce fut au milieu de ces préparatifs qu'une nouvelle imprévue éclata, créant partout la surprise et jetant la consternation : l'escadre de Sir William Phips avait forcé l'embouchure du Saint-Laurent et était en vue des remparts de Québec.

C'était une véritable catastrophe.

La capitale canadienne, en effet, n'avait pour garnison qu'une poignée d'hommes. C'était insuffisant pour tenir tête à ce nouvel adversaire.

Frontenac, alerté, ne fut pas long à prendre la décision qui s'imposait.

Il avait cru à la paix et ses forces étaient dispersées entre le Mississippi et la baie d'Hudson, entre les Grands Lacs et la côte de l'Atlantique.

Québec allait-elle pouvoir résister au premier assaut ?

On annonça à Frontenac la venue prochaine d'un parlementaire. Il répliqua, impassible :

« Fort bien ! Qu'on le laisse aborder ! »

Frontenac, sans perdre de temps, se mit à donner des ordres. Ses collaborateurs, militaires et civils, aussitôt s'affairèrent.

Tous les magasins d'habillement furent vidés en un clin d'œil. Dans les rues et dans les maisons, des messagers racolèrent toutes les personnes disponibles. Hommes, femmes, enfants, vieillards, moines et prêtres furent conduits dans une vaste cour, où ils furent priés de s'aligner sur plusieurs rangs. Sans perdre une seconde, on leur distribua uniformes et tricornes à plume.

Bientôt, tout ce monde étrange avait endossé l'habit militaire.

En grand uniforme, entouré d'un brillant état-major, parut au haut des marches d'un perron le comte de Frontenac, Gouverneur pour le Roi des provinces de la Nouvelle-France. Très détendu, souriant, il attendait l'arrivée du parlementaire, dont on avait bandé les yeux lorsqu'il avait mis le pied sur le sol canadien.

L'officier britannique fut conduit jusque dans la cour. Là, seulement, le bandeau lui fut enlevé. Non sans une certaine surprise, un certain étonnement, il regarda autour de lui, remarquant ce déploiement de forces militaires auxquelles, d'après les renseignements communiqués par des espions, il était loin de s'attendre.

En effet, son chef, l'amiral William Phips, avait été averti que la garnison de Québec comprenait tout au plus huit cents hommes. Et pourtant, si loin que portât son regard, il n'y avait que des soldats en uniforme et portant fusils.

Le parlementaire, quelque peu décontenancé, fut un long moment silencieux, n'osant transmettre le message brutal de son chef, lequel exigeait la reddition de la place, sans condition et dans les deux heures, sous peine d'un violent bombardement.

Cherchant ses mots, il se mit à bredouiller, ce qui était la dernière des choses à faire pour un parlementaire. Retrouvant, enfin, ses phrases et ses esprits, il osa demander au Gouverneur Général s'il n'était pas disposé à se rendre.

« Je n'ai qu'une réponse à faire à votre maître, répliqua froidement Frontenac, en désignant de sa canne une pièce d'artillerie qui reluisait sous le soleil. Cette réponse, elle va sortir de la bouche de ce canon ! »

Et la défense commença, aussitôt après le départ du parlementaire. Sir William Phips, qui croyait surprendre Frontenac, fut certes le plus surpris des deux.

L'attitude résolue des Français désorganisait son plan d'attaque.

Les canons de Québec crachèrent leur mitraille.

Et finalement, les débris de l'escadre anglaise s'échappèrent à grand-

peine du dédale des îles.

Ce fut, pour Frontenac et les armées françaises et amies, une journée glorieuse.

Si glorieuse que Louis XIV fit frapper une médaille pour en perpétuer la mémoire.

Oubliant que Frontenac était pour « quelque chose » dans le succès de cette journée, il omit – les rois ont parfois de ces absences de mémoire – de faire graver le nom de son loyal et dévoué serviteur sur l'une ou l'autre face de la médaille.

Mais Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac eut du moins cette consolation de mourir en pleine gloire, à l'âge de soixante-dix-huit ans, dans cette bonne ville de Québec que sa valeur et son courage avaient conservée, pour un temps encore, à la France.

M. le marquis de Montcalm



LOUIS-JOSEPH, marquis de Montcalm de Saint-Véran, descendant d'une des plus anciennes familles du Rouergue, dont plusieurs membres s'étaient déjà rendus célèbres dès le XIII^e siècle, vit le jour au château de Condiac, dans les environs de Nîmes, le 29 février 1712.

Comme tous les cadets des grandes familles de la noblesse française, il dut, lorsqu'il fut devenu adolescent, prendre une décision en ce qui concernait son avenir.

Il eut alors à choisir entre la pourpre du magistrat, le froc du moine ou la carrière militaire. Ses préférences allèrent à cette dernière et, aussitôt, il se révéla un soldat exceptionnel et fort habile puisque, encore imberbe, il portait déjà les galons de capitaine.

En 1749, il était colonel d'infanterie, ayant acquis ce grade non pas en considération de son nom et de sa naissance, mais pour sa vaillante conduite sur les terrains d'opérations, tant en Allemagne qu'en Italie.

Il avait reçu trois blessures lors de la bataille de Plaisance et, deux fois encore, il avait été blessé sur le champ de bataille d'Exilés.

Épris d'équitation, dès qu'il fut nommé brigadier (ce qui correspondait au grade de général d'aujourd'hui) il demanda à entrer dans un corps de cavalerie.

Louis XV le nomma maréchal de camp et ce fut en cette qualité qu'il reçut la mission de se rendre au Canada, pour y combattre les Anglais, déjà maîtres d'une très grande partie des territoires au Nord de l'Amérique.

C'était en 1756.

La guerre de Sept Ans venait de commencer, opposant l'Autriche et la Prusse à propos de la Silésie, que cette dernière avait occupée.

Lorsque prit fin cette guerre, la Prusse conservait la Silésie, mais la France, qui avait participé aux hostilités, perdait sa marine, ses possessions dans les Indes Orientales et le Canada.

Au début du conflit, Louis XV se trouva dans une situation des plus

embarrassantes. Il ne pouvait disposer de ses troupes à loisir et réduire ses garnisons comme il le voulait. Il dut se contenter de prélever une armée des plus modestes, dont il confia le commandement à l'un de ses plus valeureux soldats : le marquis de Montcalm.

Celui-ci débarqua avec son corps expéditionnaire sur le sol de la Nouvelle-France, au mois de mai 1756, dans le courant du même mois où la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre.

Pendant trois années, le marquis de Montcalm devait faire face à un ennemi cinq fois supérieur en nombre.

Pourtant, dès le début de la campagne, il ne compta que des triomphes. En maintes occasions, il défit les Anglais souvent plus nombreux. Ainsi, il s'empara sans coup férir des forts Oswego et George.

Les combats étaient durs et meurtriers et à chaque rencontre plus d'un brave soldat mordait la poussière. Plus d'un, hélas, ne devait pas revoir le pays natal.

Fréquemment, Montcalm adressait à Versailles des suppliques pressantes, demandant des renforts et des munitions. Mais en France, on ne prêtait qu'une attention distraite à ce que Voltaire appelait, dans son ignorance, « quelques arpents de neige ».

Le marquis de Montcalm et ses troupes, composées de grenadiers venus de France et d'indiens Hurons qui furent jusqu'au bout fidèles à leur amitié, durent accomplir de véritables prodiges et des miracles contre une troupe régulière et entraînée, tout en espérant la venue d'une aide, pourtant improbable, car les ministres incapables de France ne se souciaient d'eux que fort peu. Oui, à Paris on les avait oubliés.

Cachant son amertume et sa tristesse, Montcalm sut communiquer à ses hommes sa bravoure et son courage, et ce fut ainsi qu'il réussit, aux abords du fort Carillon, à mettre encore en déroute les troupes britanniques commandées par lord Abercromby.

Chaque jour, au cours de rencontres de plus en plus meurtrières, les forces françaises diminuaient en nombre, tandis que les Anglais, recevant des renforts d'Europe, ne cessaient d'accroître leur puissance.

Cela n'empêcha pas les Français de défendre brillamment le fort Ticonderoga contre des forces britanniques considérables.

Mais la chance, qui jusqu'alors s'était montrée favorable à Montcalm, l'abandonna.

Les Français durent quitter Louisbourg et fort Duquesne, pour se replier sur Québec.

Dans cette ville, Montcalm eut à subir un siège de trois mois, de juin à septembre, sans recevoir de France l'aide la plus infime ni le moindre secours.

Un jour, après avoir subi des assauts répétés de l'ennemi, assauts qui

furent tous repoussés, il tenta avec son armée réduite à dix mille hommes une sortie, offrant ainsi bataille à un adversaire trois fois plus fort.

C'était une folie. Mais il était préférable, pour des soldats de France, de trouver la mort au combat plutôt que de périr de faim et de misère.

La lutte fut terrible, acharnée et sans merci.

Dès le début du combat, Montcalm reçut deux blessures. Un peu plus tard, une troisième le frappait mortellement.

Il fut étendu sur une civière et un chirurgien se précipita aussitôt pour lui prodiguer les soins nécessaires. Mais il n'y avait guère d'espoir.

Montcalm, le premier, s'en rendit compte. Il demanda :

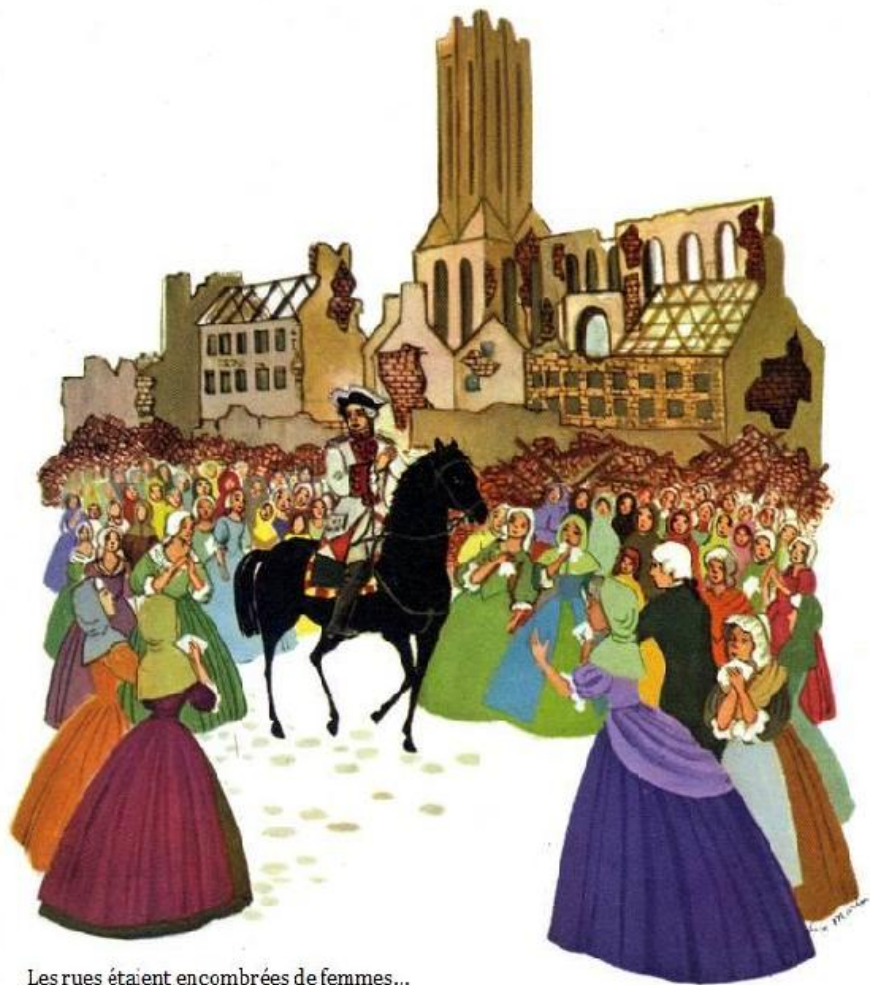
— Combien ai-je de temps à vivre ?

Le praticien hésita à répondre. Montcalm renouvela sa question :

— Combien ai-je de temps à vivre ?

— Quelques heures seulement !

— Alors, tant mieux. Je ne verrai pas les Anglais dans Québec !



Les rues étaient encombrées de femmes...

Trois grenadiers le hissèrent sur un cheval et entrèrent dans la ville. Les rues étaient encombrées de femmes, les hommes valides étant tous aux remparts. À la vue du sang qui coulait des blessures, elles éclatèrent toutes en sanglots :

« Le marquis est mort ! »

S'efforçant de sourire, en dépit de ses dures souffrances, levant les mains dans un geste de bénédiction et d'apaisement, Montcalm leur répondit :

« Ne vous affligez pas pour moi. C'est peu de chose et cela n'en vaut pas la peine ! »

Un peu plus tard, reposant à l'abri sous une tente de fortune, juste avant de rendre le dernier soupir, il dicta à l'un de ses aides de camp les lignes suivantes, à l'intention du commandant de l'armée anglaise :

« Général, l'humanité des Anglais me tranquillise sur le sort des prisonniers français et sur celui des Canadiens. Ayez pour ceux-ci les sentiments qu'ils m'avaient inspirés, qu'ils ne s'aperçoivent pas d'avoir changé de maître. Je fus leur Père, soyez leur Protecteur ! »

Montcalm mourut le 14 septembre, le lendemain de la bataille. Il fut inhumé dans la chapelle des Ursulines, dont déjà les boulets britanniques avaient fait des ruines.

Ce fut le soir même du 14 septembre, vers 9 heures, à la lueur des flambeaux, que se déroula la cérémonie funèbre. Les ténèbres et le silence planaient tristement sur les ruines de la cité, pendant que défilait le lugubre cortège composé du clergé, des officiers civils et militaires, auxquels s'étaient joints, chemin faisant, les hommes âgés, les femmes et les enfants qui erraient, çà et là, au milieu des décombres. Les cloches restèrent muettes, le canon ne résonna pas et les clairons furent sans adieu pour le plus valeureux des soldats.

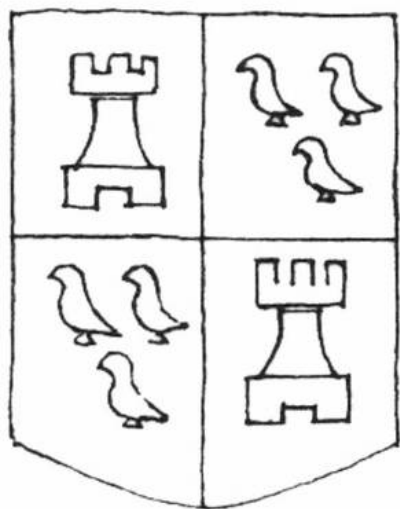
De son côté, le général Wolfe, commandant les forces anglaises, fut mortellement atteint le jour suivant et le 18 septembre, la ville de Québec, capitale du Canada resté français malgré la France, faisait à regret sa soumission.

Un peu plus de soixante ans plus tard, en 1827, le gouverneur anglais, le comte de Dalhousie, fit élever à Québec un obélisque sur lequel on peut lire deux noms : *Montcalm – Wolfe*. C'est un prestigieux hommage rendu au glorieux vaincu, à l'admirable défenseur du Canada.

François-Paul-Joseph, marquis de Montcalm, fils de Louis-Joseph, devait prendre part, comme officier de marine sous les ordres des amiraux d'Estaing et Suffren, à la guerre d'indépendance de l'Amérique du Nord.

Il fut de ceux qui, avec La Fayette, Rochambeau et leurs glorieux volontaires, vengèrent sur les Anglais et dans le Nouveau Monde les revers de la France, dans la guerre de Sept Ans et ses malheurs au

Canada, cette terre que l'on avait pourtant appelée la Nouvelle-France.



LES HISTOIRES DE PEAUX-ROUGES

Les barques des âmes (légende indienne)



I

Il était un des plus brillants chasseurs de la tribu. Taillé en athlète il triomphait, à toutes les compétitions, des champions des clans voisins.

Il s'éprit un jour d'une ravissante jeune fille de sa tribu qui se nommait Minné-Hawhaw, ce qui voulait dire : « l'Eau qui Rit ».

Comme au cours de plusieurs rencontres il avait fait montre d'un rare courage, le père de la jeune *squaw* lui donna bien volontiers celle-ci en mariage.

Mais le jour même des fiançailles, la jeune fille mourut.

Ses amis creusèrent une tranchée dans le sol, enveloppèrent son corps dans une de ses plus belles robes puis, après avoir veillé pendant plusieurs heures, ils l'enterrèrent sous une couche d'herbe verte.

Le jeune Indien était triste. Il demeurait solitaire dans son *wigwam*, son arc détendu était accroché à une perche et son *tomahawk* demeurait sur une couverture en peau de bison. Il semblait loin de tout. Le regard perdu, il pensait sans cesse à sa bien-aimée, qui avait emporté avec elle son cœur dans la tombe. Il était indifférent à toute l'activité du camp et refusait de se mêler aux jeux de ses compagnons lorsque ceux-ci venaient l'inviter.

Souvent, il se rendait loin des *teepees*, en bordure de la forêt, là où reposait pour toujours celle dont il avait tant rêvé de partager la vie. Il demeurait debout, les mains jointes, et pensait à la disparue. En idée,

il la suivait dans le monde des Esprits.

Au cours de son enfance, il avait écouté les vieillards raconter leurs histoires merveilleuses, leurs légendes surnaturelles à un auditoire extasié, fait de gamins et de fillettes, dont il était. Ces vieillards lui avaient dit que les âmes des morts s'en allaient au pays du soleil, dans le Sud, très loin, dans une île fortunée qui flottait au milieu d'un lac enchanteur, sous un ciel uniformément pur et toujours bleu.

L'hiver était venu.

Un jour qu'il était assis sur la terre froide, avec autour de lui les arbres décharnés aux branches couvertes de neige, il prit une ultime décision.

Il allait partir à la recherche de cette île, où vivait l'âme de sa bien-aimée.

Il se mit en route le jour même. Quittant le camp de sa tribu, il prit la direction du Sud et marcha pendant tout un temps, dans un pays fait de vallées, de collines et de lacs semblables à celui près duquel il avait passé toute son enfance.

Toutefois, il lui sembla que la couche de neige y était moins épaisse et qu'il en était de même de la glace qui recouvrait la surface des fleuves et des rivières. Le ciel lui parut plus limpide et, sur la terre, la verdure abondait.

Au fur et à mesure qu'il progressait, il découvrit des fleurs dans les champs et au creux des buissons ; dans les branches des arbres, les oiseaux gazouillaient.

La campagne se faisait plus accueillante encore.

Il découvrit au milieu des taillis un sentier qui courait dans une douce et tranquille prairie. Il s'y engagea.

Bientôt, le soleil se mit à briller dans le ciel, mais il n'en fut pas gêné. Il progressait sous de larges branches, qui répandaient sur le sol une ombre réconfortante.

Sans peine, il parvint au sommet d'une haute colline. Là, se trouvait une hutte indienne, un *wigwam*. Devant la porte se tenait un pauvre vieillard, aux cheveux blancs, au visage maigre, aux traits tirés, vêtu de peaux de bêtes, s'appuyant sur un bâton, qui le reçut avec un triste sourire.

Le jeune voyageur allait, après l'avoir salué, lui conter son histoire, lorsque le vieil homme, impératif, lui dit :

« Silence, ne dis rien ! Je t'attendais et je me suis levé pour te souhaiter la bienvenue. Celle que tu cherches s'est arrêtée ici. Elle a pris quelques heures de repos dans mon wigwam, puis elle est repartie. Entre ! »

Le jeune homme obéit : Il fit honneur au frugal repas que lui servit le vieillard. Après quoi, sur l'invitation de ce dernier, il s'étendit sur une couche de feuilles mortes afin de prendre du repos.

Il dormit plusieurs heures, car il avait longtemps marché et ses membres étaient fatigués.

Lorsqu'il se leva, il était prêt à reprendre la route, bien décidé à fournir un nouvel effort.

Le vieillard fit avec lui quelques pas. Lorsqu'ils furent au bord d'une corniche rocailleuse, le vieil homme tendit son doigt vers l'horizon et dit :

« Tu vois cet abîme qui s'étend à nos pieds. Plus loin, là-bas, dans la plaine qui se confond avec le ciel, c'est la patrie des âmes. Tu es juste à l'entrée, car ma demeure indique le lieu où elle commence.

» Mais seules les âmes peuvent franchir le seuil.

» Dépose sur le sol ton arc, tes flèches et ton carquois. Laisse derrière toi ton corps et ton chien ! »

Le vieillard attendit quelques secondes et poursuivit : « Maintenant, tu peux pénétrer dans le Domaine des Esprits ! »

Le jeune chasseur s'élança dans l'espace avec la légèreté d'un oiseau volant dans le ciel. Les forêts, les lacs, les prairies, les montagnes étaient toujours comme avant, seulement, il les voyait avec des yeux nouveaux. Il en percevait toutes les beautés avec une étrange acuité.

La Nature lui parut d'une lumineuse éloquence, l'air lui sembla plus doux, le ciel d'un bleu plus intense et le gazon plus vert qu'ils ne s'offraient à la contemplation des mortels. Dans les arbres, les oiseaux ne chantaient que pour lui et tous les animaux venaient gambader à ses pieds. Nulle créature n'avait peur de lui, car nul n'oserait verser le sang dans le monde des Esprits.

Le jeune voyageur avançait sans effort, sans ressentir la moindre fatigue. Il glissait plutôt qu'il ne marchait, passant à travers les obstacles sans la moindre difficulté. Il ne lui était pas nécessaire de contourner un arbre ou un quartier de roc. Il les franchissait comme un esprit s'élancerait dans un cercle de vapeur ou un nuage de fumée.

Tout à coup, il se trouva sur les rives d'un grand lac aux eaux d'une extrême pureté. Non loin de là, au milieu des ondes de cristal, s'élevait une petite île verdoyante, fraîche et tranquille.

À proximité, sur le même rivage, dans les roseaux, à demi échoué sur une plage de sable fin, se trouvait un canoë en écorce de bouleau avec une pagaie qui semblait s'offrir à la main.

Il poussa le canot et lorsque celui-ci flotta, il en enjamba le bord et y prit place.

Un courant doux l'entraîna au large.

Il lui sembla bientôt, comme dans un rêve, qu'un autre canoë en écorce de bouleau, en tous points semblables à celui dans lequel il se trouvait, venait à sa rencontre.

Dans ce canoë était assise, belle et pâle, sa douce fiancée.

Lorsqu'il se fut éloigné du rivage, elle le suivit, frappant en cadence,

comme lui, l'eau de ses rames, ce qui faisait une mélodieuse musique.

Le cœur du jeune homme connaissait une joie tranquille.

Alors qu'ils avançaient vers l'île fortunée, un bonheur ineffable l'envahissait. Mais en portant son regard vers la terre, il fut saisi de crainte pour sa bien-aimée.

Les vagues déferlaient sur des récifs et rejaillissaient en écume. Dans les eaux claires et profondes, il distinguait les corps d'une multitude de noyés et les ossements de milliers d'autres qui avaient péri dans les ressacs.

Courageux et brave, il ne craignait rien pour lui-même, mais il redoutait le moindre accident pour elle, qui naviguait dans un fragile esquif.

Ses appréhensions furent vaines, car ils franchirent les écueils comme une hirondelle traversant les nuages.

Ils étaient environnés de barques, de petits canoës, chacun portant une âme. Quelques-unes semblaient dans la désolation et le désespoir. D'autres, sombrant, disparaissaient. Les esquifs qui portaient de petits enfants atteignaient l'île sans difficulté, comme des oiseaux regagnant leurs nids. Ceux qui avaient à bord des jeunes gens et des jeunes squaws luttèrent au milieu des vagues et des brisants. Ceux chargés de vieillards progressaient secoués par les vents et les tempêtes, et les risques qu'ils affrontaient étaient proportionnés aux bonnes et aux mauvaises actions que leurs passagers avaient commises.

Ayant doucement accosté, le chasseur et sa fiancée mirent allègrement le pied sur le sol de l'île enchantée.

Quel changement pour eux !

Quel contraste entre cette triste et froide terre où ils avaient vécu et cette contrée bénie dont ils foulaient le sol pour la première fois.

Ici, il n'y avait point de tombes !

On n'y entendait point parler de guerre.

Jamais une tempête ne venait troubler la douceur de l'air.

Jamais une nuée ne voilait le ciel.

Le froid était inconnu dans cette île merveilleuse.

On n'y versait jamais le sang.

On n'y rencontrait ni la faim, ni la soif, car l'air qu'on y respirait était d'ambroisie.

Le chasseur serait resté à jamais près de sa fiancée, dans cette Terre des Esprits, quand un très grand chef, qu'on appelait le Maître de la Vie, s'approcha de lui et lui dit d'une voix légère comme un zéphyr :

« Retourne au pays d'où tu viens. Ton jour n'est pas encore arrivé. Retourne dans ta tribu, auprès de tes compagnons et accomplis loyalement tes devoirs d'homme. Lorsque ta carrière sera achevée, tu rejoindras l'esprit de ta bien-aimée. Elle compte parmi nos élus. Elle restera ici toujours, aussi jeune, aussi heureuse qu'au jour où je

l'enlevai à votre terre glacée. »

Lorsque la voix se tut, le chasseur se réveilla.

À ses pieds, se trouvait le petit monticule. Au-dessus de sa tête, la neige pesait lourdement sur les branches des arbres.

Un lourd chagrin opprimait son cœur.

Il soupira :

« Pauvre que je suis, ce n'était qu'un rêve ! »

La Grande Ourse



UNE ourse qui se trouvait dans la forêt, au milieu des sapins et des mélèzes, cherchait un nid d'abeilles sauvages pour se régaler de leur miel, lorsqu'elle fut prise en chasse par sept hommes armés de fusils, dont les intentions ne faisaient aucun doute.

L'ourse, interrompant ses recherches, se mit à courir, s'efforçant de regagner aussi vite que possible son repaire, une grotte à l'abri des vents, tout en haut dans les montagnes, où l'attendaient trois charmants petits oursons.

Ayant les sept chasseurs à ses trousses, la pauvre ourse se trompa de sentier et s'engagea dans un chemin conduisant à une montagne aride et désolée, qui n'était autre que la demeure du Géant des Rochers.

Celui-ci, qui somnolait, fut dérangé dans son demi-sommeil et manifesta une sourde colère. Il saisit d'immenses blocs de rochers et, pesant de toutes ses forces, les précipita sur les pentes abruptes avec l'intention d'écraser l'énorme plantigrade et ceux qui le poursuivaient.

Quatre des chasseurs furent atteints par les lourdes pierres et rendirent le dernier soupir.

L'ourse et ses trois poursuivants furent aperçus par les Esprits des Quatre Vents, lesquels vinrent aussitôt à leur secours. Ils les transportèrent au-delà du grand Wigwam Bleu, d'où il leur était désormais interdit de descendre.

C'est depuis ce jour que l'Ourse court continuellement dans le ciel, où chacun peut aisément reconnaître les traces de ses énormes pattes.

Derrière elle, inlassablement, courent les trois chasseurs, qui n'ont pas perdu espoir de l'abattre.

On reconnaît le premier qui tient son arc bien tendu et qui est prêt à lâcher sa flèche.

Derrière lui, se trouve celui qui porte un chaudron.

Quant au troisième, il suit de loin ses deux compagnons, car il ramasse du bois en cours de route.

À la période de la Lune des Feuilles Mortes, le premier décoche ses

traits sur l'Ourse, qui ne lui échappe que de justesse.

Mais lorsque les feuilles de l'érable et celles du chêne virent au rouge, cela veut dire que le chasseur a eu de la chance et que son coup a porté.

L'Ourse blessée se cache alors pour panser ses blessures et pour récupérer ses forces.

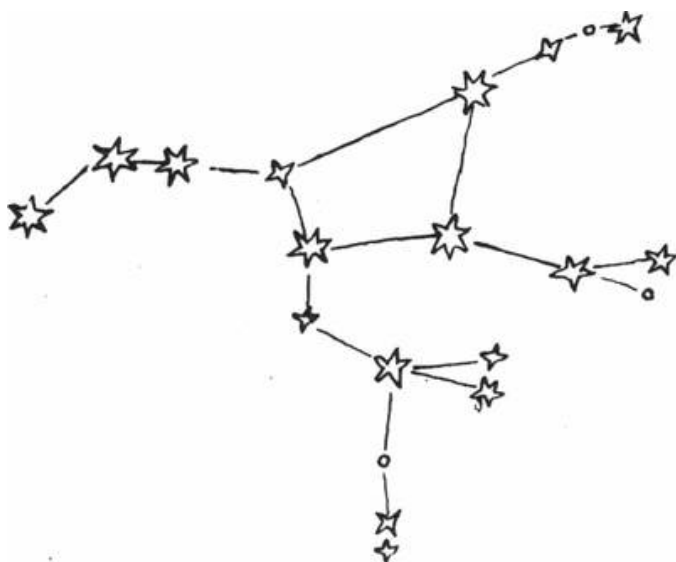
Lorsqu'elle se sent en forme, elle reparaît, plus vaillante que jamais.

Car le chasseur qui s'obstine à tirer sur l'Ourse ne la tuera point.

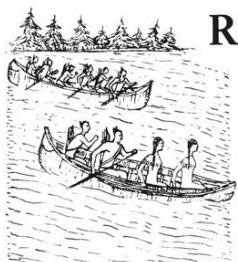
Celui qui porte le chaudron n'aura pas à le déposer à terre, pour faire cuire sa chair si succulente.

Quant au dernier, qu'il s'obstine, s'il le veut, à ramasser sur sa route, dans les bois et les forêts, branches et brindilles.

Il n'aura jamais de brasier à allumer.



Les deux squaws des Kickapous (légende algonquine)



R

RIEN n'est plus cher et plus précieux à un Peau-Rouge que sa famille. Il en est fier et pour elle il est prêt à tous les sacrifices.

Son épouse possède, selon lui, les plus nobles qualités et ses enfants sont pour lui une source d'orgueil.

Les squaws de la tribu des Kickapous, qui dépendent des Algonquins, se plaisent à raconter le soir venu, tandis que pétillent les feux de camp, l'histoire suivante, qui célèbre le courage et la bravoure de deux de leurs semblables.

C'était la guerre.

Leur tribu était en lutte contre un ennemi implacable. Faites prisonnières au cours d'une incursion dans leur village, alors que les guerriers parcouraient les pistes, elles furent emmenées en captivité et surent conserver dans l'adversité un courage et une abnégation étonnants.

Ceux qui les avaient emmenées loin de leur tribu leur proposèrent alors la vie sauve et la liberté en échange d'une horrible trahison.

Il leur fut demandé de conduire des guerriers au lieu où s'étaient cachés leurs parents, leurs époux et leurs fils. Était-il possible que des femmes, des mères pussent consentir à une pareille lâcheté ?

Et pourtant, elles acceptèrent.

Après s'être un instant concertées, elles répondirent à celui qui avait eu l'impudence de leur proposer un tel marché :

« Eh bien, soit. Que tes guerriers, ô chef, amènent sur les berges du grand fleuve autant de canoës, de pirogues qu'il leur sera possible d'en trouver. Que tous tes hommes disponibles y prennent place car, chez nous, ceux qui peuvent participer aux combats sont nombreux. Qu'ils soient armés d'arcs et de flèches et munis de lances, car la rencontre risque d'être rude. »

Les hommes de la tribu qui les avaient faites prisonnières, aussitôt,

s'affairèrent. Les longues embarcations en écorce furent sorties de dessous les hangars et mises à l'eau ; les guerriers, tous lourdement équipés, y prirent place.

Dans la première, on fit monter les deux captives et les canoës et les pirogues gagnèrent le milieu du fleuve. Là, un fort courant les entraîna.

Parmi les guerriers, l'enthousiasme était à son comble. Grâce à ce subterfuge, ils allaient pouvoir surprendre l'ennemi et le détruire à jamais. Chacun des hommes occupant les nombreuses embarcations se préparait à un combat farouche et sans merci. Ainsi, seraient-ils pour toujours débarrassés de leurs implacables adversaires, les Algonquins.

Les canoës descendaient la rivière, entraînés par un courant des plus rapides.

En un certain point, le fleuve se rétrécissait et son impétuosité s'accroissait.

Un des chefs, qui se trouvait à l'arrière d'une des pirogues, éleva la voix. Il demanda :

— Femmes, connaissez-vous bien la route ?

— Oui, répliqua l'une d'elles.

— Êtes-vous sûres de retrouver l'endroit où se trouvent les *teepees* de votre tribu ?

— Le camp de nos maris est là-bas ! répondit l'autre squaw, le doigt tendu.

— Mais il me semble que nous sommes entraînés vers les rapides !

— Aucune crainte à avoir !

— Cependant !...

— Cette rivière est la route la plus courte. Elle mène jusqu'au campement de notre tribu. Nous y serons dans très peu de temps !

Les deux femmes, très pâles, le visage crispé, étaient debout à l'avant du frêle esquif. Leurs longs cheveux flottaient au vent.

Elles demeurèrent silencieuses jusqu'au moment où, ensemble, elles entonnèrent le chant de leur tribu, le chant des Kickapous. Leurs voix graves, étrangement unies, montèrent dans le silence environnant.

Tout à coup, les pirogues se trouvèrent au milieu d'une eau écumeuse et tourbillonnante. Elles frôlèrent des rochers contre lesquels elles risquaient de se briser comme des fétus de paille, mais l'habileté des payeurs réussit à éviter le choc.

Bientôt, les remous devinrent plus rapides et, irrémédiablement, la flottille se trouva attirée par un courant de plus en plus violent.

Il y eut un rocher qui fut facilement contourné puis soudain ce fut la chute, inexorable, dans un abîme sans fond.

Il n'y avait plus d'espoir.

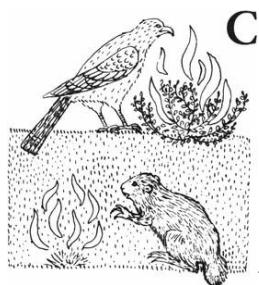
Un à un, les canoës furent précipités dans le gouffre, du haut des chutes, dont les guerriers ignoraient l'existence.

Les femmes avaient conduit leurs vainqueurs vers le camp de leur tribu par le chemin le plus rapide, certes, mais c'était aussi celui de la mort !

Leurs époux, leurs frères et leurs fils étaient en effet au pied de la cataracte, dans une plaine bordant la rivière. Ils virent, emportés par les eaux tourbillonnantes, les canoës et les pirogues taillés en pièces et les corps de leurs ennemis. Ils reconnurent aussi ceux des deux squaws qui avaient volontairement sacrifié leurs vies pour les sauver.

Depuis ce jour, qui remonte à bien des lunes, on ne manque pas chez les Algonquins de célébrer ces deux femmes héroïques, en des chants qui glorifient leur courage et leur abnégation.

La conquête du feu (légende algonquine)



ELA se passa il y a fort longtemps. Oui, depuis, bien des années se sont écoulées.

Il nous faut donc remonter fort loin dans le passé, au-delà du temps où la Grande Eau recouvrait toute la terre. Les cimes des hautes montagnes, seules, émergeaient et ressemblaient à de toutes petites îles.

Il faisait alors très froid, beaucoup plus froid que maintenant, durant les mois où tombe la neige et se craquellent les arbres. À cette époque, les hommes ne possédaient pas le feu. Celui-ci était la seule propriété du dieu Tonnerre qui, on le sait, n'était pas charitable et avait un silex à la place du cœur. Il était si égoïste, si entier, que jamais il ne lui était venu à l'idée de partager ses biens avec d'autres, moins riches et moins fortunés. C'était là chose habituelle chez les Indiens, lesquels, nul ne l'ignore, sont tous généreux et hospitaliers.

Le dieu Tonnerre, lui, ne pensait qu'à lui et se plaisait à faire régner la crainte et la peur autour de lui. De temps à autre, il attirait l'attention en provoquant un bruit sourd et prolongé. Il décochait aussi parfois une flèche embrasée contre un nuage, pour l'éventrer et faire déverser l'eau qu'il contenait sur ceux qui levaient le nez en l'air.

On envoya plusieurs délégations auprès de lui, avec l'espoir qu'il écouterait favorablement leurs requêtes et qu'il consentirait à leur donner un peu de chaleur. Mais le Tonnerre fut sourd à leurs demandes et les éconduisit sans ménagement. Aucun de ceux qui s'étaient rendus auprès de lui ne parvint à percer son secret. Pas un seul ne découvrit le lieu où il cachait si bien son trésor.

Sur la terre, la situation était critique. Les lunes de glace se succédaient sans interruption, apportant aux hommes et aux autres créatures souffrances et désolation.

Alors, une importante décision fut prise. Une grande réunion aurait

lieu, réunion à laquelle seraient conviés les hommes et les bêtes.

Nombreux furent ceux qui répondirent à l'appel. Les animaux, très fiers d'être consultés pour une affaire aussi importante, s'y rendirent avec leurs femmes et leurs enfants.

À cette époque, en effet, les hommes et les animaux se comprenaient.

Les discussions commencèrent. Les chefs de tribu, tout d'abord, racontèrent avec beaucoup de détails et d'habileté leurs visites auprès du dieu Tonnerre. Ils expliquèrent comment leurs ambassadeurs avaient été entraînés sur de mauvaises pistes par de méchants *manitous*, complices du dieu Tonnerre. Ils reconnurent que toutes leurs démarches avaient été vaines.

Alors, la parole fut donnée aux bêtes.

Tchek, le porc-épic, le premier se leva et, quittant sa place, se rendit au milieu du cercle. Toute l'assistance, attentive, le regardait. Alors, pour donner plus de poids à ses paroles, il mordit vigoureusement son pouce droit et le cracha à terre. Il mordit ensuite, de la même façon, son pouce gauche et le cracha aussi à terre. C'est depuis ce jour que les porcs-épics ont quatre doigts au lieu de cinq aux pattes de devant. Seulement, ils jouissent d'un très grand respect de la part de tous les autres animaux.

Devant le Grand Conseil, Tchek remporta un très vif succès. Son discours fut bref. Il se contenta de dire : « Ours est le plus sage d'entre nous. C'est à lui de parler en notre nom à tous ! »

Toutes les bêtes furent de cet avis et félicitèrent le porc-épic pour son bon sens. Elles dirent :

« Qu'Ours donne son avis et nous le suivrons ! »

Ours se leva de sa place et, se dandinant de droite à gauche et de gauche à droite, un tantinet balourd, prit place au milieu du cercle. Il grogna un peu pour s'éclaircir la voix et ses petits yeux brillèrent de contentement. Il n'était pas peu fier d'avoir été choisi pour être le porte-parole de la gent animale.

S'adressant aux hommes, il dit :

« Une nuit, alors que je dormais dans l'arbre creux qui me sert de demeure, j'ai eu un songe. Dans mon rêve j'ai vu un castor qui nageait dans l'eau rapide d'une rivière, un loup qui courait à travers la prairie et un épervier qui traçait de larges cercles dans le ciel. Tous trois se dirigeaient du côté où le soleil disparaît à l'heure du crépuscule. C'est là, vous le savez, que le dieu Tonnerre se tient, lorsqu'il lui prend plaisir de jouer du tambour. Les hommes ne s'y rendent jamais car, après l'immense forêt, il y a une plaine qui n'en finit pas et dans laquelle personne encore n'a osé s'aventurer, car les dangers y sont nombreux.

» J'ai vu, dans mon rêve, le castor et le loup se diriger vers la langue

rouge que vous nommez « feu ». Au-dessus d'eux l'épervier volait, car il avait de bons yeux et il pouvait les guider utilement.

» Je viens de vous conter mon rêve. Peut-être celui-ci m'a-t-il été envoyé par le Grand Manitou. À vous de prendre une décision ! »

Les hommes et les animaux se levèrent, tous ensemble, et clamèrent à la fois :

« C'est le Grand Manitou qui l'a envoyé ! C'est le Grand Manitou ! Il faut que Castor, Loup et Épervier s'en aillent chercher le feu au bout de la prairie sans fin, là où le dieu Tonnerre cogne sur son gros tambour. »

Castor, Loup et Épervier acceptèrent la délicate mission qui leur était confiée. Ils firent leurs préparatifs de voyage et, lorsque ceux-ci furent achevés, ils se mirent en route.

Ils partirent dans la direction où le soleil se cache à la fin du jour.

Loup, qui trottait dans une prairie en bordure d'une forêt, vit sortir de celle-ci un cerf. Comme Loup avait toujours faim, il oublia sa mission et prit le cerf en chasse. Mais le cerf était un habile coureur. De plus, il était malin et rusé. Il sut distraire le loup et celui-ci doit encore courir.

Castor, lui, était plus sérieux. Il poursuivait sa course, guidé par l'épervier qui volait au-dessus de lui et qui le conseillait.

Le soir, les deux amis s'arrêtaient. Ils campaient ensemble, se restauraient et dormaient, pour repartir le lendemain, à la première heure.

Lorsque la rivière était encombrée de rochers ou que son cours était interrompu par des cataractes, le castor devait aborder et faire la route sur la berge en suivant le tracé du cours d'eau. Au cours de ces « portages » Castor perdait un peu de temps, car il était plutôt malhabile, quand il marchait sur le sol. Mais lorsqu'il était dans l'eau, il était imbattable.

Au prix d'efforts répétés, le castor finit par arriver non loin de l'endroit où, sur le bord de la rivière, dans une profonde caverne, vivait, avec les membres de sa famille habillés comme des hiboux, le dieu Tonnerre.

Épervier, qui n'avait pas quitté son compagnon, se mit à tourner dans le ciel, au-dessus, pour bien marquer l'endroit.

À l'entrée du souterrain se trouvait le feu, protégé par trois pierres plates. On ne voyait que sa langue rouge qui sortait des cendres.

Lorsque Castor voulut s'en approcher, il ne put le faire. Un des enfants du dieu Tonnerre l'avait vu et lui décocha une flèche à bout rond, comme celles que l'on utilise pour la chasse aux gélinottes.

Castor fut à peine étourdi, mais jouant la comédie, il fit comme s'il

venait d'être blessé à mort.

Il se laissa entraîner sur la berge par le courant de la rivière. Il demeura sans mouvement sur le sable. L'enfant, très fier de son exploit, le ramassa et le jeta sans cérémonie près du feu en disant : « Père sera content quand il rentrera de voyage. Grâce à moi, il y aura de quoi manger ! »

Ainsi, Castor était tout près du feu, du feu magique, du feu qui était le but de son téméraire voyage.

Épervier, qui tournoyait dans le ciel juste au-dessus de lui et qui avait de bons yeux, comprit son embarras. Il plongea sur le bord de la rivière. Il y prit une coquille de moule qu'avait abandonnée là un rat musqué et la laissa tomber près du feu.

Depuis, cette moule porte, près de la charnière, une tache noire. Pourquoi ? Tout simplement parce que Castor s'en était saisi et, profitant de ce que personne ne faisait attention à lui, s'était approché du feu, avait pris entre ses dents un tison enflammé et l'avait placé dans la coquille. Après quoi, Castor s'était glissé dans la rivière.

Le courant facilita sa fuite et ce fut seulement lorsqu'il fut loin que les occupants de la caverne constatèrent sa disparition.

Castor et Épervier parcoururent une très grande distance, pour plus de sécurité. Lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin, ils se partagèrent le feu, pour mieux le répartir là où il pourrait servir aux Hommes.

Épervier le déposa au milieu des branches d'un arbre touffu. Castor le rangea dans de l'herbe sèche, de la tourbe et des pierres servant à faire bouillir l'eau dans des marmites d'écorce, avant que l'homme blanc n'eût apporté ses marmites de fonte.

Castor et Épervier étaient presque arrivés au camp des Indiens lorsque le dieu Tonnerre les rejoignit, en faisant un effroyable vacarme. Le dieu Tonnerre était en rage. Il en voulait surtout à Castor, qui lui avait subtilisé le feu. Aussi, dirigeait-il sur lui ses flèches brûlantes. Castor réussit à en éviter un certain nombre en plongeant dans l'eau de la rivière et en nageant, mais l'une d'elles finit par l'atteindre à la queue, qu'il avait alors touffue.

La flèche embrasée mit le feu aux poils, qui depuis n'ont jamais repoussé.

Et en battant l'eau avec énergie pour éteindre le feu, Castor aplatit sa queue, telle qu'elle est encore aujourd'hui.

Pourquoi, en automne, les érables rougissent et le cerf perd ses bois (légende huronne)



E

N automne, les arbres sont dépouillés de leurs feuilles qui, se détachant de leurs branches, sont emportées par le vent. Après avoir voltigé en joyeux tourbillons, elles viennent joncher le sol.

À cette époque, l'érable, cet arbre merveilleux qui donne une sève si douce et si sucrée, voit ses ramures devenir couleur de sang et de feu.

Les Visages Pâles s'imaginent que c'est à cause du froid. Mais les Hurons, qui sont au courant de bien des choses, expliquent la chose d'une toute autre façon.

Si vous les interrogez, ils vous répondront qu'autrefois, la vie sur la terre était bien différente. Les hommes et les animaux allaient et venaient librement entre notre île flottante, que supporte la Grande Tortue, et la terre d'en haut, qui est le domaine de la Petite Tortue.

Ils allaient de l'une à l'autre, en franchissant un pont aux mille couleurs, que vous appelez arc-en-ciel.

La vie était agréable et douce. Ils ne faisaient que se promener ou jouer, ici ou là-haut, car le Grand Esprit avait eu la sage précaution, pour éviter toute discussion et toute querelle, de leur faire ignorer la faim et la soif. Ainsi, plus de risque de guerre.

Le Grand Esprit, dans sa bienveillance, faisait durer les mois chauds toute l'année. Les hommes n'avaient alors pas besoin de prendre aux animaux leurs fourrures.

Pendant plusieurs lunes, tout alla bien sur l'île de la Grande Tortue et sur la terre de la Petite Tortue.

Mais un jour, le rat – qui abrite dans sa maison l'esprit de Taouéskaré, le mauvais frère – eut la malencontreuse idée de proposer un jeu.

Il suggéra d'ouvrir parmi les oiseaux une compétition, pour trouver celui qui volerait le plus haut. Il en retint une autre pour les animaux de la forêt. Ce serait à qui courrait le plus vite.

Chacun, tant parmi les oiseaux que parmi les animaux, voulut entrer en compétition.

Alouette, qui sur la gorge porte une demi-lune noire, prit le départ la première. Elle s'envola, chantant son chant d'amour, et monta très haut dans le ciel. On la perdit de vue. Mais Faucon, désigné comme juge parce qu'il avait un regard perçant, fit une marque dans le ciel, à l'endroit même où elle avait disparu.

Quelques instants plus tard, Alouette reparut et redescendit. Très simplement, elle reprit sa place parmi les autres oiseaux.

Après Alouette, ce furent à Martin-Pêcheur, à Gélinothe et Harle de tenter leurs chances. Ils se vantaient de faire beaucoup mieux, mais ils en furent incapables. Les animaux, à leur retour, se moquèrent d'eux et certains leur tirèrent les cheveux. C'est pourquoi, ces oiseaux ont de nos jours quelques plumes hérissées sur la tête.

Ce fut ensuite au tour d'Aigle.

Très majestueux, il prit son envol, dépassa les cimes des arbres et se mit à tourner lentement, lentement, prenant de la hauteur à chaque tour, si bien que Faucon, lequel pourtant a de si bons yeux, le perdit de vue.

Faucon descendit donc dire aux autres oiseaux qu'Aigle était l'oiseau qui volait le plus haut, ce que tous savaient déjà.

Mais lorsque Aigle revint sur notre île, le plumage encore tout humide car il avait frôlé les nuages, Roitelet, qui s'était blotti sous les plumes de son cou, sortit de sa cachette. Il s'ébroua et revendiqua la victoire. Il argua que tout le temps qu'Aigle avait volé, il s'était trouvé au-dessus de celui qui le portait.

Roitelet n'avait pas bien agi. Faucon le fit taire d'un simple coup d'aile qui l'étourdit. C'est depuis ce jour que le roitelet ne peut voler à de hautes altitudes.

Le vainqueur des oiseaux ayant été désigné, on passa à l'autre compétition.

La course entre les animaux de la forêt fut alors disputée.

Les candidats furent d'abord invités à prendre place derrière une ligne droite tracée sur le sol.

Ils formaient un ensemble assez insolite.

Il y avait là *Oua-oua-ché-guèche*, le cerf, *Mohouse*, l'élan, *Ah-tik*, le caribou. Il y avait aussi *Méchi-gan*, le loup, *Mishi-biji*, le cougar et *Wapouse*, le lièvre.

Ils partirent ensemble au signal donné. À la stupéfaction générale, ce fut Lièvre qui arriva le premier.

Il convient de dire qu'il usa d'un subterfuge pas très loyal et cela

avec la complicité de *Oua-kouse*, le renard, pas du tout mécontent de jouer aux autres un bon tour.

Renard avait disposé tout le long du parcours plusieurs frères de *Wapouse*, et rien ne ressemble plus à un lièvre qu'un autre lièvre. Si bien que le dernier n'eut à faire que quelques bonds pour battre Cerf, qui avait pris sur tous ceux partis avec lui une appréciable avance.

Le juge à l'arrivée était *Mokwa*, l'ours, et l'on sait que celui-ci a la vue basse. Il ne pouvait distinguer un lièvre d'un autre. Il proclama celui qui venait de franchir la ligne d'arrivée grand vainqueur de l'épreuve.

Oua-oua-ché-guèche fut très contrarié. Il ne protesta pas mais, sans dire un seul mot, il quitta l'assemblée et remonta dans la terre d'en haut, en franchissant le pont de toutes les couleurs.

Mokwa en fut vexé. Il le suivit pour lui faire quelques remontrances, pour lui reprocher son étrange conduite. Mais, au lieu de s'expliquer franchement, d'exposer ses griefs sans élever la voix, Cerf se fâcha, hérissa son poil sur le dos et fonça, tête baissée, sur son compagnon. Ours se défendit de son mieux, mais fut blessé en divers endroits. Il aurait peut-être été tué si Loup, qui l'avait suivi, n'avait pris sa défense et chassé Cerf.

Oua-oua-ché-guèche, pris en chasse par *Méchi-gan*, jugea plus prudent de déguerpir. Depuis ce jour, le loup est son plus dangereux ennemi.

Cerf s'en fut à travers les buissons et les arbres de la forêt. Ses bois étaient couverts du sang du malheureux *Mokwa* qui dégoulina sur les feuilles de l'arbre à sucre.

C'est pourquoi, depuis cette aventure, elles prennent chaque année à l'automne la couleur du premier sang versé sur la terre.

Telle a été la décision du Grand Esprit, qui voulut ainsi rappeler aux animaux comment ils avaient mis fin eux-mêmes à la Grande Trêve.

Ceci devait servir de leçon aux hommes.

Pour punir Cerf, le Grand Esprit décida que chaque fois que les feuilles de l'érable deviendraient couleur de feu et de sang, Cerf perdrait aussi ses bois.

Ainsi, sans défense, il serait livré à la merci de son ennemi Loup.

Le Chef des Eaux-qui-guérisse (légende iroquoise)



N'était en plein hiver. Il faisait froid, très froid, et le ciel était gris.

La neige tombait en épais tourbillons, que faisait voltiger un vent glacial, et recouvrait la plaine à perte de vue.

Dans les *teepees* et *hogans* du village, les habitants vivaient recroquevillés sur eux-mêmes, serrés dans leurs couvertures, autour de feux qui répandaient une timide chaleur.

Les visages de tous, hommes, femmes, enfants et vieillards, étaient crispés et empreints d'une profonde tristesse. Nombreux étaient ceux qui reposaient étendus sur les couvertures ou une couche de feuilles mortes, les membres immobiles, les yeux grands ouverts fixés des heures durant sur le même point. Une fièvre maligne ravageait la tribu.

Pas un seul *wigwam* n'avait été épargné. Des familles entières avaient été décimées. C'était partout la terreur et la désolation.

Neku-Monta, celui que ses compagnons appelaient le Brave des Braves, avait vu ainsi disparaître bon nombre de ses parents, son frère et sa sœur et maintenant, c'était son épouse bien-aimée, la douce Shanevis, qui était atteinte par la terrible maladie.

La jeune femme se sentait si faible qu'elle pensait dire un suprême adieu à son époux avant de partir pour le royaume des ombres.

Elle délirait et, dans sa fièvre, elle voyait les morts l'attendre sur le seuil du Pont de l'Éternité. Elle entendait leurs voix qui l'invitaient à venir les rejoindre.

Shanevis était triste à la pensée qu'elle allait laisser seul, sur cette terre, son mari bien-aimé, lequel avait toujours été pour elle un compagnon fidèle et aimant.

Neku-Monta, qui veillait son épouse, guettant sur son visage le moindre réflexe qui lui aurait permis d'avoir un quelconque espoir,

était accablé par le chagrin et le désespoir.

Lorsqu'il s'était rendu compte que sa compagne était, à son tour, terrassée par le mal impitoyable, il avait senti ses forces l'abandonner. Il était devenu un autre homme.

Cependant, après avoir donné libre cours à sa douleur, il refoula ses larmes et résolut de lutter farouchement contre le redoutable fléau.

Debout sur le seuil de son *teepee*, serrant les poings, le regard fixant les cimes des arbres de la forêt voisine, il murmura : « Je chercherai les herbes magiques qui guérissent et que le Grand Manitou a dû planter quelque part, dans les prairies ou dans les bois. En quelque lieu qu'elles se trouvent, je les découvrirai. »

Neku-Monta retourna auprès de sa femme, se pencha tendrement sur elle, la fixant avec un doux sourire, puis il déposa un tendre baiser sur son front.

Après quoi, il appela une des plus vieilles femmes du village, à laquelle il demanda de veiller attentivement sa compagne.

Il endossa son épais manteau fait d'une fourrure d'ours grizzly et résolument, en dépit des flocons qui tourbillonnaient autour de lui, il s'aventura sur l'étroit sentier recouvert de neige.

Il se rendit, tout d'abord, dans la forêt toute proche. Il marcha pendant des heures, butant contre les racines recouvertes d'un épais manteau blanc. Il n'y avait pas le moindre brin d'herbe.

Lorsque le pâle soleil déclina dans le ciel gris et que, lentement, les ombres de la nuit envahirent les profondeurs des bois, le malheureux Neku-Monta était encore à genoux, grattant désespérément de ses doigts ensanglantés l'épaisse carapace de glace.

Stimulé par un ardent espoir, il continua ses recherches pendant trois jours et trois nuits. Sa foi était grande. Il savait que le Grand Manitou était juste et bon, qu'il les avait toujours protégés et qu'il ne les laisserait pas mourir sans leur apporter le remède efficace.

Neku-Monta suivit les pistes dans la plaine, longea les cours des rivières et des fleuves en prenant les sentiers sur leurs berges. Il gravit les pentes escarpées, aux flancs des collines et des montagnes, franchit les cols, traversa les torrents, les gorges et les défilés, en fouillant les moindres recoins.

Sa pensée était demeurée dans son village, près de sa tendre Shanevis, qu'il voyait dans son *teepee*, étendue sur sa couche, grelottante de fièvre, agonisante peut-être.

Un matin, alors qu'il progressait dans une prairie toute blanche, il rencontra le Lièvre des Neiges à la robe immaculée. Il lui demanda, suppliant :

« Dis-moi, ô Lièvre des Neiges, où je pourrais trouver les herbes qui guérissent ? »

Le lièvre, qui s'était arrêté un instant, le fixa de ses yeux rouges mais

ne lui répondit pas.

Cet homme de la nation iroquoise ne savait donc pas que, pendant la froide saison, toutes les plantes, sans distinction étaient prisonnières sous la neige et qu'il s'écoulerait encore bien des lunes avant de les voir réapparaître.

C'était un fou. Oui, il était inutile de vouloir entreprendre de telles recherches.

Lièvre des Neiges hocha la tête, en plaignant ce pauvre Indien qui ne devait pas avoir sa tête bien à lui. Après quoi, il détala prestement et se confondit avec la blancheur du décor.



C'était le repaire de l'Ours Noir.

Nullement découragé, Neku-Monta arriva devant l'entrée d'une profonde caverne. C'était le repaire de l'Ours Noir.

Celui-ci était là, à demi somnolent.

L'Indien, résolument, entra dans le souterrain, tira l'ours de sa torpeur et lui demanda :

— Ours des Montagnes, sois bon avec moi. Aide-moi, je t'en supplie. Je cherche les herbes magiques qui guérissent. Il me les faut pour sauver mon épouse, Shanevis, qui est mon bien le plus précieux. Le Grand Manitou les a plantées quelque part et tu dois savoir où.

L'ours était d'un naturel grognon et désagréable. Il bâilla, étira ses membres et, d'une voix revêche, il répliqua :

— Je n'en sais rien. D'ailleurs, l'hiver n'est pas fini et toutes les plantes et les fleurs ne sont pas près de sortir de terre.

Neku-Monta, en dépit de cet accueil décourageant, ne se rebuta pas.

Il s'éloigna, le dos courbé et le visage grave.

À chaque animal qu'il rencontra, il posa la même question. Tous, grands et petits, lui répondirent de même, que ce fussent le caribou, le daim, le castor, la loutre, l'hermine, le loup ou le coyote.

Aucun ne pouvait l'aider, car la neige recouvrait le sol partout, et elle n'était pas près de fondre.

Le malheureux Indien, qui n'avait rien mangé depuis le jour où il avait quitté son village, était affaibli et presque à bout de force. Mais le courage ne l'avait pas abandonné. Neku-Monta, alors que, pour la troisième fois, le soleil allait disparaître derrière les cimes bleutées des montagnes de l'horizon, gravissait péniblement la pente d'une colline boisée. Il trébucha contre une souche enfouie dans la neige et s'étendit en poussant un gémissement de douleur. Sa faiblesse était telle qu'il ne put se relever. Alors, il demeura inerte et bientôt il s'endormit.

Mais des ombres vigilantes s'approchèrent de lui pour le garder, avec une touchante sollicitude. C'étaient tous les animaux de la forêt, tous les oiseaux de la prairie.

Neku-Monta avait toujours été bon pour eux. Il leur avait souvent distribué des grains ou du foin. Il les avait protégés contre leurs ennemis et il ne les avait jamais tués inutilement.

À leur tour, ils veillèrent sur lui, tout en le plaignant des souffrances qu'il supportait avec tant de courage et d'abnégation.

Tous prièrent le Grand Manitou, lui demandant d'intervenir rapidement et de l'aider à sauver sa chère Shanevis.

Le Grand Esprit ne demeura pas sourd à leurs prières. Il exauça leurs vœux, et envoya au Peau-Rouge endormi sur la neige, un rêve.

Oui, un rêve.

Neku-Monta vit à ses côtés sa chère compagne, pâle et amaigrie, mais vivante. Leurs regards se mêlèrent. Elle eut sur les lèvres un doux sourire et elle se mit à fredonner une étrange mélopée sans paroles.

Ce chant rappelait le bruit cristallin de l'eau qui descendait des cimes des montagnes, en cascades, et qui rebondissait de rocher en rocher.

Mais ce bruit semblait venir de très loin.

Dans son sommeil, le malheureux s'agita. Il serra contre lui sa veste de fourrure que la neige avait rendue toute raide. Alors, brusquement, devant lui la scène changea. Shanevis s'en était allée et le murmure des eaux lointaines devenait plus perceptible.

Il entendait une voix lui dire, en articulant chaque mot :

« Nous sommes les eaux bienfaisantes et salutaires. Tu ne nous vois pas, mais tu nous perçois. Nous sommes non loin de toi. Quand tu nous auras découvertes, ta compagne Shanevis sera sauvée. Oui, nous sommes les Eaux de la Vie du Grand Manitou. »

Quelques instants plus tard, Neku-Monta reprit conscience. Il sortit de sa torpeur et les paroles qu'il venait d'entendre résonnaient encore à son esprit. Il regarda tout autour de lui, mais il ne vit de l'eau nulle part. Et pourtant, bien éveillé, il percevait le bruit de l'eau tout près de lui. Sans aucun doute, il y avait une cascade non loin de là.

Une voix lui dit à l'oreille :

« Nous sommes proches de toi. Seulement, un génie malfaisant nous a cachées à tes yeux. Nous t'en conjurons, ami Neku-Monta, délivre-nous. En reconnaissance, nous apporterons à ta chère compagne la vie et la santé. »

Le malheureux garçon, avançant d'un pas d'automate, regardait autour de lui, mais ne découvrait rien. Il cherchait à se guider d'après les bruits qu'il entendait, mais sans succès, hélas !

Ce fut alors que tout à coup, sans savoir pourquoi, il eut l'idée de se coucher sur le sol et d'appliquer son oreille sur la terre glacée, opérant ainsi exactement de la même façon que les trappeurs et les coureurs de piste pour détecter leurs victimes ou leurs poursuivants.

Soudain, il tressaillit. Le bruissement des eaux était devenu plus distinct et plus perceptible. On entendait le bruit de la cascade très nettement.

La voix précisa :

« Nous sommes près de toi, Neku-Monta ! Oh, Neku-Monta, Neku-Monta, ne nous abandonne pas ! Tu as entendu notre chanson. Délivre-nous maintenant et, en échange, nous apporterons la guérison et la santé à ta chère compagne et à tous ceux de ta tribu. »

Neku-Monta se sentit envahi par une indicible ardeur, il se redressa et, se servant de grosses branches et de pierres aiguës, de ses doigts et de ses ongles, le malheureux attaqua la terre dure et gelée.

Ce n'était pas chose facile.

Brusquement, grâce à ses efforts répétés, sa longue patience, une source jaillit sous ses doigts, une source limpide et claire qui, dévalant

sur la pente, finit par constituer un ruisselet, puis un ruisseau qui dégringola joyeusement sur la pente boisée de la colline.

Neku-Monta eut un sourire, puis il se pencha et trempa ses lèvres gercées dans l'onde joyeuse. Il y plongea ses membres fatigués, ses mains ensanglantées et, presque aussitôt, il se sentit frais et dispos.

Neku-Monta se releva, tendit ses deux mains rougies vers le ciel et rendit grâce au Grand Manitou qui avait répondu à son appel.

Celui qui veillait sur les humains, qui protégeait le Bien contre les forces du Mal, récompensait enfin ses efforts, sa persévérance et sa foi ardente.

Il s'accroupit en bordure de la piste, fouilla le sol, prit un peu de glaise et modela un vase qu'il fit cuire à la chaleur d'un feu de bois.

Le vase achevé, il puisa de l'eau et le remplit.

Avec cette eau miraculeuse, sa chère Shanevis allait retrouver la santé.

Sans plus attendre, il prit le chemin du retour.

C'était un autre homme. Autant il était auparavant triste et découragé, las et consterné, autant, maintenant, il était gai, joyeux et dispos.

Il marchait à grandes enjambées afin d'arriver plus vite. Il tenait tout contre lui le vase avec son précieux contenu. Tout en progressant, il se souvenait de son rêve. C'était un message du Grand Manitou. Il en était convaincu. Sa chère compagne vivait toujours et, grâce à ce remède miraculeux, elle allait recouvrer la santé.

Neku-Monta allait vite, très vite, aussi vite que le renne lorsqu'il déferle sur le sol tout blanc.

Il vit enfin à l'orée du bois les *teepees* de son village. Ses amis étaient à l'entrée du camp, l'attendant. Ils l'accueillirent avec sympathie, mais leurs yeux étaient tristes et reflétaient une indicible angoisse car la terrible maladie décimait toujours la tribu.

— J'ai trouvé une source miraculeuse ! leur cria Neku-Monta.

— Où donc ?

Il donna tous les renseignements utiles et ses compagnons, aussitôt, se mirent en route.

Neku-Monta se précipita le cœur serré dans le *wigwam* de sa bien-aimée. Shanevis était bien lasse et sur le point de s'en aller au Pays des Esprits.

Lorsqu'elle vit son compagnon soulever la peau de bison qui fermait la tente, elle eut la force de lui sourire. Ses lèvres balbutièrent un suprême adieu.

Mais Neku-Monta ne l'écoutait pas. Il s'était penché sur Shanevis. Il l'aida à se redresser et lui fit boire quelques gorgées d'eau. Il lui en baigna le visage et les mains et lui raconta comment il avait découvert cette eau précieuse.

Quelques couleurs apparurent sur le visage fatigué de la malade, qui reposa sa tête sur les fourrures. Elle eut un nouveau sourire, puis ses paupières se fermèrent. Elle s'était endormie, d'un sommeil calme et réparateur.

Quand Shanevis se réveilla, la fièvre avait disparu.

Neku-Monta sentit son cœur s'emplir de joie et de reconnaissance. Le Grand Manitou lui avait fait un don vraiment inestimable.

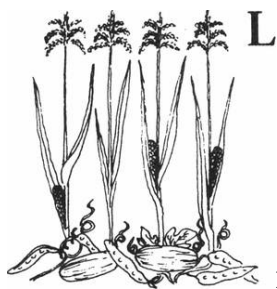
Il fit alors le serment d'édifier, là où il avait découvert la source merveilleuse, une loge sur laquelle seraient plantés d'innombrables bâtons à prières, aux plumes multicolores, afin de commémorer ce jour heureux entre tous : celui où sa bien-aimée avait retrouvé la vie.

Tous les autres malades de la tribu furent guéris et plus jamais cette terrible fièvre ne fit parmi eux de victimes.

En souvenir de ce miracle, les Anciens de la tribu, réunis en un Conseil Suprême, prirent, à l'unanimité, la résolution de décerner à Neku-Monta le titre de « Chef des Eaux-qui-guérissent ».



Djuaka, Hondas et Gaguesca (légende Iroquoise)



LES habitants de ce petit village étaient bien tristes, cette année-là.

Ils avaient semé des graines dans leurs champs, tout autour de leur camp, et la récolte s'annonçait des plus pauvres.

Les courges n'étaient guère plus grosses que des noisettes et, lorsqu'on ouvrait les cosses d'un haricot, on n'y trouvait que des grains rachitiques. Quant aux maïs, qui devaient former une mer de panaches verts ondulant sous le souffle du vent, ce n'étaient que des tiges desséchées, jaunies et ternes, et leurs têtes retombaient lamentablement sur le côté.

Le chef du clan était fort inquiet. Qu'allaient devenir ceux dont il avait la charge, sans courges, sans haricots et sans maïs pour les longs mois d'hiver ? Cela laissait prévoir une longue période de disette et de pauvreté.

Comment les jeunes filles en âge de prendre un mari allaient-elles pouvoir pétrir le pain de mariage qu'elles présentaient aux élus de leurs cœurs, ceux qu'elles avaient choisis, parmi les jeunes et impétueux guerriers de la nation iroquoise, pour devenir leurs époux ?

Comment les autres habitants du village allaient-ils pouvoir, au cours des mois à venir, préparer les repas familiaux ?

Et si, par surcroît, la chasse était mauvaise, si les hommes, parcourant les sentiers, dans les clairières et sous les ombrages des forêts, allaient rentrer sans gibier ?

Si rivières et ruisseaux étaient désertés par les truites et les ombres ?

Le chef du clan, qui était un homme sage et réfléchi, se sentait dévoré par une sourde inquiétude.

Au soir, il s'étendit sur son lit fait de fourrures de bison et de castor. Il chercha à prendre un peu de repos. Ses paupières se fermèrent enfin et, dans son sommeil, une jeune femme lui apparut. Elle était d'une

étonnante beauté et toute vêtue de vert.

C'était l'Esprit des Plantes.

La ravissante créature lui dit :

« Tu es angoissé et je connais la raison de tes tourments ! Ton cœur est lourd et infiniment triste parce que ton peuple est malheureux. Sois attentif, écoute-moi bien et souviens-toi de ce que je vais te dire.

» Lorsque, au printemps dernier, tes compagnons ont enfoui les enfants de mes enfants, ils n'ont pas bien fait leur besogne. Oui, ils les ont insuffisamment recouverts.

» Quelques semaines plus tard, quand les petits se sont dressés et ont commencé à grandir, alors qu'ils devaient être soutenus, tes gens ne les ont pas entourés d'une collerette de terre, sur laquelle les petits auraient pu s'appuyer et prendre des forces.

» Plus tard, personne n'est venu leur donner de l'eau pour étancher leur soif.

» Mais ce qui est encore plus grave, c'est que tes semblables ont laissé croître partout les mauvaises herbes, les ronces et les lianes. Les liserons ont ainsi étranglé les enfants de mes enfants.

» Je te dis cela sans haine, car tu n'es pas responsable, mais tu dois être averti. Apprends que si, à l'avenir, tes compagnons ne traitent pas mieux mes enfants, ceux-ci ne voudront plus vivre aux abords de ton village.

» Alors, que deviendrez-vous ?

» Oui, que deviendront les jeunes Iroquoises ? Avec quoi feront-elles leur pain de mariage ? Avec quoi les épouses prépareront-elles la bouillie de maïs, que l'on appelle la « sagamite » ?

» Oui, que deviendrez-vous pendant les rudes mois d'hiver, si mes enfants ne veulent plus vivre dans votre voisinage ? »

Le jour suivant, au matin, le chef du clan, qui avait longuement réfléchi, se leva et rassembla non seulement le Grand Conseil, c'est-à-dire les hommes les plus sages, mais aussi tous les membres de la tribu.

Quand tout le monde fut réuni sur la place centrale du village, il révéla à ses compagnons l'entretien qu'il avait eu avec l'Esprit des Plantes.

L'assistance fut des plus étonnées. Oui, chacun fut surpris en apprenant qu'il était responsable de cette situation critique, que c'était sa faute si les champs n'avaient pas été plus productifs.

Tous promirent de montrer plus de soin lorsqu'ils mettraient les enfants en terre.

Quand le printemps revint, le chef du clan surveilla lui-même la façon dont étaient faites les semences. Chacun opéra de son mieux et, pendant toute la saison de croissance, le maître du village veilla à ce qu'aucun soin ne fût négligé.

Les plantes émergèrent du sol et sortirent de terre. Elles étaient magnifiques. Les courges, les haricots et le maïs avaient tous des airs de fête.

Lorsque l'été fut à son déclin, ils avaient tous atteint leur taille d'adultes. Ils étaient joyeux et murmuraient sans cesse leur satisfaction et leur bonheur.

Leur plaisir gagna les habitants du village. Ceux-ci prirent la résolution d'ajouter aux actions de grâce qu'à chaque automne ils adressaient à tous les Maîtres de la Vie (la Mère-Terre, le Soleil qui éclaire et réchauffe ; Tonnerre, qui dispense la pluie généreuse et bienfaitrice), un remerciement à l'intention de l'Esprit des Plantes.

Mais le malheur devait encore se répandre sur le village.

Un jour, se rendant aux champs pour y effectuer quelques besognes, les femmes constatèrent qu'on était venu et que des vols avaient été commis.

Ici, il manquait plusieurs épis de maïs, là, on avait cueilli quelques poignées de haricots ; plus loin, c'étaient des courges ventruës qui avaient disparu.

Aux abords des champs, sur le sable, on relevait facilement les traces du passage des auteurs du larcin.

Les femmes rentrèrent précipitamment au village et mirent le chef du clan au courant de l'incident.

« Il n'y a aucun doute, dit celui-ci, les responsables sont nos ennemis, lesquels cherchent ainsi à nous priver de nourriture. Oui, ils veulent nous faire périr ! »

Après s'être concerté avec plusieurs notables du Grand Conseil, le chef du clan déclara :

« Cette nuit même, les plus braves de nos jeunes guerriers vont monter la garde autour de nos champs et tendre une embuscade. Ainsi, si nos voleurs reviennent, nous pourrons les épier, les surprendre et les faire prisonniers. En les interrogeant, nous saurons quels sont ceux qui nous veulent du mal ! »

Cet excellent conseil fut exécuté à la lettre.

Le chef du clan désigna plusieurs de ses jeunes guerriers qui, le soir venu, prirent la garde aux abords des cultures.

Toute la nuit s'écoula sans le moindre incident.

Les sentinelles veillèrent jusqu'au petit jour. Dans les pâles clartés annonçant le lever du soleil, ils distinguèrent, tapies dans l'ombre, se faufilant le long des buissons, se glissant sous les lianes et les ronces, plusieurs silhouettes inquiétantes.

Ils ne bougèrent pas, les laissèrent s'approcher puis soudain, ils se précipitèrent, brandissant leurs lances et poussant leurs cris de guerre.

Les voleurs s'arrêtèrent, cloués sur place par la surprise. Bien vite, ils se ressaisirent. Bon nombre d'entre eux parvinrent à s'enfuir. Mais

plusieurs des intrus tombèrent entre les mains des guerriers.

Sous bonne garde, ils furent amenés au village où, devant une foule curieuse, le chef du clan les interrogea.

Il commença par les voleurs de maïs.

— D'où venez-vous ? leur demanda-t-il.

— De la forêt !

— Êtes-vous nombreux ?

— Notre nation est grande ! Très grande !

Le chef de clan posa les mêmes questions aux voleurs de courges, puis aux voleurs de haricots, qui firent les mêmes réponses.

Il demanda à tous :

« Pouvez-vous me conduire auprès de vos frères, afin que nous puissions régler nos différends ? Si vous acceptez, nous vous ferons grâce de la vie et vous serez libres à nouveau.

Dans un ensemble parfait, les prisonniers refusèrent.

» C'est bon, dit le chef du village. Qu'on bâtonne ces hommes ! Frappez jusqu'au moment où ils voudront bien nous conduire auprès de leurs frères ! »

L'ordre fut aussitôt mis à exécution.

Les prisonniers furent bâtonnés. Et il en fut ainsi plusieurs jours de suite, jusqu'au moment où, ayant tant pleuré, tant gémi, que leurs yeux s'étaient profondément cernés de noir, les voleurs de maïs, les premiers, capitulèrent. Ils acceptèrent de conduire leurs bourreaux jusqu'à leur village.

Le lieu était important. Les habitants étaient nombreux, ce qui n'empêcha pas les Iroquois de les tuer tous jusqu'au dernier.

Le massacre achevé, les voleurs de maïs, comme le chef du clan l'avait promis, furent remis en liberté.

Toutefois, avant de les libérer, il leur dit :

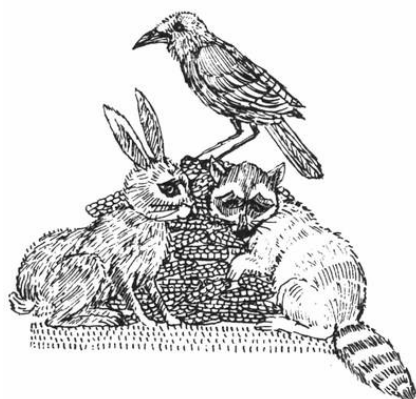
« Je vous avertis : si vous revenez dans nos champs, nous vous reconnâtrons facilement aux traces des coups que vous portez sur le dos et les épaules. Alors, nous serons impitoyables et vous serez mis à mort ! »

Depuis ce jour, Djuaka, le raton-laveur, est marqué de noir, sur les yeux, le dos et la queue.

Les voleurs de courges, qui étaient restés au village sous la surveillance de plusieurs gardes qui continuaient à leur donner la bastonnade, ne cessaient de pleurer. Les Iroquois finirent par s'émouvoir. Ils se contentèrent de leur fendre la lèvre supérieure, ce qui aujourd'hui empêche Hondas, le lièvre, de se rassasier de courges.

Les voleurs de haricots furent plus heureux. Trompant l'attention de leurs gardiens, ils réussirent à s'enfuir. Mais de blancs qu'ils étaient auparavant, ils étaient devenus noirs sous les coups de bâton. C'est pourquoi le corbeau, qui a un plumage sombre et que les Iroquois

appellent Gaguesca, continue à voler des haricots dans les champs.



HISTOIRES DE CHASSE

L'élan de la Vallée Blanche



ILS étaient une vingtaine de gars rudes, solides et musclés, qui travaillaient durement, depuis plusieurs mois déjà, dans ce chantier forestier établi en plein bois, à flanc de coteau dans cette Vallée Blanche qui descendait paresseusement vers le lac Mistassini.

C'étaient, pour la plupart, des Canadiens français de vieille souche, aux noms fleurant le terroir.

Il y avait aussi quelques nouveaux, qui maniaient encore avec maladresse la scie électrique et surtout la lourde cognée, mais qui, en dépit de la fatigue, prenaient très au sérieux leur nouveau métier de bûcheron.

La forêt aux arbres majestueux, au sol recouvert de mousse, retentissait dès les premières lueurs du jour jusqu'au crépuscule des bruits de leur harassante besogne, que répercutaient les mille échos de la montagne.

C'était celui, lancinant, des scies électriques, longs serpentins d'acier qui venaient à bout, en quelques secondes, d'un géant des bois, et dont les ronronnements remplaçaient peu à peu les martèlements des lourdes cognées maniées par des hommes aux carrures d'athlètes, aux muscles puissants.

Parfois, un grondement prolongé se faisait entendre. C'était un étourdissant vacarme qui chassait les oiseaux effarouchés décrivant alors, dans les rayons du soleil filtrant à travers les branches, une sarabande angoissée. Ce grondement sourd était produit par les géants décapités et mutilés de leurs branches qui, dévalant sur les pentes,

fonçaient vers la rivière dans laquelle ils plongeaient en projetant de tous côtés des gerbes d'écume.

Les bulldozers et les tracteurs se frayaient avec peine, à grand renfort de pétarades, un passage au milieu des arbres vaincus.

Il en était ainsi de tous les jours.

Les hommes, impitoyablement, abattaient les géants de la forêt, les sapins les plus forts et les plus imposants.

Mais, derrière eux, la Nature, lentement, patiemment, reprenait le dessus.

Au milieu des souches à peine cicatrisées, de nouvelles pousses surgissaient du sol, écartant les herbes folles. Une nouvelle génération se manifestait.

Ce jour-là, Pouchenot, le cuisinier, était arrivé un peu avant midi, venant en jeep des baraquements. Il avait déchargé sa lourde marmite qu'il avait posée sur un foyer de fortune. Un bûcheron qui se trouvait là s'approcha, souleva le couvercle et fit la grimace.

— Encore du bœuf de conserve !

Un de ses camarades, près de lui, ajouta :

— Ça fait une semaine qu'on nous en sert !

Pouchenot haussa les épaules et fit la moue.

— Moi, je vous sers ce qu'on me donne. Ce n'est pas ma faute si le ravitaillement se fait désirer. Je dois puiser dans les réserves !

— Ça ne peut durer ! On va attraper le scorbut !

— Tu exagères, Languillaume, on n'en est pas encore là ; Dieu merci !

Des hommes s'étaient approchés. En quelques mots, ils furent mis au courant et quelques murmures s'élevèrent.

— Je donnerais ma paie d'une semaine pour manger une tranche de rosbif bien saignant !

— Qui a dit cela ?

— Moi, Noël Verdier !

Un jeune garçon aux cheveux blonds s'avança. C'était un nouveau, un gars venu de Bavière, qui avait un nom compliqué, mais que ses camarades appelaient tout bonnement Hans.

— Je peux, si tu le veux, satisfaire ton désir et en même temps celui de tous. Qu'on me donne quarante-huit heures au plus et je vous rapporterai plus de viande fraîche que vous ne pourrez en manger durant une semaine.

Tous les regards se portèrent vers Grégoire Lefaucheux, le contremaître, un solide lascar bien en chair, au poil roux.

— Qu'est-ce que t'en dis ?

L'interpellé se mit à réfléchir. Il lissa ses imposantes moustaches, puis il dit.

— Ça vous ferait plaisir ? Eh bien, je ne dis pas non !

Il se tourna vers le jeune Bavaïois :

— Si tu réussis, tu rendras un fameux service à l'entreprise. Je saurai m'en souvenir lorsque viendront les patrons.

— C'est pour les copains !

— Tiens ta promesse et tu toucheras mes dollars ! lança Noël Verdier.

— Non, tu me paieras un double Bourbon lorsqu'on descendra à Fond-du-Lac.

Sans grand enthousiasme, tout le monde se servit et mangea du bout des dents l'indésirable tambouille.

Son déjeuner terminé, Hans se leva, gagna sa cabane au camp qui était à un demi-mile de là. Il décrocha sa Winchester qui se trouvait au mur, à la tête de son lit. Il la vérifia avec soin. C'était là son premier achat lorsqu'il avait débarqué sur la terre d'Amérique. Il en était très fier et il savait fort bien s'en servir car, là-bas, dans les Alpes Bavaïoises, il avait souvent chassé le chamois.

Deux heures plus tard, il quittait sa baraque et d'un pas régulier il s'éloigna du camp. Il parvint bientôt dans une région au sol recouvert d'une fine neige. Celle-ci, au fur et à mesure qu'il escaladait les pentes, devenait plus dense, plus épaisse.

La veille, en revenant de faire une coupe dans un endroit écarté, il avait découvert les traces toutes fraîches d'un élan venu rôder dans les parages.

Ce devait être une solide bête et s'il réussissait à l'abattre, ses compagnons auraient de quoi satisfaire leur appétit pendant au moins une semaine.

Après une heure de marche, il retrouva des empreintes de l'animal. Ainsi, la bête n'avait pas quitté la région. Il fallait maintenant l'approcher.

L'arme à la main, regardant le sol avec attention, Hans poursuivit ses recherches.

Quelques instants plus tard, derrière lui, à quelques pas, un brament retentit, emplissant toute la vallée. Le chasseur se retourna et vit un élan de forte taille qui, tête baissée, frappant la neige de ses sabots, se préparait à foncer.

Le jeune garçon épaula et pressa sur la gâchette. Le chien du fusil retomba avec un bruit mat. Son arme était enrayée. Il se trouvait désarmé devant un adversaire à l'allure agressive.

Son salut ne dépendait que d'une fuite rapide.

C'est ce que fit Hans.

Il détala à toutes jambes, puis avisant un sapin au tronc torturé, il y grimpa, cherchant à atteindre les plus hautes branches. Au cours de cette escalade son fusil lui échappa des mains et tomba sur le sol. L'élan devenu furieux s'avança jusqu'au pied de l'arbre et se mit à

piétiner la neige et à cogner contre le tronc avec ses ramures. Heureusement pour lui, le pauvre Hans était hors d'atteinte.

Le chasseur devenu gibier demeura ainsi deux heures, pendant lesquelles l'animal s'obstina à tourner en rond.

Et ce fut le crépuscule. Lentement les ombres de la nuit s'étendirent aux alentours et le malheureux garçon se demandait avec anxiété s'il n'allait pas être obligé de demeurer ainsi de longues heures, en une aussi inconfortable et ridicule position.

Il pensa un instant appeler à l'aide. Mais, c'était inutile. Qui l'aurait entendu ? Ses camarades étaient loin. Et puis, songea-t-il en lui-même, aurait-il aimé être retrouvé en pareille posture ?

L'élan depuis un moment avait cessé sa ronde. Enfin, découragé sans doute, il s'éloigna. Hans le suivit du regard avec sur les lèvres un sourire de satisfaction.

Lorsque l'animal fut à une distance respectable, il se laissa glisser le long de l'arbre et sauta à terre. Il détendit ses membres engourdis et ramassa son arme. L'élan qui pourtant l'avait un peu piétinée ne l'avait pas détériorée, heureusement.

Il fit jouer le mécanisme, dégagea la balle qui s'était coincée et s'assura du bon fonctionnement de son fusil.

Alors, bien décidé à se venger de son affront, il s'élança sur les traces de la bête.

Il finit par la retrouver. Parvenu à une distance suffisante, il s'arrêta, épaula, visa et fit feu.

L'animal poussa un rugissement de douleur, déta la et disparut dans les taillis.

— Ah ça, par exemple, est-ce que je ne saurais plus tirer, maugréa le pauvre Hans, ou bien mes membres seraient-ils encore engourdis ? Rater une si belle pièce !

Découragé, il prit le chemin du retour, bien décidé à ne souffler mot de son aventure à ses compagnons.

Lorsqu'il arriva en vue du cantonnement, il fut surpris de voir, non loin des cabanes, un rassemblement.

On entendait la voix impérative de Languillaume qui, comme d'habitude, lançait des ordres.

— Tiens, c'est toi, Hans, lança Grégoire Lefauchaux qui venait d'apercevoir le Bavaois, regarde le magnifique élan qui est venu mourir devant notre porte.

À la lueur des lanternes, tout un monde affairé allait et venait.

Noël Verdier s'avança :

— Serait-ce, par hasard, le fameux gibier que tu nous avais promis ?

— Évidemment, répliqua le chasseur, je l'ai découvert non loin d'ici. Comme je voulais vous épargner la peine de porter sa lourde dépouille, je l'ai seulement blessé, certain qu'il se dirigerait de ce côté.

— Tu es formidable ! s'exclama Alexandre Perreux en partant d'un grand rire.

— Hé, Verdier, n'oublie pas que tu me dois un double Bourbon. Il me semble que je l'ai bien mérité ! lança Hans en se caressant le menton, heureux et satisfait.

Le grizzly de Laventure



I

ILS étaient trois Canadiens français, trois camarades inséparables, qui s'étaient connus gamins, qui avaient été à la même école, celle de Robeval, non loin du lac Saint-Jean et depuis, ils avaient continué à se voir, partageant entre eux, le travail, les joies et aussi les peines, car ils pensaient qu'il ne pouvait en être autrement.

Il y avait Simon Léveillé, Joseph Chantereine et Thomas Laventure, dont les noms rappelaient la douce et lointaine France, terre de leurs ancêtres.

Quand on voyait Simon, on pouvait être sûr que les deux autres n'étaient pas loin. Quand Joseph avait un problème à résoudre, c'était à ses fidèles amis qu'il demandait conseil. Si Thomas était perplexe, aussitôt ses compagnons venaient à son secours.

Ensemble, ils avaient fait plus d'un métier et roulé leurs bosses à travers tout le Québec.

Ensemble, dans les plaines solitaires qui s'étendent au-dessous du Lac d'Iberville et que balaye sans cesse un vent glacial, ils avaient placé leurs pièges et leurs trappes pour capturer les animaux à fourrures dont ils avaient cédé les précieuses pelleteries à la Grande Compagnie.

Ensemble, ils avaient eu la curieuse fantaisie de passer à la bâlée le sable blond de la rivière de la Grande Baleine, avec le chimérique espoir de récolter des pépites d'or semblables à celles que paraît-il on ramassait à pleines brouettes dans les placers du Klondike. Cela avait duré plusieurs semaines et s'était achevé avec un résultat négatif. Pas la moindre once d'or. Ce qu'ils avaient récolté, c'étaient courbatures et durillons.

Ensemble, ils s'étaient rendus dans les vastes forêts de Chibouganau. Ils y avaient abattu des sapins grands comme des colonnades d'église et ils avaient ensuite escorté les radeaux de rondins auxquels ils avaient fait descendre le cours tumultueux de la rivière Chamouchouan, où l'on trouve en abondance des truites grises.

Les trois inséparables, après avoir pris quelque repos dans leur *log-cabin*, c'est-à-dire dans leur cabane de bûcheron, avaient remis en état leurs pièges et nettoyé avec soin leurs fusils. Après avoir chargé leur matériel de campement sur leurs mules, ils avaient repris la piste.

Suivant chemins et sentiers, traversant à gué les rivières, franchissant les cols, ils étaient arrivés aux abords de la Baie des Rapides.

Ce soir-là, ils avaient dressé leurs tentes individuelles près de la Crique aux Castors et, déjà sur un feu de bois, cuisait lentement le dîner auquel chacun se promettait de faire honneur. La journée avait été particulièrement harassante. Ils avaient pendant de longues heures suivi les rudes sentiers dans la montagne et relevé leurs pièges. La récolte des fourrures avait été bonne et pendant que dans la marmite de fonte cuisaient le lard et les haricots, les trois trappeurs dépeçaient leurs victimes et nettoyaient leurs précieuses peaux. Non loin de là, dans une petite clairière leurs mules se régalaient d'une herbe verte et grasse.

Le dîner achevé, Simon Léveillé et Joseph Chantereine, après avoir fait la vaisselle dans le cours de la rivière toute proche, bourrèrent leurs pipes et fumèrent silencieusement, tandis que non loin d'eux Thomas Laventure achevait la réparation d'un piège à loutres qui avait été détérioré par une victime, laquelle, pour comble de malchance, avait réussi à s'échapper.

La veillée fut courte, les trois amis, bientôt, s'étendirent, roulés dans leurs couvertures et s'endormirent.

Au milieu de la nuit, Simon Léveillé et Joseph Chantereine furent tirés de leur sommeil par des cris violents.

Tous deux jetant leurs couvertures se précipitèrent vers la tente de leur compagnon.

— Que se passe-t-il ? interrogea le premier en s'adressant à Thomas Laventure dressé sur son séant.

Celui-ci les sourcils froncés, le regard mauvais, lança :

— Vous en avez de bonnes de me demander ce qui se passe ! Comme si vous ne le saviez pas !

— Non, je t'assure ! déclara Joseph Chantereine avec autorité.

— Ça va ! La plaisanterie a assez duré !

— Quelle plaisanterie ? Nous ne comprenons pas !

— Allons, ne faites pas les saintes-nitouches. L'un de vous deux n'est-il pas venu tout à l'heure me tirer par les pieds ?

— Tu as rêvé, mon cher Thomas. Comme si nous avions l'esprit à vouloir faire des farces. Comme toi nous sommes fatigués et nous voulons dormir pour être en forme demain matin au réveil.

Joseph Chantereine précisa :

— Ce sont tes hurlements qui nous ont tirés de notre sommeil.

Thomas Laventure fixa son regard sur ses deux compagnons. L'expression qui se lisait sur son visage marquait son incrédulité.

Il poussa un grognement, tira sa couverture jusqu'à son menton, tourna le dos à ses compagnons et se rendormit. Quelques heures plus tard, au petit jour, les trois trappeurs, après s'être restauré chacun de deux œufs au jambon, accompagnés d'un gobelet de café brûlant, se remirent au travail. Joseph Chantereine et Simon Léveillé visitèrent les abords d'un petit lac, sur les rives duquel les castors, en grand nombre, avaient édifié leurs pittoresques barrages.

Thomas Laventure qui depuis son réveil n'avait dit un seul mot et même semblait plutôt bougon, se tenait à l'écart et fouillait les fourrés sur les flancs d'une petite colline.

Vers midi, les deux premiers trappeurs rentrèrent au camp et au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient, des imprécations violentes leur parvenaient de plus en plus précises.

Simon Léveillé et Joseph Chantereine, intrigués, pressèrent le pas et, après avoir escaladé un amas de rochers, ils s'arrêtèrent cloués par la surprise, tant le spectacle qui s'offrait à leurs yeux était inattendu.

En contrebas, dans la petite prairie bordée de sapins, où ils avaient dressé leurs tentes, leur ami Thomas était debout, immobile, imposant et menaçant devant un ennemi pourtant redoutable.

Dressé sur ses courtes pattes de derrière, un ours, un de ces grizzlys, au pelage gris, que les chasseurs appellent « le vieil Ephraïm » et qui est plus redouté que le jaguar, lui faisait face.

Le plantigrade ne semblait nullement enclin à la bagarre. Il s'assit sur son arrière-train, tenant entre ses pattes de devant un seau métallique et paraissant s'intéresser fort à son contenu, qu'il dégustait lentement avec un visible plaisir et une évidente satisfaction.

— Le sirop d'érable ! marmonna Simon Léveillé.

— Eh oui, il a trouvé chez nous sa gourmandise préférée ! acquiesça Joseph Chantereine.

— Sa gourmandise préférée ? Oui, mais aussi celle de notre pauvre Thomas.

En effet Laventure était friand de cette spécialité typiquement canadienne, le sirop d'érable que l'on extrait à une période bien déterminée de l'année de l'arbre dont la feuille sert d'emblème à l'immense dominion.



... l'ours flaira un sac de farine...

Le brave Thomas Laventure était anéanti, décontenancé, quasi écrasé. Il n'avait pas son fusil, sa Winchester était à quelques pas de lui, derrière l'ours, le canon posé sur le tronc d'un arbre mort. Impossible de se défaire de l'intrus.

L'ours, lui, ne semblait nullement importuné par son voisin. Il engloutissait le sirupeux liquide avec une évidente satisfaction.

Lorsqu'il eut vidé le premier seau, il en prit un second, défonça d'un coup de sa lourde patte, le couvercle et, béatement, il poursuivit son festin avec une incroyable gloutonnerie.

Si Thomas Laventure était en délicate posture, le spectacle qui s'offrait aux regards de ses deux compagnons ne manquait pas de drôlerie. Joseph Chantereine et Simon Léveillé riaient de bon cœur, ne songeant nullement à intervenir, tant que leur camarade ne serait pas en danger.

Quand il eut fini son second récipient l'ours, opérant comme s'il se trouvait seul se mit à fouiner dans les provisions et flaira un sac de farine qui s'était éventré aux pieds même de Thomas Laventure. Il y fourra son museau, qu'il ressortit aussi blanc que le nez d'un pierrot de Carnaval.

Il se lécha les babines, secoua sa grosse tête, poussa un grognement comme s'il voulait remercier le pauvre Thomas Laventure. Après quoi, il retomba sur ses courtes pattes, lança au trappeur un dernier coup d'œil dans lequel brillait une note de malice et, faisant demi-tour, sans se presser, de son pas lent, dodelinant, il s'en retourna dans le bois voisin.

Thomas Laventure, qui jusqu'alors n'avait pas bronché, se précipita vers l'arbre mort, se saisit de sa Winchester qu'il arma machinalement tout en s'élançant sur les traces du grizzly. Il était bien décidé à lui faire payer fort cher cet affront.

Quand il revint quarante minutes plus tard, il était découragé. Les bras ballants il revenait bredouille. Il n'avait pu assouvir sa vengeance.

Il entreprit alors de raconter à ses compagnons sa dramatique aventure. Avec un ironique sourire Joseph Chantereine l'interrompt dès les premiers mots.

— Mon cher Thomas, on connaît fort bien ce qui t'est arrivé !

— Quoi ? Le grizzly ?

— Oui, le grizzly. Cet ours de tout à l'heure, celui qui s'est régalingé de sirop d'érable, eh bien, c'est lui qui, la nuit dernière est venu te tirer par les pieds !

Pensif, Thomas Laventure hocha la tête, fit la moue puis déclara :

— Après tout, vous avez peut-être raison, c'est fort possible !

Puis, brusquement, il sursauta :

— Comment cela ? Vous étiez là ? Vous avez vu ?

— Oui et nous n'avons perdu aucun détail de cet exceptionnel spectacle !

— Misérables ! Vous étiez là et vous n'avez pas tiré ?

— Non ! Ce n'était pas indispensable. La preuve, tu es encore bien en vie !

Thomas Laventure, écarlate, fixa ses camarades, serrant les poings, les veines du front prêtes à éclater. Il y avait, dans son regard, une lueur mauvaise. Il eut un ricanement, haussa les épaules, fit demi-tour et, méprisant, il gagna sa tente.

Il en ressortit quelques minutes plus tard, ses affaires sous le bras.

Le lendemain, sans avoir adressé le moindre mot à Simon Léveillé et à Joseph Chantereine, il s'installait solitaire de l'autre côté de la Crique aux Castors.

Depuis ce jour-là, le trappeur, qui est têtu comme une mule, ne veut plus voir ses deux anciens amis. Il ne leur reproche pas de l'avoir laissé exposé à un certain danger, mais d'avoir laissé le « vieil Ephraïm » engloutir sa friandise préférée.

Il convient de dire que Thomas Laventure n'est pas seulement un gourmand, ou plus exactement un glouton, c'est aussi, un fichu caractère.

FOLKLORE POPULAIRE

Les quatre bossus



LS étaient mari et femme.

L'homme était bossu. Il était aussi jaloux que cet oiseau, presque aussi gros qu'une pie, au plumage noir, appelé « betsi » et qui est, en permanence, envieux des autres oiseaux.

Il était cordonnier, fabriquait chaussures, brodequins et galoches qu'il allait vendre dans les paroisses environnantes.

Très souvent, dès la première heure, il attelait sa carriole pour accomplir sa tournée, laquelle, généralement, lui prenait toute la journée.

Mais souvent, alors qu'il roulait sur les routes, au milieu des champs et des forêts, il arrêta son cheval et se plongeait dans de profondes réflexions, le front plissé. Alors, il faisait faire un brusque demi-tour à son cheval, tant il était tourmenté par la jalousie.

Ce matin-là, avant de monter dans sa carriole, le cordonnier dit à sa femme :

— Je pars maintenant pour ne revenir que demain, *au soir* !

Son épouse haussa les épaules.

— Tu dis cela, mais tu n'en feras rien. Ta jalousie te reprendra en cours de route et tu reviendras au galop, fouettant ton cheval pour qu'il aille encore plus vite.

Le mari, assis sur son siège, les rênes dans une main, le fouet dans l'autre, répliqua :

— Ne crains rien, ma femme, je te certifie que je pars dès maintenant, mais que je ne serai pas de retour avant demain *au soir* !

L'homme fit claquer la longue lanière de son fouet et la voiture démarra. Sa femme le regarda un instant s'éloigner puis, rentrant chez elle, se mit à vaquer aux soins du ménage.

Une heure passa, puis une autre. Alors, on frappa à la porte. Elle alla ouvrir. C'était un bossu, un homme qui, comme son mari, était nanti d'une bosse dans le dos.

Par la suite, deux autres visiteurs se présentèrent. Ils étaient, tous deux, bossus, des bosses devant, derrière, au mitan, près des épaules.

La pauvre femme fut toute surprise. Elle leva les bras au ciel et compatit au malheur de ses visiteurs.

— Mes pauvres amis, c'est terrible, vous êtes bossus, comme mon époux. Que désirez-vous ?

Un des visiteurs répondit pour les autres :

— Femme, nous marchons depuis plusieurs heures déjà et la faim nous tenaille. Peux-tu nous donner quelque chose à manger ?

Elle répliqua :

— C'est là chose facile. J'ai des provisions dans mon bahut. Entrez et prenez place autour de la table !

Elle plaça les assiettes et les bols, distribua des cuillers en bois puis, après avoir ouvert un buffet, elle apporta quelques aliments.

Les trois bossus se mirent aussitôt à manger de fort bon appétit.

La femme regarda par la fenêtre, car son attention avait été attirée par un grand bruit. Elle devint toute pâle. Elle venait de voir son mari revenir en forçant l'allure de son cheval. Tremblante, elle marmonna :

« Voilà mon époux ! Vous allez être morts, mes amis, car il va vous tuer tous ! »

Au fond de la pièce, dans un coin sombre, se trouvait un lourd coffre de chêne très vieux, haut et long de six pieds.

« Cachez-vous là ! » ordonna-t-elle d'une voix sourde.

À regret, les bossus interrompirent leur repas, se bousculèrent en escaladant le rebord et réussirent, tant bien que mal, à s'installer à l'intérieur.

La femme s'impatientait de plus en plus. D'un geste vif, elle rabattit le couvercle et tenta de refermer le coffre. Ce n'était pas chose facile.

Elle y parvint après s'être assise dessus, en pesant de toutes ses forces.

Après quoi, elle donna deux tours de clef.

Au même moment, son mari, ayant poussé brutalement la porte, franchit le seuil, fit quelques pas dans la pièce puis s'arrêta juste devant elle. Il était pourpre de colère. Ce n'était pas un homme, mais le diable en personne.

Il ne dit mot, regarda tout autour de lui, puis se mit à gesticuler comme un forcené. Il bouscula et renversa tout autour de lui. Il culbuta même le coffre, qui virevolta et tournoya cinq ou six fois.

C'était là peine perdue, des efforts dépensés inutilement, car le cordonnier ne trouva rien, absolument rien.

Il finit par se calmer et se montra plus aimable et plus gentil. Il s'approcha de sa femme et lui dit :

« Je m'aperçois que c'est la *jalouserie* qui me tenaille. Oui, c'est elle qui me fait faire tout cela ! »

Il s'excusa et déclara :

« Je vais repartir et, cette fois-ci, je t'assure que je ne reviendrai pas avant demain *au soir* ! »

Le bonhomme se coiffa de sa toque de fourrure, s'éloigna et remonta sur son siège. Il fit claquer son fouet et reprit la route.

Toutes ces émotions avaient tourmenté la pauvre femme, qui en était arrivée à oublier les malheureux bossus.

Soudain, deux heures s'étant écoulées, elle repensa à eux. Elle se dressa de son fauteuil et s'exclama :

« Oh, mon Dieu, sûrement qu'à cette heure, ils sont tous morts ! »

Elle s'approcha du coffre, fit jouer la clef dans la serrure et souleva difficilement le lourd couvercle.

Les bossus ne donnaient plus signe de vie. Ils étaient morts, oui, morts comme trois clous, comme on dit.

Elle fut toute désespérée.

« Comment je vais faire pour me débarrasser de ces bossus-là ? »

Elle se coiffa de sa cape, jeta un fichu sur ses épaules et, d'un pas rapide, se rendit à la ville. Elle y rencontra un charretier, auquel elle demanda de charger un bossu et d'aller le jeter dans la rivière.

Elle précisa :

« Si vous vous acquittez de ce travail, je vous donnerai deux piastres (soit deux dollars, autrement dit, dix francs) !

Le charretier acquiesça.

« Je vais vous précéder, dit-elle. Le temps que vous atteliez votre cheval, je préparerai votre chargement ! »

Elle rentra vite chez elle. Les bossus étaient raides comme des barres de fer.

Elle en prit un, le traîna, non sans peine, et le posa contre le poteau de la porte, sous la galerie.

Le charretier, sur ces entrefaites, arriva. Il lui dit :

— Hé, Madame, où il est, votre bossu ?

— Le voilà !

L'homme se saisit du bossu, le hissa sur sa charrette et, sans perdre une seconde, se dirigea vers la rivière toute proche. Arrivé sur la berge, il s'arrêta, descendit et, saisissant le bossu par le haut du col et par le fond de la culotte, il le lança au beau milieu de l'eau. Après quoi, se frottant les mains, il remonta sur son siège et retourna à la demeure de la femme.

Pendant son absence, celle-ci avait sorti un autre bossu du coffre et l'avait adossé au mur, à la place du précédent.

Le charretier, de retour, dit :

— Voilà qui est fait, Madame, payez-moi !

Elle sursauta, eut un mouvement de surprise et, jouant la comédie, répliqua d'une voix sèche :

— Comment cela ? Vous payer ? Mais il faudrait, auparavant, avoir fait le travail.

Ce disant, du doigt, elle désigna le second bossu.

Le charretier eut un choc. Tout décontenancé, se demandant ce qui arrivait, il cherche à mettre un peu d'ordre dans ses idées. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le bossu est encore là. Que s'est-il passé ? Cela n'est pas naturel !

Il se saisit du second bonhomme, le hissa dans sa carriole, roula vers la rivière, en maugréant comme un forcené, car il n'était pas du tout de bonne humeur.

Arrivé sur la berge, il arrêta sa voiture, se saisit de son colis et, dans un rude effort, le balança au milieu du cours d'eau, là où le courant était vif.

« Toi, mon gaillard, tu ne reviendras pas de là ! »

De retour à la maison, il dit à la femme :

— Voilà. J'ai fait deux voyages au lieu d'un. Je crois que je n'ai pas volé mon argent. Payez-moi !

Il n'était pas commode, serrant les poings, fronçant les sourcils, pinçant les lèvres.

Mais la femme, au lieu de mettre la main à sa bourse, lui dit :

— Qu'est-ce que vous réclamez ? Faites votre besogne ou je vais me fâcher. Regardez qui est là ?

Le charretier détourna la tête et vit, toujours au même endroit, un bossu tout roide. Son sang se mit à bouillonner dans ses veines, son visage prit une teinte écarlate. Il semblait prêt à éclater, comme un potiron trop mûr.

Il ne dit mot, se saisit du bossu à pleines mains, sans le ménagement que l'on doit à toute personne décédée.

Il le malmena, le jeta dans sa voiture et roula vers la rivière. Au bord de celle-ci, il empoigna le colis et le lança avec tant de force et de rage qu'il traversa quasiment la rivière, d'une berge à l'autre.

Il se frotta les mains, satisfait, et s'écria :

« Cette fois-ci, je ne le verrai plus ! »

Mais pendant ce temps, un autre bossu, un bossu bien en vie, roulait en carriole, avec un chargement de chaussures, de galoches et de brodequins : le cordonnier.

Il était à nouveau talonné par la jalousie.

Après une course de plus de trois lieues, il avait fait demi-tour pour

rentrer chez lui.

Le charretier, en revenant à la maison pour recevoir enfin son dû, vit au bas du pont un autre bossu en voiture.

« Ha ha ! se dit-il, je t'ai tiré par ici et te revoilà par là ! Eh bien, je t'assure, mon bonhomme, que cette fois, tu ne passeras pas ! »

Pendant ce temps, le cordonnier, que ne cessait de tourmenter son insupportable jalousie, engageait sa carriole sur le pont.

Le charretier l'attendait au milieu de la chaussée, bien campé sur ses deux jambes écartées. Il arrêta la carriole, saisit le bossu par le revers de sa blouse, monta jusqu'au milieu du pont et balança le cordonnier par-dessus le parapet.

Ainsi, le charretier avait débarrassé la femme, non seulement des trois bossus qui l'encombraient, mais aussi de son mari, qui la tracassait continuellement par sa ridicule jalousie.

Il n'avait pas volé les deux piastres promises.

Il s'en retourna à la maison, où la femme les lui donna bien volontiers.



Le spectre



L

A veille même de Noël, vers le soir, plusieurs habitants de l'Ange Gardien, une charmante bourgade au nord de l'île d'Orléans, sur le Saint-Laurent, s'étaient rendus à Québec pour y faire achats et emplettes.

Parmi eux il y avait un vieillard de Beauport qui, en attendant les retardataires – avec quelques compagnons, fumait tranquillement la pipe.

Ces gens étaient tous silencieux.

Un gars des Éboulements suggéra :

« Hé, Père, racontez-nous donc quelque chose. »

Le vieux hésita d'abord, car il ne tenait pas du tout à se faire entendre. Mais les autres insistèrent tant et tant qu'il finit par céder.

Il cogna sa pipe contre son talon pour en faire tomber les cendres, la bourra de tabac avec beaucoup de soin, l'alluma avec son briquet à amadou et, après avoir tiré plusieurs bouffées, et être demeuré silencieux un long instant, déclara :

« C'est bon, un jour comme aujourd'hui. Puisqu'on se trouve ici, je ne peux vous refuser cela. Oui, je veux bien, je vais vous raconter une histoire de circonstance. »

Il toussota pour assurer sa voix ; les autres se rapprochèrent de lui pour mieux l'entendre. Alors, il commença :

« Il y a plus de trente ans que cela est arrivé à Beaufort, où je suis né, où j'ai passé toute mon enfance et où j'ai toujours demeuré.

Un jour comme aujourd'hui, je m'étais rendu à Québec. J'avais été appelé par un notaire au sujet d'une affaire de famille. Je devais rencontrer dans son étude des personnes que je ne connaissais pas et qui se firent longtemps attendre, si bien qu'il était déjà tard quand j'ai pu quitter Québec pour rentrer à Beaufort.

Le vent ce soir-là soufflait avec violence.

La neige tombait en abondance.

Cela ne me gênait pas, car j'avais l'habitude de voyager par tous les

temps et de marcher sur les pistes sous les intempéries.

Seulement, ce soir-là, je devais vite m'en rendre compte, les éléments étaient littéralement déchaînés.

Le vent, au lieu de s'apaiser, augmentait de violence.

J'étais sur le chemin du retour, lorsque je me souvins que les gens de la ville m'avaient recommandé de ne pas quitter Québec par un temps pareil. Ils m'avaient dit : « Il fait bien mauvais. Il est tombé assez de neige pour cacher le chemin et vous risquez fort de vous égarer. » Certains, même, avaient ajouté :

« Partir sur les routes, par un temps pareil, c'est vouloir mourir en rentrant chez soi. »

Certes, lorsqu'ils m'avaient été donnés, ces sages conseils m'avaient impressionné. Mais je me croyais assez fort, assez habile à me diriger, et puis, j'avais aussi pensé à ma femme et à nos marmots qui m'attendaient chez nous. En ne me voyant pas rentrer, ils allaient être dévorés par l'inquiétude. C'était surtout cela qui m'avait incité à partir.

Oui, le temps était un fichu temps. Il faisait bien mauvais, je vous l'accorde.

Il neigeait et ventait à un tel point que, moi qui pourtant connais bien le pays, je m'aperçus, rendu à la Canardièrre, que je m'étais perdu. Pas moyen de me reconnaître, de me rendre compte où j'étais, quel était le bon chemin.

Je me dis à moi-même :

« Mon gars, tu es un homme fichu. Vire vent derrière. Si tu as la chance de rencontrer une bicoque, peut-être pourras-tu sauver ta vie. Si tu ne vois aucune baraque, eh bien, je ne donne pas cher de ta carcasse. »

Je marchais, m'enfonçant, dans la neige, jusqu'aux genoux. Je peinais, je redoublais d'efforts, car je ne cessais de penser à ma femme et aux enfants.

Je progressais, sans voir devant moi, tant la neige et le vent faisaient violence. Ils dressaient devant mes yeux un rideau opaque qui m'empêchait de distinguer quoi que ce fût.

Tout à coup, grâce à mon souffle qui raccourcit, je m'aperçus que je me trouvais juste devant un mur.

Ce qui se dressait devant moi avait les apparences d'une rustique cabane en rondins, comme celles des bûcherons.

J'en fis le tour en frôlant le mur et je découvris la porte. Je frappai. J'entendis une voix légère et jeune qui m'invita « Entrez ! ».

J'obéis, je levai le loquet, tournai la poignée, poussai le battant qui résistait un peu et j'entrai enfin. Qu'est-ce que je vis, alors ? À cela, je ne m'attendais pas. Ce fut, vous pouvez en être certains, une surprise.

Vous êtes impatients de savoir ce qui m'avait tant étonné. Eh bien,

je vais satisfaire votre curiosité.

Dans le fond de la pièce, près de la haute cheminée en pierre, assis dans un fauteuil, il y avait un squelette, un squelette portant le costume d'un homme encore jeune, qui me dit :

« Je ne m'attendais pas *de* vous voir ! »

Et moi, tout éberlué, encore sous le coup de cette macabre découverte, je ne trouvai aucun mot pour répondre.

Le spectre poursuivit :

— Je suis heureux de vous voir !

Enfin, je réussis à prononcer quelques mots.

— Ah, vraiment ? Et pour quelle raison ?

— Approchez-vous et prenez place sur cette chaise. Maintenant, écoutez-moi !

J'étais tout ouïe, vous pensez bien.

Mon étrange interlocuteur déclara :

— Je suis heureux de vous voir parce que, à cette même époque de l'année, un soir exactement semblable à celui-ci, c'était la veille de Noël, tout comme aujourd'hui, j'étais assis dans ma maison, dans ce même fauteuil, près d'un bon feu, qui pétillait, comme celui-ci, dans la cheminée. À la même heure que celle à laquelle vous avez frappé, j'ai entendu une voix venant du dehors qui me demandait l'hospitalité pour la nuit. J'ai refusé, ne tenant pas à être dérangé. J'ai répondu « non » et invité l'inconnu à poursuivre sa route.

L'étranger insista. Une seconde fois, il demanda :

« Ouvrez-moi. Il fait bien mauvais sur les sentiers. Il y a danger d'y périr ; oui, il y a danger d'y périr ! »

Je ne changeai pas d'avis. Je ne voulais recevoir personne et je refusai d'ouvrir.

L'homme me sollicita une troisième fois.

Je me fâchai tout rouge. Je lui lançai :

« J'en ai assez de vous entendre répéter la même chose. Si vous le faites encore, je décroche mon fusil et je vous fais la politesse d'une balle ! »

Le lendemain, au petit jour, le vent étant tombé, la tourmente avait enfin cessé. Dans la matinée, deux hommes sont venus ici pour me dire qu'ils venaient de découvrir, non loin de ma maison, dans la neige, le corps gelé d'un individu.

Cela ne faisait pas de doute. C'était l'homme à qui j'avais refusé l'hospitalité.

Toute la journée je fus obsédé par ce drame.

Le soir, j'avais une attaque d'apoplexie. J'étais seul !

Deux heures plus tard, je rendais le dernier soupir, sans les sacrements, sans personne pour clore mes yeux.

Je devais demeurer ici, dans cette cabane, privé de la vue du

Seigneur, jusqu'à ce que, le même jour, à la même heure, quelqu'un, errant sur les chemins enneigés, vienne frapper pour me demander l'hospitalité.

Il y a de cela dix ans.

J'ai attendu ici tout ce temps, en regardant la porte.

En venant ainsi, vous me rendez heureux.

Occupez ma maison toute la nuit, tout le temps que vous voudrez. Il y a des provisions, servez-vous. Faites comme vous l'entendez.

En ce qui me concerne, mon châtiment est achevé.

Enfin ! »

La tête



LS n'avaient qu'un seul enfant : un garçon. Quand il eut atteint l'âge de raison, ses parents songèrent à lui donner de l'instruction et l'envoyèrent à l'école.

Les années passèrent et son père et sa mère décidèrent, un matin, qu'il entrerait dans les ordres.

Un jour, il rendit visite à son père, qui ne s'attendait pas à le voir, et qui lui demanda :

— Pourquoi viens-tu me voir ?

Le jeune garçon répondit :

— Je suis venu, mon père, vous demander un cheval car j'ai un projet à réaliser.

— Quel projet ?

— Je veux aller quérir l'Étoile du Soir !

— Qu'est-ce que tu racontes là ? marmonna le père tout ébahi. Il se demandait, en effet, où son fils avait été chercher pareille idée.

Revenu de son étonnement, il le questionna :

— Et où veux-tu aller pour chercher l'Étoile du Soir ?

Le garçon prit son père par la manche, l'attira au dehors. Au milieu de la cour, il pointa l'index vers le ciel et répliqua :

— Tenez, mon père, regardez-la. Elle se lève !

— Ah ! ah ! elle se lève là ?

La mère, sur ces entrefaites, arriva. Elle avait entendu toute la conversation entre son époux et leur fils. Découragée, elle dit :

— Donnons-lui le cheval qu'il réclame et qu'il s'en aille !

Elle hocha ensuite tristement la tête, laissa tomber ses bras dans un geste de résignation et soupira :

« Décidément, il est dit que nous ne ferons rien de bon de notre garçon. »

Celui-ci, sans perdre de temps, se hissa sur le cheval que son père avait sorti pour lui des écuries. Il se retourna, salua ses parents d'un geste machinal de la main et s'en fut au galop.

Il suivit la longue route. Il resta en selle des heures durant. Le soleil s'était couché et la nuit était devenue totale, qu'il continuait à suivre pistes et sentiers. Le lendemain matin, il arriva en haut d'une colline, à l'orée d'une forêt de sapins.

Il poursuivit sa route et tout le jour fit galoper son cheval, sans lui donner le moindre repos.

Au soir, il était toujours dans la forêt.

La nuit étant venue, il se dit :

« Il serait grand temps de songer à se loger ! »

Il avait quelque peu ralenti l'allure de son cheval mais suivait la même piste, en regardant autour de lui. Ainsi, il arriva devant un château. Il frappa à la porte, mais personne ne vint lui ouvrir.

Il descendit de selle, mit la main sur le loquet et, sans peine aucune, entrouvrit l'huis.

Tenant sa monture par la bride, il pénétra dans l'enceinte, traversa plusieurs cours, sur lesquelles donnaient de vastes pièces. Dans l'une d'elles, la dernière, il remarqua un feu qui pétillait dans la cheminée.

Il entra, s'approcha des bûches qui, lentement, se consumaient, tandis que les flammes dansaient allègrement.

La porte qui donnait sur la pièce voisine était grande ouverte. Machinalement, tout en se réchauffant les mains, il jeta un coup d'œil. Il vit alors une vieille femme morte, pendue à une poutre du plafond par les pieds, et qui était décapitée.

« Hé là ! s'exclama-t-il, revenu de sa stupéfaction, il me semble, la vieille, que tu n'es pas là pour tes bienfaits ! »

Le garçon, alors, s'inquiéta pour son cheval. Il le rejoignit dans la cour et l'emmena aux écuries, où il lui donna du foin et de l'avoine.

Après quoi, il revint près de la cheminée. S'installant devant le feu qui répandait une bienfaisante chaleur, il ouvrit sa besace pour y prendre son dîner. Ayant sorti de quoi manger, il s'étendit sur le lit pour se délasser.

Alors, il entendit des pas pressés et précipités au-dessus de lui. On marchait sur le plancher, dans la pièce d'en haut.

Que vit-il alors descendre les marches du grand escalier ?

Un petit homme à peine haut comme cela. Oui, pas plus haut que deux pieds, qui portait sur son dos, sans la moindre peine, un bœuf, une corde de bois, une barrique de vin et une lèchefrite pour y étendre le bœuf.

— Holà ! s'écria le petit bonhomme, en remarquant le visiteur. Holà, une visite ! Voilà qui me cause une très grande joie ! J'en suis heureux !

— Où vas-tu ainsi ? demande le garçon à l'inconnu.

— Je vais préparer mon dîner.

Après un moment de réflexion, pendant lequel il se caressa le

menton, le petit bonhomme proposa :

— Attends un peu. Je vais faire rôtir mon bœuf et, lorsqu'il sera à point, nous le partagerons entre nous !

La lèche-frite fut placée sur les flammes et le bœuf installé dessus.

Quand la viande fut cuite à point, l'autre la rompit en deux et présenta une moitié au jeune garçon en lui disant :

— C'est pour toi, mange !

— Ah ça, tu ne crois tout de même pas que je vais engloutir un demi-bœuf à moi seul ! Certes, j'ai accompli aujourd'hui une assez grande course, mais cela ne m'a pas donné un grand appétit.

— Mais tu es cinq fois haut comme moi et ce que je mange, moi, c'est la moitié d'un bœuf !

— Et alors ?

Au cours du dîner, le visiteur eut soif. Il demanda de l'eau à son compagnon qui, entre deux bouchées, lui répondit :

— Ouvre la porte que voici. Tu verras devant toi une grande allée. Tu feras quelques pas, jusqu'à un gros arbre. Tu trouveras là un puits. Tu retireras le couvercle de bois, mais n'agis pas avec précipitation. Prends tout ton temps. Attends un moment avant de puiser de l'eau. Tu verras un tas de choses qui te surprendront mais, je t'en prie, n'en fais aucun cas.

Le jeune garçon s'exécuta, fit comme le lui avait dit son curieux compagnon, se rendit à la place indiquée, et déplaça le couvercle de bois.

Alors, il fut en effet sous le coup d'une violente surprise. Oui, il était bien loin de s'attendre à voir un pareil spectacle.

Dans l'eau, il y avait un tas de gens, tout un monde qui se disputait, se chamaillait, qui gesticulait et hurlait. Il y en avait qui jouaient aux cartes, d'autres qui dansaient. Bref, tout ce qu'il était possible de voir sur la terre, il le retrouvait là, dans le fonds du puits ouvert.

Tout en observant ces choses bizarres et en les détaillant, il vit, sur l'une des branches de l'arbre, en bordure du puits, se pencher un oiseau qui se mit à chanter.

Alors, le jeune garçon comprit qu'il ne rêvait pas. Il prit son seau, le descendit dans le puits avec la chaîne et puisa de l'eau.

Tandis qu'il le remontait avec effort, il perçut un effroyable vacarme venant du fond du puits.

« Ah, malheur, soupira-t-il, je crois bien que je viens de puiser le diable. »

Il se mit à observer avec plus d'attention encore.

Il plongeait la main dans son seau et que touchait-il ? Une tête qui se trouvait dans l'eau.

Il poussa un profond soupir et marmonna :

« Maudite tête ! Tu ne vas pas faire un vacarme pareil, un tel

grabuge. Qu'es-tu, après tout ? Une simple tête ! »

Il retourna dans la pièce, fort énervé et mal à l'aise. Hoquetant, il s'adressa à son nouvel ami qui achevait de manger sa moitié de bœuf. Il lui dit :

— Je crois bien que j'ai remonté le diable ! C'est dans le seau et cela fait un bruit insupportable. Je n'y comprends rien !

Le petit bonhomme, nullement embarrassé, plongea la main dans le seau et en retira la tête. Il s'exclama, haussant les épaules :

— Mais c'est seulement une tête ! Prends-la et va la ranger dans l'écurie, près de ton cheval. Seulement, écoute-moi bien. Garde-toi de lui demander quoi que ce soit avant de partir d'ici, sinon je serai obligé de te retirer la tête de dessus le dos !

Le jeune garçon haussa les épaules.

— Je ne me soucie guère de ta tête. Tu peux la garder !

— Tu as tort, car elle te sera utile. Oui, elle te sera utile, mais seulement lorsque tu seras parti d'ici.

Docile, l'autre s'exécuta. Il s'en fut à l'écurie pour y ranger la tête comme le lui avait conseillé le petit bonhomme. Quand il fut près de son cheval, il prit le sinistre paquet à deux mains et, fixant des yeux la tête, lui demanda :

— Oh, ma tête, qu'est-ce que je dois faire ?

Et la tête lui répondit :

— Tu es ici, chez le diable. Si tu fais tout ce que je vais te dire, tu réussiras. Si tu ne m'écoutes pas, tu seras perdu et moi aussi.

— Que faut-il que je fasse ?

— Demain, au matin, ton cheval doit avoir deux doigts de lard sur les côtes et reluire au soleil. Sois attentif et n'oublie rien de ce que je vais te dire : le petit bonhomme va venir dans l'écurie, au matin. Il équipera ton cheval et le conduira par la bride jusqu'à la porte du château. Tu me mettras dans un sac, tu m'emporteras avec toi. Ne perds pas une seconde, le temps sera précieux. Tu sauteras en selle et tu stimuleras ton cheval. Tu compteras les sept premiers pas, oui, les sept premiers pas. Alors, frappe ton cheval. Il nous sera peut-être possible d'aller là où nous devons nous rendre !

Le jeune garçon demeura un certain temps hésitant. Cette fantastique aventure le déconcertait quelque peu.

— Vraiment ? dit-il.

— Oui, si tu fais comme je te le conseillerai, tu seras un homme.

La nuit était devenue complète.

Le voyageur s'en retourna dans la grande pièce, près du feu, s'étendit sur le lit afin de prendre un peu de repos. Il s'était assoupi depuis peu lorsqu'un effrayant vacarme le fit sursauter. Il se dressa sur son séant. Cela venait encore de l'escalier et ça n'en finissait pas. Des petits diables – ils étaient au moins une dizaine – dévalaient d'une

marche à la suivante, sautant, bondissant, en poussant des cris discordants.

L'un d'eux remarqua le jeune garçon et, le désignant du doigt, s'exclama :

— Tuons-le ! Tuons-le !

Les autres approuvèrent.

— Oui, c'est cela, tuons-le ! C'est son tour ! C'est son tour !

L'un d'eux, plus téméraire que les autres qui se tenaient sur une prudente réserve, s'approcha, le saisit par la manche, le tira violemment et le lança à un autre.

Ils jouèrent avec lui comme avec une pelote, se le projetant de l'un à l'autre, sans s'arrêter.

Pris de peur, le garçon réussit à se dégager, courut à l'écurie et demanda conseil à la tête.

Celle-ci le rassura.

« N'aie crainte ! Ils ne te feront aucun mal. Couche-toi, prends du repos et, demain, fais exactement comme je t'ai dit. »

En le voyant revenir, les diabolins se mirent à hurler de plus belle.

« Ah ! le gueux ! Il est allé voir la tête et lui a demandé conseil. Tuons-le ! Oui, tuons-le ! »

Le jeune garçon ne parut nullement impressionné par leurs menaces. Il se jeta sur le lit, détendit ses membres, les étira, puis, après un long bâillement, s'endormit d'un sommeil profond.

Le lendemain, il se réveilla frais et dispos. Qu'est-ce qu'il vit ?

Les diabolins étaient toujours là. Il y en avait un, âgé, avec des cheveux tout blancs, qui était assis à l'écart, tout seul, au fond de la pièce.

Le garçon fit sa toilette.

Il entendit du bruit venant d'en haut.

Il se retourna et reconnut le même petit bonhomme que la veille descendant les marches du grand escalier avec, sur le dos, une charge identique.

Il plaça la lèchefrite sur les flammes, y étendit un bœuf, le brisa en deux lorsqu'il fut cuit et en tendit la moitié à son nouvel ami. Celui-ci, ayant fait un petit trou dans la cuisse, se trouva aussitôt rassasié.

Dès qu'il eut fini sa moitié, le petit bonhomme se saisit de l'autre et, sans broncher, la croqua en un rien de temps.

— Va voir ton cheval ! ordonna-t-il entre deux bouchées. Ce matin, tu ne le reconnaîtras pas ; il a deux pouces de lard sur les côtes.

— Sacré petit drôle, tu me racontes là des balivernes ! Comment cela pourrait-il se faire ?

— Pour ton bon plaisir, ce matin, tu vas faire une course sur ton cheval.

— Je le ferai si cela me plaît ! Je suis bien libre d'agir à ma guise,

sans recevoir d'ordre de quiconque !

— Je vois, tu as été demander conseil à la tête !

— La tête ! la tête ! Toujours la tête ! Tu peux la garder pour toi ! Je n'en veux pas ! Cela m'est bien égal. Je m'en fiche !

— Tu iras faire une course !

— Je ferai une course si je veux !

Son repas achevé, le petit bonhomme s'en fut atteler le cheval et se rendit à la porte du château.

Le jeune garçon, ayant mis la tête dans un sac, l'emporta avec lui. Il se précipita alors vers sa monture et l'enfourcha d'un bond.

Le petit bonhomme hurla de fureur, lançant mille menaces.

Le cavalier, se souvenant des recommandations de la tête, fit claquer son fouet et son cheval bondit en avant. Il compta sept pas.

La tête alors se fendit en deux.

Le jeune garçon se vit au milieu d'une forêt immense qu'il ne connaissait pas. Il se dit en lui-même : « Je suis le plus malheureux des hommes. Je vais mourir ici ! »

Il laissa son cheval libre de ses mouvements. Une certaine distance fut ainsi parcourue. Le garçon dit alors :

— Ma tête, j'ai faim !

— Eh bien, répondit la tête, arrête-toi, mets pied à terre, fais quelques pas, dirige-toi vers cette souche et tue le lapin qui s'y cache.

Il fit comme la tête le lui avait dit. Il tua le lapin, le dépiauta et le fit cuire sur un feu de bois mort.

Lorsqu'il en eut mangé la moitié, il pensa : « Ma tête a peut-être faim ! »

Il lui demanda :

— As-tu faim, la tête ?

— Ah oui, j'ai grand faim !

Il lui tendit l'autre moitié du lapin. La tête la mangea avidement. Lorsqu'elle eut fini de se restaurer, il lui demanda :

— Ma tête, qu'est-ce que je vais faire à cette heure ?

— Monte en selle, marche autant que tu le voudras ; mais attention, sous aucun prétexte il ne faudra traverser la rivière ! Si tu la franchis, tu seras perdu et moi aussi !

— Ma tête, sois rassurée, je ne passerai pas !

Il enfourcha son cheval et fit avancer sa monture. Il suivit un long sentier pour se trouver, après quelques arpents, devant un grand cours d'eau.

Il s'exclama :

— Ma tête ! Une rivière !

— Ne passe pas, je te le défends !

Alors il longea la berge.

Quelques instants plus tard, que vit-il venir sur la rivière ? Une

ogresse, dans un bac.

— Ma tête, voici dans un bac une ogresse qui vient me chercher !

— Ne passe pas. Je te le défends !

L'ogresse accosta et mit pied à terre. En grimpant le petit sentier sur la berge, elle dit :

— Monsieur, je suis venue vous chercher !

— Ah ça, par exemple ! Qui t'a donné l'ordre de venir me chercher ?

— Si vous ne voulez pas passer avec moi, plus jamais, dans votre vie, vous ne passerez de rivière !

— Cela m'est bien égal. Je préfère rester sur cette rive ! L'ogresse, furieuse, descendit sur la grève, monta dans son bac, fit pivoter l'embarcation et s'en retourna.

— Ma tête, expliqua le jeune garçon, elle s'en va !

— Laisse-la aller, dit la tête, c'est une bonne chose ! Il s'assit sur le bord de la piste, face à la rivière et la tête entre les deux mains, il regarda l'eau couler. Un peu avant midi, il vit venir vers lui un canot. Il était dirigé par un vieillard au nez crochu, qui peinait sur ses avirons.

Le garçon, ne le quittant pas un seul instant des yeux, annonça :

— Ma tête, voici maintenant un bonhomme !

— Ne passe pas ! insista la tête, je te le défends ! Lorsqu'il fut tout près de la rive, le rameur se retourna et, avec l'air le plus aimable, lui dit :

— Je suppose que vous ne voulez pas passer avec les « créatures », mais rien qu'avec les hommes !

— Je ne passe pas plus avec les hommes qu'avec les créatures. Je ne passe pas aujourd'hui. Vous m'avez compris ?

Le bonhomme eut un geste de dépit. Les sourcils froncés, le front plissé, il eut un mauvais sourire et dit :

— Puisqu'il en est ainsi, vous ne passerez plus de votre vie !

Le drôle s'éloigna en peinant sur ses avirons. Parvenu de l'autre côté de la rivière, après avoir accosté sur une petite grève, il mit sur son dos son bac, sa maison, ses boeufs et ses chevaux et il s'en fut avec tout son chargement.

Le garçon, qui ne l'avait pas perdu de vue, dit :

— Bien, ma tête, le voilà qui s'en va avec tout son fournement !

— Qu'à cela ne tienne, répondit la tête, laisse-le aller !

Plusieurs heures s'écoulèrent dans un silence complet.

Tard dans l'après-midi, le garçon vit une barque se diriger vers lui.

— Tiens, ma tête, voilà le bonhomme au bac qui revient !

À sa grande surprise, la tête lui conseilla :

— Écoute, le bonhomme vient te chercher. Tu vas accepter de l'accompagner. Tu monteras dans son bac, tu passeras la rivière avec lui. Tu iras jusqu'à sa maison. Tu n'auras plus affaire à lui, mais à la

bonne femme. Tu lui demanderas qu'elle te donne à manger et tu réclameras pour ton cheval une écurie si noire, si sombre qu'on n'y voie pas un seul petit jour ! Elle fera des histoires, des belles manières pour te tromper, mais tiens-toi sur tes gardes, ne te laisse pas faire ! Prends garde aussi à la chandelle qu'elle te tendra pour t'éclairer lorsque tu iras dans ta chambre. Un sorcier y est caché. Si tu la prends, c'en est fini de toi et de moi !

— Sois sans crainte, ma tête, je ne la prendrai pas !

Le garçon accepta, comme convenu, l'invitation du bonhomme. Avec lui, il traversa la rivière, aborda sur l'autre berge et s'en fut à la maison.

L'ogresse l'y attendait. Il lui dit :

— As-tu une écurie bien noire à me donner pour y mettre mon cheval ?

— Une écurie ? Mais bien sûr ! J'en ai une. Dedans, on étouffe. Je vais t'y conduire !

Tous deux, ils se rendirent à l'écurie. Une fois dedans, le garçon chercha à tâtons l'endroit favorable pour attacher sa monture, sans pouvoir le trouver.

Avec l'ogresse, il retourna à la maison. Alors, il demanda à la vieille :

— As-tu pour moi une chambre bien noire, où l'on ne voie pas le moindre petit jour ?

— Rien de plus facile. J'ai justement la chambre que tu désires. Rien, pour moi, n'est plus commode ! Tiens, prends la chandelle qui est là sur la table, je vais te conduire !

— Je n'ai que faire de ta chandelle. Tu peux la porter ailleurs. Je n'en veux pas !

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je t'en promets du plaisir dans ta chambre !

— C'est mon affaire !

Le garçon se rendit dans sa chambre et s'étant assis près de la table, demanda :

— As-tu de quoi me donner à manger ? J'ai faim !

— Rien de plus facile, répliqua l'ogresse.

Quelques instants plus tard, elle lui apporta un plateau sur lequel étaient disposés plusieurs assiettes et un couvert.

Le garçon se mit à manger mais, dans l'obscurité, il ne put trouver sa bouche. Il manqua le *trou*, piqua d'un *bord*, piqua de l'autre, se brûlant même.

Tout ceci n'était pas pour le satisfaire. Il s'en fut interroger la tête.

— Ça va mal, la tête, dit-il, j'étouffe, je manque le trou, je me brûle !

— Fort bien, puisque tu veux voir clair, tu vas agir ainsi.

— Que faut-il faire ?

— Tu vas aller trouver la bonne femme. Elle a une bague avec un diamant qui éclaire comme le soleil en plein jour ! Tu lui demanderas de te le vendre. Elle refusera. Alors tu lui diras : « En échange, je vous donnerai mon cheval, mon fusil, ma jaquette et mon pantalon ! » Elle n'acceptera pas et te dira : « Tu vas me donner la tête ! » Mais ne me donne pas. Si tu me donnes, tu es perdu et moi aussi.

Le garçon se rendit près de l'ogresse et lui dit :

— Ah, ah ! tu as là une bien jolie bague qui éclaire comme le jour ! Elle me plaît, j'ai envie de te l'acheter !

Elle protesta :

— Oh, que non, mon mari me tuerait, lui qui n'a que cela pour s'éclairer la nuit.

— Et si je te donnais quelque chose ?

— Cela dépend !

— Je te propose mon cheval, mon fusil, ma jaquette et mon pantalon.

Hochant négativement la tête, l'ogresse répliqua :

— Tu vas me donner la tête !

— N'y compte pas !

— Bien, monsieur, garde ton butin, moi, je garderai le mien !

Le garçon alors se fit menaçant :

— Donne-moi ta bague, ou je te passe mon épée au travers du corps !

Il était si résolu que la femme en fut toute décontenancée. Tenant à la vie, elle lui tendit sa bague.

Le garçon s'en saisit et entra dans la chambre toute noire. La chambre devint claire comme le jour. Satisfait, y voyant clair, il s'assit confortablement et se mit à manger. Après quoi, il bourra sa pipe et fuma. Enfin, il se coucha et s'endormit profondément.

Le jour suivant, aux premières heures de la matinée, il se leva et voulut s'habiller. Mais il n'avait plus un seul vêtement. Il les avait tous donnés la veille en échange de la précieuse bague. Il s'en fut trouver la tête.

— Ma tête, que dois-je faire, je n'ai plus rien ?

La tête répondit :

— Écoute-moi. Tu vas prendre la bague, tu la mettras entre tes deux jambes et tu lui diras : « Bague, porte-moi là-bas, sur cette montagne ! » Elle dira « Non ! » Tu insisteras : « Oui ! » « Non ! » « Oui ! » Il en sera ainsi par trois fois. Si tu élèves la voix, si tu cries plus fort qu'elle, elle t'y portera. Mais si tu es plus faible, tu resteras ici et moi aussi !

Le garçon fit comme la tête le lui avait recommandé.

Il prit la bague, la mit entre ses jambes :

— Porte-moi là-bas, sur cette petite montagne !

— Non ! répondit la bague.

— Si !

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !

Alors, brusquement, le garçon quitta le sol et s'en fut à la vitesse d'un éclair, pour se trouver quelques secondes plus tard sur la montagne, où il faisait un soleil de feu.

Le pauvre garçon se trouva alors tout en sueur. De grosses gouttes lui dégouлинаient de partout. Il se sentit mal à l'aise et sa respiration devint oppressée.

— Si ça continue, se dit-il, je vais mourir ici !

Mais la tête, qui avait deviné ses pensées, le rassura.

— Écoute, dit-elle, tu es bien parti sur les routes pour aller quérir l'Étoile du Jour ?

— C'est exact !

— Tu vois là-bas, ce gros chêne ? C'est là que tous les matins un rossignol vient chanter avec, dans son bec, l'Étoile du Jour ! Tu t'approcheras de l'arbre et tu trouveras au milieu des racines une pierre que tu soulèveras sans trop de peine. Alors, devant toi s'ouvrira un trou. Tu y descendras. Tu trouveras l'ogresse là, dans la terre. Tu lui demanderas ton butin, lui déclarant que tu ne peux tenir, brûlé par le soleil !

Le garçon fit comme la tête le lui avait dit. Il leva le rocher, descendit dans le trou et se trouva devant l'ogresse qui l'attendait.

— Rends-moi ton butin avant ma mort, le soleil m'a brûlé !

— Alors toi, tu dois me rendre ma bague !

— C'est là chose possible. Mais il faut que tu saches que tu n'auras pas ta bague tant que tu ne m'auras pas rendu tout ce que je t'ai donné en échange.

Ce disant, le garçon porta la main à la poignée de son sabre. Il l'agita dans son fourreau, l'air résolu.

L'ogresse eut peur. Elle lui donna tout ce qui lui appartenait. Il s'en saisit, remonta précipitamment et alla retrouver la tête :

— Ah, ma tête, elle m'a tout donné. Voilà mon butin !

— Tu as encore à faire. Tu vas retourner dans le trou.

Cette fois-ci, non pas à pied, comme tu viens de le faire, mais à cheval. Tu retrouveras l'ogresse, tu la saisis et la feras monter en croupe et tu l'emmèneras ! Fais très attention sur le chemin du retour. Tu ne dois pas t'arrêter en remontant, sinon, elle t'ensorcellera et ce sera notre fin.

Lorsque tu seras sorti du trou, fais-lui recouvrir le chêne de tout un réseau de toiles d'araignée. Quand, grâce à sa baguette, elle l'aura fait,

tu te saisis de cette baguette. Tu attendras demain. Alors, quand le rossignol viendra dans le chêne, tenant dans son bec l'Étoile du Jour, tu pourras le prendre !

Le jeune garçon enfourcha son cheval, se dirigea vers le trou et y descendit. La bonne femme pour rien au monde ne voulut monter avec lui. Il la saisit par les épaules, l'assit en croupe et remonta au galop. En cours de route, l'ogresse tenta plusieurs fois de ralentir l'allure du cheval et même de l'arrêter.

— Ne touche pas à ma monture, lui dit le garçon, si tu la touches, je te jette à bas et je te fends avec mon sabre.

— Laisse-moi descendre. J'ai autre chose à faire, je suis pressée. Mon ménage à la maison n'est pas fait !

Ils arrivèrent tous deux au pied du chêne. Il ordonna :

— Descends maintenant et recouvre cet arbre de toiles d'araignée.

Elle fit comme il le lui avait commandé.

— Et maintenant, je veux ta petite baguette !

Elle refusa. Il se fit menaçant, si bien qu'elle finit par céder.



... le jeune homme frappa l'arbre...

Le lendemain, dès les premières heures du jour, le rossignol arriva, tenant l'Étoile du Jour dans son bec. Prenant la baguette, le jeune homme en frappa l'arbre.

Alors, tous les fils d'araignée, se transformant en de fines petites chaînes, retinrent l'oiseau prisonnier.

Exubérant de joie, le garçon lança un grand cri :

— Ma tête, je l'ai !

— Oui, mais ce n'est pas tout. Il te faut une échelle pour monter dans l'arbre. Tu en trouveras une chez la vieille, qui fera mille difficultés pour te la prêter. Ne te laisse pas impressionner. Ensuite, tu demanderas une pinte d'eau. Enfin, tu emmèneras avec toi la vieille en haut de l'échelle. Avant d'aller chercher l'Étoile du Jour, tu devras te souvenir d'une chose : tu me déposeras sur la grosse pierre et tu déverseras sur moi la pinte d'eau. C'est tout ce que je te demande pour tous les services que je t'ai rendus. C'est, reconnais-le, fort peu de chose.

Le garçon s'en retourna à la caverne, demanda à l'ogresse une échelle et une pinte d'eau. Comme il s'y attendait, elle les lui refusa. Quand il fit le geste de sortir son épée du fourreau, elle finit par accepter.

Lorsqu'il eut l'échelle et la pinte d'eau, il obligea la vieille à monter à cheval et les voilà qui se mirent à grimper. En chemin, de temps en temps, la vieille ne cessait de gémir, de se lamenter, espérant ainsi l'arrêter et, par là, lui faire perdre tout le bénéfice de l'aventure.

— Arrête donc un peu, mon gars, arrête donc un peu !

Mais lui, pour toute réponse, s'écria :

— Marche donc, trotte donc !

— Mon ménage n'est pas fait, je dois rentrer chez moi. Que va dire mon mari ?

Le garçon excédé se retourna et lui porta un coup violent. L'ogresse, perdant l'équilibre, tomba et dévala l'échelle. Une fois au bas de la dernière marche, elle se releva et déguerpit, sans attendre son retour.

Le cavalier, sortant de la caverne, s'approcha du chêne où se trouvait le rossignol avec l'Étoile du Jour.

Avant d'appuyer son échelle contre le tronc de l'arbre, il déposa son sac sur le sol, l'ouvrit, en sortit la tête qu'il déposa sur la pierre. Il prit ensuite la pinte d'eau qu'il versa sur la tête.

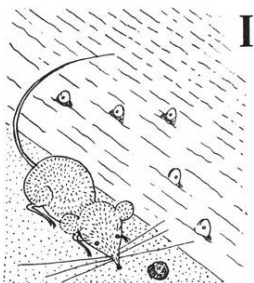
Mais quelle ne fut pas sa surprise !

Devant lui se tenait la plus jolie princesse qu'il était possible de rencontrer sur la terre. Elle était debout devant la portière d'un carrosse et, souriante, lui tendait la main.

Le garçon fut si émerveillé de voir cette princesse enfin délivrée d'un maléfice qu'il prit place dans le carrosse et s'en fut avec elle au plus vite. C'était pour l'épouser.

Quant à l'Étoile du Jour, il oublia de la rapporter. Et c'est pour cette raison qu'on la voit encore tous les matins.

La petite souris et le petit charbon de feu



I

Il y avait une fois une petite souris et un petit charbon de feu.

Un jour, la petite souris, s'approchant du petit charbon de feu, lui demanda :

— Veux-tu traverser la rivière ?

Il eut un air étonné et répliqua :

— Traverser la rivière ? Ce serait bien difficile, nous n'avons pas de barque !

Elle eut un bon rire et déclara :

— Nous n'avons pas de barque, c'est sûr, mais ce n'est pas indispensable. Nous pouvons agir autrement !

— Comment cela ?

— Ce n'est pas malin. Il suffit de mettre deux brins de paille en croix et de traverser dessus !

— Tu n'es pas folle ! Oui, as-tu seulement réfléchi un instant. Tu sais fort bien que je mettrai le feu à la paille et que je me noierai !

La petite souris eut un nouveau rire, qui n'en finissait plus.

— C'est toi qui es fou, petit charbon de feu. Tu sais bien que l'eau, aussitôt, éteindra le feu. Viens donc, peureux !

Le petit charbon de feu protesta encore quelques instants, car il n'était pas convaincu. Mais la souris le tourmenta tant et tant qu'il se laissa fléchir.

La petite souris s'en fut chercher dans un champ voisin, parmi les glanes, deux brins de paille, les mit en croix et les posa sur l'eau de la rivière.

Elle fit monter ensuite le petit charbon de feu, lequel n'en menait pas large. Il avait très peur.

Elle poussa de la patte les brins de paille vers le milieu de la rivière en criant bien fort :

— Bon voyage, mon ami ! Je vais aller te rejoindre, petit bête !

Mais à peine avait-elle fini de dire cela qu'elle aperçut sur l'eau une petite fumée. Le petit charbon de feu avait embrasé la paille. Le malheureux voulut se débattre, mais il tomba à l'eau et mourut, en dépit de tous ses efforts.

La petite souris qui le voyait s'en aller à la dérive, tout noir, se tordait de rire comme une petite écervelée. Elle riait si fort qu'elle s'en fit crever sa petite panse.

— Bon, dit-elle, me voilà bien ! Je suis punie pour ce que j'ai fait ! Comment me sortir de là à cette heure ?

Tout en se tenant le ventre à deux mains, elle réfléchit. Soudain, elle eut une idée :

— Je vais aller chez le cordonnier. Il pourra me recoudre !

En gémissant, car elle souffrait, elle se mit en route.

Elle marcha et marcha. De peine et de misère, la voici qui arriva devant l'échoppe du cordonnier. Elle poussa la porte et entra.

— Bon cordonnier, dit-elle, j'ai besoin de vos services. Voyez dans quel état je suis. Voulez-vous recoudre ma petite panse, s'il vous plaît ?

Le vieil homme se pencha sur sa blessure, fit la moue et hocha la tête. Il répondit :

— Je te la raccommoderais bien, seulement je n'ai pas de soie à mettre à mon aiguille !

— Je vous en supplie, bon cordonnier, je souffre ! Venez à mon secours !

— Il y a peut-être une solution !

— Laquelle ? Dites vite !

— Va voir la truie, demande-lui qu'elle te donne des soies pour mon aiguille et je te recoudrai ta petite panse !

Sans perdre une seconde, la petite souris s'en fut voir la truie.

— Bonne truie, lui dit-elle, voulez-vous me donner des soies pour le cordonnier ? C'est pour qu'il me recouse ma petite panse !

— Je t'en donnerais bien, répliqua la truie, mais regarde mon auge, je n'ai rien à manger. Va voir le meunier et dis-lui de me donner du son. Lorsque j'aurai apaisé ma faim, à ton retour, je te donnerai des soies pour le cordonnier.

La souris s'en fut alors chez le meunier. Elle frappa à la porte du moulin et entra. Le meunier était en train de ranger des sacs vides. La souris s'approcha et lui dit :

— Bonjour, monsieur le meunier. Pouvez-vous me donner du son pour la truie, qui me donnera des soies afin de permettre au cordonnier d'enfiler ses aiguilles pour me recoudre ma petite panse ?

— Je t'en donnerais bien, mais je n'ai pas de grains à moudre. Regarde mes meules, elles sont arrêtées. Va demander au champ de te

donner du grain et je te donnerai du son !

Décidément, la pauvre petite souris n'avait pas de chance. Partout où elle allait, on cherchait un prétexte pour ne pas lui donner ce qu'elle demandait. Elle ne se découragea pas pour autant.

Elle s'en fut dans la campagne toute proche, tenant ses tripes à poignées. Elle arriva en bordure du champ et dit :

— Bon champ, veux-tu me donner du grain pour le meunier, pour qu'il me donne du son pour la truie, qui me donnera des soies pour le cordonnier, pour qu'il me rafistole ma petite panse !

— Comment veux-tu que je te donne du grain ? Je suis pauvre comme tout. Va trouver le bœuf et dis-lui de me donner du fumier pour m'engraisser et me fertiliser. Alors je te donnerai du grain pour le meunier, pour qu'il te donne du son pour la truie, qui te donnera des soies pour le cordonnier, lequel pourra ainsi recoudre ta petite panse.

Voilà la petite souris, une fois encore, repartie. Elle s'en fut voir le bœuf, qui, couché à l'ombre d'un orme, ruminait béatement. Le bœuf avait soif. Il demanda à la petite souris d'aller lui chercher de l'eau à la rivière. C'était là chose facile.

La souris se précipita vers la rivière toute proche, y puisa de l'eau qu'elle apporta devant le bœuf. Celui-ci, satisfait, lui donna du fumier. Ce fumier, elle s'en fut le répandre dans le champ, qui lui remit du grain pour le meunier. Le meunier, ayant de quoi faire tourner ses meules, lui fit présent d'un peu de son. Ce son fut pour la truie un véritable régal. Elle était si pleinement satisfaite qu'elle s'arracha quelques soies qu'elle tendit à la petite souris.

Celle-ci, rayonnante de plaisir, s'en retourna au plus vite chez le cordonnier.

— Bon cordonnier, voici les soies que vous m'avez réclamées. Maintenant, recousez vite ma petite panse !

— C'est bon, répliqua le bonhomme, étends-toi là sur la table, je vais m'occuper de toi tout de suite !

Le cordonnier enfila les soies à son aiguille et cousit la petite panse de la petite souris.

L'opération terminée, la petite souris poussa un soupir de soulagement. Plus de danger maintenant de perdre ses tripes. Elle se frotta la bedaine avec un large sourire satisfait.

— Merci cordonnier, dit-elle sur le seuil de l'échoppe. Je me retrouve comme avant. Mais à l'avenir je ferai attention de ne plus déchirer ma petite panse. Cela demande, en effet, trop d'efforts pour la faire réparer !

Après un dernier salut de la main, la petite souris s'en fut reprendre le cours de sa vie de tous les jours.



Robert et son sac



L

L'HOMME avait nom Robert. Il était pauvre et ne possédait pas plus qu'un grain de blé.

Errant sur les routes et les chemins, il arriva à une maison devant laquelle une femme balayait. Il s'arrêta, poussa un long soupir et demanda :

— Madame, vous permettez que je dépose mon sac au bas de votre escalier ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle.

Il s'exécuta, salua et sortit, se dirigeant vers les champs qui s'étendaient de l'autre côté de la route jusqu'à la rivière.

Tandis qu'il se reposait, étendu au pied d'un peuplier, son bonnet posé sur les yeux pour les abriter des rayons du soleil, une poule entra dans la maison, s'approcha du sac et picora le grain de blé.

Lorsque Robert revint, il s'en aperçut et dit à la femme, qui dut se rendre à l'évidence, ce qu'elle fit d'ailleurs de bonne grâce :

— Madame, votre poule a mangé mon grain de blé !

— Ça oui, je le reconnais !

— Je veux la poule ou mon grain de blé, dit Robert, je veux la poule ou mon grain de blé !

— Prenez la poule et que je ne vous revoie plus jamais de ma vie avec !

Le bonhomme se saisit de la poule, la mit dans son sac et, reprenant la route, s'en fut vers d'autres cieux. Il arriva, après une longue marche, à une autre maison.

— Madame, demanda-t-il, vous permettez que je mette ma poule dans votre étable ?

Il n'y avait aucun mal à cela. La fermière accepta. Robert, après avoir placé le volatile dans l'étable, s'en fut faire une promenade.

À son retour, la paysanne, tout éplorée, lui dit :

— Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Pendant votre absence, alors que j'étais occupée dans le cellier, mon cochon est entré

dans l'étable et a été manger votre poule !

— Il me faut ma poule ou le cochon, oui, il me faut ma poule ou le cochon !

La fermière ouvrit l'enclos et répliqua :

— Prenez le cochon et que je ne vous voie plus jamais de ma vie avec.

Robert se saisit du cochon et s'en fut.

Quelques heures plus tard, il arriva devant une autre maison. Assise sous le porche, se trouvait une femme qui se livrait à des travaux d'aiguille.

Robert lui demanda :

— Madame, vous permettez que je mette mon cochon dans votre étable ?

— Oui monsieur !

Il mit le cochon dans l'étable et s'en fut dans les sentiers voisins.

Pendant qu'il était absent, la vache entra dans l'étable et mangea le cochon.

À son retour, la femme, fort embarrassée, lui dit :

— Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Pendant votre absence, ma vache est entrée dans l'étable et a dévoré votre cochon !

— Voilà qui est fort désagréable, en effet. Il me faut la vache ou bien mon cochon.

— C'est bon. Je ne vois pas d'autre solution. Prenez la vache et que je ne vous revoie plus jamais de ma vie avec !

Robert prit la vache et s'en fut vers une autre maison.

— Madame, voulez-vous que je mette ma vache dans votre étable ?

— Mais oui, monsieur !

Robert alla faire une promenade, non sans avoir auparavant recommandé à une petite fille :

— Tu vas bien soigner ma vache et tu lui donneras des feuilles de chou à *ras* le four !

Mais la petite fille, qui n'était pas très futée, comprit mal. Elle crut que Robert lui avait dit « sous le four ». Elle entraîna donc la vache, qui ne put manger sous le four. La petite fille se fâcha, frappa la vache, frappa la vache, si bien qu'elle la tua.

Lorsque Robert revint, la maman de la fillette lui dit :

— Monsieur, il vous est arrivé une rude malchance. Ma petite fille a tué votre vache !

L'homme fut catégorique. Il déclara :

— Il me faut ma vache ou la fillette. Il me faut la vache ou la fillette !

Il fut inflexible. Résignée, la femme lui dit :

— Prenez ma petite fille et qu'on ne vous revoie plus jamais !

Robert mit l'enfant dans un sac, jeta celui-ci sur l'épaule et s'en fut

sur les chemins. Il arriva chez la marraine de la petite fille. Il lui demanda :

— Voulez-vous m'autoriser, Madame, à mettre mon sac dans votre escalier ?

— Si cela vous dit ! Vous pouvez !

Robert rangea le sac en dessous des marches et s'en fut faire une promenade.

Les gens de la ferme étaient à table et mangeaient de la bouillie. Les enfants qui étaient près d'eux dirent :

— Maman, que la bouillie est bonne !

Dans le sac, la fillette les entendit et s'exclama :

— Si j'en avais, de la bouillie, marraine, j'en mangerais bien !

La femme s'approcha du sac, l'ouvrit et trouva sa filleule. Elle en fut toute surprise. Elle ne s'attendait pas à une pareille rencontre. Elle la prit dans ses bras, se précipita dans sa chambre et la cacha sous le lit, avec trois grosses assiettes de bouillie.

À sa place, dans le sac, elle mit trois gros chats.

Robert fut bientôt de retour. La femme, très calme et souriante, lui dit :

— Monsieur, il ne vous est arrivé aucune malchance !

— C'est très bien !

Il se chargea de son sac, salua la marraine et s'en fut. Après avoir fait un bon bout de route, Robert se dit : « Qu'est-ce que ma petite fille a donc à remuer comme cela ? Elle *grouille* ! »

Il s'arrêta, s'assit sur le bord du chemin et ouvrit son sac. Il regarda à l'intérieur, mais les chats lui sautèrent au visage, l'égratignèrent et l'étranglèrent.

Robert ne l'avait pas volé.

Le royaume sous l'eau



'ÉTAIT un oiseleur.

Un jour il se mit en route, emportant une cage, avec l'intention de chasser les oiseaux et de les vendre en en tirant un bon prix.

Il marcha pendant longtemps, suivant les chemins et les sentiers.

Un jour, il arriva au bas d'une colline. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Tout en se reposant, il regarda autour de lui et vit non loin de là, en haut de l'éminence, une femme penchée, observant un oiseau, lequel dévorait voracement un poisson qu'il avait pêché dans un ruisseau tout proche.

L'oiseleur s'approcha de la femme, lui mit la main sur l'épaule et dit :

« Femme, vous êtes désormais mon esclave ! Vous allez me suivre ! »

La femme regarda celui qui l'interpellait ainsi, avec tant d'autorité, et le suivit :

Ensemble, ils se rendirent chez le roi. À ceux qui étaient venus ouvrir, l'oiseleur déclara :

« Veuillez dire à votre maître que je veux lui parler et que j'ai une belle capture à lui vendre ! »

Un domestique s'acquitta de cette besogne.

— Sire, il y a ici un oiseleur qui a quelque chose à vous montrer !

Le roi, satisfait, répondit :

— Voilà une chose excellente, cela va me donner quelque distraction et changer la monotonie des heures ! Qu'il entre !

L'oiseleur pénétra dans la salle de réception, suivi de sa capture. Il fit avancer la femme.

Celle-ci était une fort belle princesse, comme le roi n'en avait encore jamais vu ! Le monarque fut tout étonné et ébahi. Dès la première seconde, il s'en amouracha.

« Elle est fort belle ! Je te l'achète tout de suite. Quel est ton prix ? Dis-le, je ne marchandé pas. Elle est si ravissante ! »

Le marché conclu, le roi ordonna aux femmes de service d'emmener

son acquisition dans l'un des salons, de lui faire revêtir les robes et les parures les plus belles et de la parer de ses bijoux les plus précieux.

Tous ces préparatifs demandèrent beaucoup de temps.

Quand la femme fut prête, elle était encore plus ravissante. Les domestiques la regardèrent avec émerveillement.

— À cette heure, princesse, vous êtes plus belle que le jour. Oui, jamais encore nous n'avons vu dans ce palais quelqu'un ayant votre beauté ! Il est temps maintenant de rejoindre le roi. Celui-ci doit s'impatienter.

Mais à la grande surprise de ses suivantes, la princesse refusa de quitter la chambre.

— Je ne sortirai pas d'ici !

— Pourquoi ? interrogea l'une des domestiques.

— Allez dire au roi que s'il a la patience de m'attendre pendant trois jours, je serai encore cent fois plus belle !

Les femmes obéirent. Elles allèrent aviser le monarque qui fut bien déçu.

— Ah, mon Dieu ! Attendre trois jours, c'est bien long ! Cette femme est déjà très belle et j'en suis follement amoureux ! Ces trois jours ne se termineront jamais !

Et pourtant, il finit par consentir à se montrer patient.

Au matin du troisième jour, il se leva dès la première heure, revêtit ses plus beaux habits et s'en fut frapper à la porte des appartements de la princesse. Celle-ci vint lui ouvrir.

Il fut émerveillé et, dans son ravissement, il murmura :

« Princesse, ce que vous êtes belle ! Oh oui, vous êtes ravissante ! »

Mais la princesse ne dit mot.

Il lui posa plusieurs questions, qui toutes restèrent sans réponse.

Le roi fut tout décontenancé. Il prit la princesse par le bras, descendit le monumental escalier, parvint dans la grande salle d'honneur, où il la présenta à ses ministres et à ses courtisans. Il fut décidé que le même soir aurait lieu un dîner de gala. Des messagers portèrent aux notables des environs les invitations du roi. Chacun s'empressa de répondre, ne voulant pas contrarier le monarque.

Autour d'une table parée de la vaisselle la plus rare et des plus fins cristaux, les invités se pressèrent nombreux.

Le roi, prévenant, plaça la belle princesse à sa droite et lui servit lui-même les meilleurs mets.

Elle semblait très satisfaite, mangeait de bon appétit, mais ne dit pas un seul mot.

Après le dîner, l'orchestre se mit à jouer et la danse commença. Le roi s'avança vers la princesse, s'inclina devant elle et l'invita pour une danse.

Elle se mit à danser avec beaucoup de grâce et de légèreté, si bien

que les gens dirent :

« Elle ne parle pas, oui, mais elle danse fort bien ! »

La danse terminée, le roi et sa compagne regagnèrent leurs appartements. Le monarque tenta bien de la faire parler, mais sans y réussir.

Les jours, les semaines et les mois s'écoulèrent.

Un an et un jour exactement après le bal, le roi, rendant visite à la princesse, fut fort surpris de l'entendre parler. Le miracle s'était enfin accompli.

Pleurant de joie et de bonheur, il la prit dans ses bras et la couvrit de baisers.

— J'en étais à me demander si un jour j'entendrais le son de votre voix ! balbutia le roi, envahi par un immense bonheur.

— Si je vous parle, dit-elle, c'est parce que j'ai à solliciter de vous une très grande faveur !

— Je vous écoute !

— J'ai aussi un grand secret à vous confier !

— Parlez !

— Voilà ! J'en ai bien de la peine, mais ma place n'est pas ici. Mon royaume, à moi, est sous les eaux !

— Que voulez-vous dire ?

— C'est la vérité. Voilà un an que je l'ai quitté et, depuis, je n'ai plus la moindre nouvelle de mes parents. Avec votre permission, je les ferai venir ici !

Le roi éclata de joie !

— Mais oui, c'est là une excellente idée. Faites-les venir, je serai ravi de les recevoir dans mon palais !

La princesse le quitta aussitôt, s'en fut dans sa chambre, ouvrit une valise, pour y prendre des petits papiers. Ayant ouvert la fenêtre, elle les jeta au dehors.

Quelques minutes après, on frappa à la porte du château. Tandis qu'elle descendait précipitamment le grand escalier pour aller elle-même ouvrir, le roi s'en fut en courant se cacher dans son bureau.

Sur le seuil de la porte attendaient deux personnes. C'étaient la mère et l'oncle de la princesse.

Ce fut un long échange de baisers.

La table fut dressée pour le dîner. Elle invita ses parents à y prendre place, mais oublia d'avertir le roi, lequel était toujours dans son cabinet de travail.

Mais il ne travaillait pas. Tassé sur lui-même, penché en avant, l'œil collé au trou de la serrure, il ne perdait rien de ce qui se passait dans la salle où se déroulait le dîner et il avait bien peur.

Pendant qu'ils mangeaient, la mère et l'oncle de la princesse laissaient échapper des flammes de leur nez et de leur bouche. C'était

un spectacle effrayant.

Soudain, la princesse se souvint du roi. Elle se leva et s'en fut le chercher.

« Oh, mon roi, excusez-moi, je vous ai totalement oublié. C'était l'émotion. Je suis si heureuse de revoir ma mère et mon oncle que je n'ai vus depuis longtemps. Allons, quittez votre cabinet et suivez-moi. »

Le roi refusa.

— Qu'est-ce que vous avez ? interrogea-t-elle.

— J'ai peur. Oui, j'ai peur de tout ce qui se passe ici depuis une heure. Si vous m'ouvriez les veines, eh bien, il n'en sortirait pas une seule goutte de sang !

— N'ayez aucune crainte. Je vais vous présenter à ma mère et à mon oncle, qui ont hâte de vous connaître.

Le prenant par la main, elle entraîna le roi avec elle.

Dès qu'ils pénétrèrent dans la salle, le feu, brusquement, cessa de sortir de leur nez et de leur bouche.

Trois jours plus tard, la princesse, devenue reine, offrit à son mari un bel enfant, ce dont le roi fut très satisfait.

Les années s'écoulèrent. L'enfant grandit.

Un jour, l'oncle dit au roi et à la reine !

« Vous devriez me le confier, j'irais le montrer à mes sujets ! »

La reine ayant assuré le roi qu'il ne lui arriverait aucun mal, le roi consentit à laisser partir son fils.

L'oncle emmena donc l'enfant et, lui ayant donné le pouvoir de vivre sous les eaux, il s'en fut en voyage pour revenir trois jours plus tard.

L'oncle annonça :

« Je suis resté ici assez de temps. Il me faut maintenant rentrer chez moi. Je ne reviendrai pas avant douze ans. À cette époque, votre fils devra m'accompagner à la chasse ! »

Douze années s'écoulèrent.

Un jour, l'oncle fut de retour comme il l'avait dit. Il trouva le garçon grandi. Il lui dit :

« Maintenant, tu es d'un âge à m'accompagner à la chasse. Tu es assez fort pour cela ! »

Ainsi, chaque jour, le garçon accompagna son oncle à travers les champs et les forêts à la poursuite du gibier. Il prenait beaucoup de plaisir à ces courses fertiles en émotions. Presque chaque soir, il rentrait au château, bien fatigué.

Un soir, il fut plus harassé que d'habitude. Exténué, il s'étendit sur un canapé et s'assoupit.

Tandis que ses parents, qui étaient passés à table, dînaient, il continua de dormir profondément.

Tout en faisant honneur au menu, l'oncle, le roi et la reine conversaient. L'oncle dit :

« Il serait temps de penser à marier notre garçon. Je connais une ravissante princesse. Mais son père ne veut pas la laisser convoler et, tant qu'il n'aura pas donné son consentement, elle transformera en animaux tous ceux qui demandent sa main. Le père est très avare et il raffole des diamants. Je vais flatter sa cupidité et lui apporter deux caissettes remplies de diamants, d'émeraudes, de topazes et de saphirs. Lorsqu'il sera sous le coup de cette agréable surprise, je lui demanderai la main de sa fille pour votre fils ! »

Le jeune garçon étendu sur le canapé s'était réveillé et avait tout écouté. Rien qu'à en entendre parler, il était devenu amoureux fou de cette princesse inconnue.

Lorsque l'oncle voulut partir pour son royaume, il le supplia de l'emmener avec lui. Il se fit si pressant que l'oncle dut y consentir.

Ils s'en allèrent pour ce nouveau voyage.

Rendu dans son royaume, l'oncle fit part de son projet à la grand-mère, en la priant de bien veiller sur le prince durant son absence.

L'oncle fit alors en cachette ses préparatifs, entassant bijoux et pierres précieuses dans deux énormes caissettes. Bientôt, il fut prêt et s'en alla chez le roi avec ses riches présents.

Le roi le reçut avec beaucoup de grandeur. Il fut très heureux de se voir offrir tant de richesses. Mais lorsque le visiteur lui demanda pour son neveu sa fille en mariage, il se mit en fureur et entra dans une violente colère. Rien ne put lui faire entendre raison. Plus on tentait de le calmer, plus il pestait et vitupérait. Il fit tant de vacarme que la princesse, sa fille, qui avait été mise au courant de ce qui se passait, s'enfuit dans une île avec deux de ses servantes, afin de se trouver loin de tout ce bruit et ce vacarme.

Quant au prince, il avait guetté le départ de son oncle et, lorsque celui-ci s'était éloigné du château, il l'avait suivi.

Seulement, comme il n'avait pas l'habitude de voyager seul sous les eaux, il s'égara et, à moitié mort de fatigue, il s'en fut aborder sur cette île où s'était réfugiée la princesse. Il fit quelques pas sur la plage de sable et las, à bout de forces, il s'écroula sur la grève, évanoui.

La princesse finit par le trouver et, s'en étant approchée, elle entreprit de le ranimer. Il finit par entrouvrir les yeux et poussa un soupir désabusé.

Elle le fit asseoir à ses côtés, au bord d'un petit ruisseau, et lui demanda comment il se faisait qu'il se trouvât là.

Il lui expliqua son aventure, sans en omettre le moindre détail, et lui fit une confidence :

— Cette princesse qui sera peut-être un jour ma femme, je ne la connais pas encore, mais je l'aime déjà. C'est pour cela que j'ai quitté

ma grand-mère et que j'ai tenu à suivre mon oncle.

La princesse lui prodigua beaucoup de tendresses. Elle lui dit :

— Beau prince, vous devez avoir faim après tant de fatigues ! Prenez ce morceau de galette et restaurez-vous, cela vous fera du bien !

À peine a-t-il avalé la première bouchée de la galette, qu'elle lui lança au visage une poignée d'eau en le maudissant. Sur-le-champ, il se trouva métamorphosé en oiseau.

Elle le saisit et appela une de ses servantes.

« Emporte-le et mets-le en un endroit où il ne trouvera aucune nourriture ! »

La domestique s'en fut placer l'oiseau sur un rocher, au milieu d'une terre aride et dépourvue de la moindre végétation.

Quelques jours plus tard, vint à passer un oiseleur. Il remarqua l'oiseau et approcha sa cage. Tenaillé par la faim et tenté par tout ce que cette cage contenait, l'oiseau y entra sans méfiance.

Clac ! Derrière lui, brusquement, la porte s'était refermée. L'oiseleur contempla sa capture :

« Quel bel oiseau ! Je vais gagner beaucoup d'argent avec ! Je n'en ai jamais vu de si beau ! »

L'homme s'en fut, content et ravi. Tout le long de sa route, il ne cessa de crier :

« Argent de mon oiseau ! Qui veut m'acheter cet oiseau ! » Mais il refusa toutes les offres qui lui furent faites, en se disant : « Le roi m'en donnera beaucoup plus ! » L'oiseleur, de retour chez lui, dit à sa femme :

— Viens admirer le bel oiseau que j'ai capturé !

L'épouse portait un triple voile devant le visage, car on lui avait jeté un sort et elle ne pouvait supporter la vue d'aucun homme autre que son mari.

Elle leva son voile pour regarder l'oiseau et le rabattit avec précipitation en disant :

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Vous dites que vous avez rapporté un oiseau et dans votre cage, je vois un homme métamorphosé !

La femme finit par se calmer. Lorsqu'elle fut moins agitée, elle expliqua :

— Je connais celle qui l'a mis dans cet état. Nous avons été élevées ensemble lorsque nous étions fillettes. Tandis qu'elle s'efforçait de faire partout le mal, moi, j'essayais de faire le bien. C'est pour cette raison que je peux maintenant redonner à cette créature son aspect normal.

La femme de l'oiseleur marmonna entre ses dents quelques formules magiques et voici l'oiseau qui redevint homme.

Il était heureux et satisfait d'avoir retrouvé ses habitudes d'autrefois.

Mais la femme l'avertit :

— Vous ne pouvez rester ici !

— Pourquoi ?

— Parce que celle qui vous a changé en oiseau pourrait fort bien venir et si elle vous trouvait sous votre aspect d'homme, elle mettrait tout à sac, à feu et à sang pour vous reprendre. Vous devez donc partir !

Le garçon, ne voulant causer aucun ennui à celle qui avait rompu le maléfice, s'en fut à nouveau sur les routes.

Il marcha, marcha pendant des heures et des heures. Il arriva sur les berges d'une rivière et, dans un champ voisin, il vit un très grand troupeau d'animaux de toutes sortes. Parlant entre eux, ces animaux se lamentaient sur leur sort.

Le prince en fut tout étonné, mais il ne s'arrêta pas très longtemps.

Continuant à marcher, il traversa une ville qui semblait tout endormie. Sans même s'y arrêter un seul instant, il poursuivit sa route dans la campagne. Au loin, il distingua, blottie dans un massif de verdure, une petite maison toute couverte de mousse. Il y dirigea ses pas et frappa à la porte.

Un très vieux bonhomme vint lui ouvrir. Il était si âgé que son visage était tout ridé et même couvert de mousse. Celui-ci lui fit bon accueil :

« D'où viens-tu, mon pauvre garçon ? Cela fait plus d'un siècle que je t'attends.

Le jeune prince entra et raconta son histoire.

» Je comprends, acquiesça le vieillard en hochant la tête. Celle qui t'a joué ce vilain tour, je sais qui elle est ! C'est elle qui a métamorphosé la ville que tu as traversée avant d'arriver ici. C'est elle qui a constitué ce troupeau d'animaux que tu as dû voir sur ton chemin. Ces animaux ne sont autres que les soupirants qui ont demandé sa main à son père. Ils devront rester ainsi jusqu'à ce que ce dernier ait consenti à la laisser prendre époux.

» Elle va venir ici, cela ne fait aucun doute. Elle voudra te reprendre et je ne pourrai l'en empêcher. Toutefois, je veux bien te garder jusqu'à demain matin. Si tu la vois venir, tiens-toi loin de la porte ! »

La nuit se déroula sans inquiétude mais le jour suivant, dès les premières heures de la matinée, ils virent venir la princesse, qui marchait en tête de son troupeau d'esclaves.

S'arrêtant devant la maison, elle demanda en voyant le jeune homme :

— Qui es-tu ?

Ce fut le petit vieux qui répondit :

— C'est un de mes neveux qui est venu me rendre visite !

— Je veux qu'il vienne avec moi !

La princesse insista, mais le bonhomme sut fort bien lui tenir tête et finit par la décourager.

Dépitée, elle s'éloigna.

Lorsqu'elle eut disparu au détour de la route, le petit vieux déclara :

« J'ai réussi à me défaire d'elle, aujourd'hui. Mais demain, elle va revenir et ce ne sera pas aussi facile. Il me faudra te laisser partir avec elle. »

Le bonhomme s'en fut chercher quelque chose dans la grande salle, sur une étagère, au-dessus de l'âtre. Il revint près du prince.

« Voici une petite galette que tu vas mettre dans ta poche. Lorsque tu auras passé plusieurs jours avec elle, elle tentera de te jeter un sort. Elle t'offrira de la galette. Tu ne la refuseras pas. Au contraire, tu te montreras ravi. Prends la galette et, *sans faire semblant de rien*, tu la mettras dans ta poche. Tu prendras ensuite celle que je viens de te donner et tu la mangeras. Fais tout ton possible pour te souvenir des paroles qu'elle prononcera lorsqu'elle te jettera de l'eau au visage. Ne sois pas effrayé. À ton tour, tu lui offriras de la galette. Tu lui tendras celle que tu auras cachée. Jette-lui de l'eau au visage en répétant les paroles que tu auras retenues. Alors, elle sera changée en jument. Tu viendras me voir en la tenant bien par la bride. Et surtout, n'aie pas peur de la fouetter, si elle se montre rétive et si elle te résiste. Si tu fais comme je te le recommande, tu seras sauvé. Sinon, tu auras à craindre de nombreux malheurs ! »

Le jour suivant, comme prévu, la princesse revint, suivie de son troupeau. Elle réclama le garçon avec tant d'insistance que le vieillard dut consentir à laisser partir son nouveau compagnon. Il obtint néanmoins la promesse que celui-ci viendrait le voir toutes les deux semaines.

Le prince s'en fut avec la princesse.

Tandis qu'il marchait à ses côtés, il entendit les animaux derrière lui murmurer :

« Quel grand malheur ! Un si beau jeune homme ! Et dire qu'elle va faire de lui comme de nous autres ! »

Quinze jours plus tard, la princesse emmena le jeune garçon près d'une fontaine. Ils s'assirent l'un près de l'autre sur la margelle. Elle lui dit :

« À propos, j'ai apporté de la galette, nous allons en manger un morceau ! »

Il se souvint des conseils du vieillard et fit comme celui-ci lui avait recommandé.

La princesse fut des plus surprises lorsqu'elle ne vit pas se produire son sortilège. Après lui avoir jeté de l'eau au visage, elle déclara qu'en agissant ainsi elle avait voulu jouer avec lui et lui faire peur.

— Je suis bien contente de voir que vous n'avez eu aucune crainte.

Oui, je suis très heureuse de me trouver aux côtés d'un homme brave et courageux.

Le prince fit semblant de croire sa compagne. Il lui dit :

— J'ai oublié que j'avais, moi aussi, de la galette ! Mon oncle m'en a donné avant que je prenne congé de lui. En voulez-vous un morceau ?

— Bien volontiers ! Pourquoi pas ?

Sans méfiance aucune, elle prit un morceau de galette et le mangea. Aussitôt, il lui jeta de l'eau à la figure en répétant exactement les phrases qu'il lui avait entendu prononcer. Elle se trouva sur-le-champ métamorphosée en jument.

Sitôt après, il se mit en route, la tenant par la bride, et s'en fut rendre visite au petit vieillard qui le reçut avec beaucoup d'enthousiasme et de joie. Les conseils que celui-ci lui avait prodigués s'étaient révélés fort utiles.

Le petit vieux lui dit :

« Fais très attention à ta jument. Il ne faut sous aucun prétexte la débrider ! »

Le prince prit congé de son ami et suivit un long chemin qui traversait un bois. Comme il s'engageait dans la forêt, il vit venir à lui une vieille sorcière, une très vieille femme, sale, en haillons, avec, de chaque côté, deux grosses poches remplies à ras bord.

— Oh là là ! s'exclama la sorcière. Comme vous avez, monsieur, une belle jument. Elle est magnifique !

— Vous avez raison. N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Je voudrais bien l'acheter !

— Alors, vraiment, comme cela, vous voudriez me l'acheter ? Combien m'en proposez-vous ?

La vieille sorcière réfléchit un certain temps et dit :

— Mille piastres !

— Marché conclu ! dit-il en riant, croyant que la vieille n'était pas assez riche pour payer cette somme.

— Marché conclu ! répliqua-t-elle, en sortant sa bourse de son jupon et en comptant son argent.

Le garçon est étonné. Il ne pensait pas qu'une telle pauvre eût autant d'argent pour acheter une jument de ce prix. Il riposte :

— Inutile de compter vos pièces de monnaie ! Je n'ai pas envie de vendre ma jument.

— Vous allez me la vendre, sinon j'appelle les gendarmes !

Tout décontenancé, il descendit de selle. La vieille prit la bride et, sur-le-champ, la jument redevint princesse.

Celle-ci, maudissant le prince, le métamorphosa en oiseau, qu'elle fit porter sans retard dans la cour d'un château abandonné, afin qu'il y meure de faim.

Pendant ce temps, les parents du jeune prince, qui n'avaient jamais

reçu de lui la moindre nouvelle, étaient fort inquiets.

Une nuit, sa mère rêva qu'il avait été emmené en esclavage dans un château et que là, il agonisait lentement.

Un corbeau était venu lui apporter la nouvelle et lui dire que, si elle souhaitait le revoir en vie, il n'y avait pas de temps à perdre.

Lorsque la mère se réveilla, elle fit venir près d'elle l'oncle du jeune garçon et lui apprit ce qu'elle avait vu en songe.

L'oncle réfléchit un court instant et déclara qu'il devait aller sans plus attendre chez le père de la princesse et lui arracher à tout prix son consentement.

Ainsi fut fait.

Le père de la princesse eut beau vitupérer, fulminer, se mettre en colère, son visiteur ne fut aucunement impressionné. Il le fit saisir, pendre par les pieds et fouetter sans répit et miséricorde, jusqu'à ce qu'il eût enfin donné son consentement pour tout de bon.

Alors, sur-le-champ, brusquement, tout rentra dans l'ordre.

La princesse libéra de ses sortilèges toutes ses victimes, qui retrouvèrent leur aspect d'autrefois.

Elle épousa le jeune prince au cours de noces somptueuses, qui furent célébrées dans l'allégresse et la joie générales.

Le coq, la poule et la vache



UN bûcheron avait trois fillettes. Dans une modeste cabane, proche de la forêt, il vivait très simplement.

Sa femme s'occupait du ménage et préparait les repas, tandis qu'il abattait les arbres et faisait des coupes et des fagots.

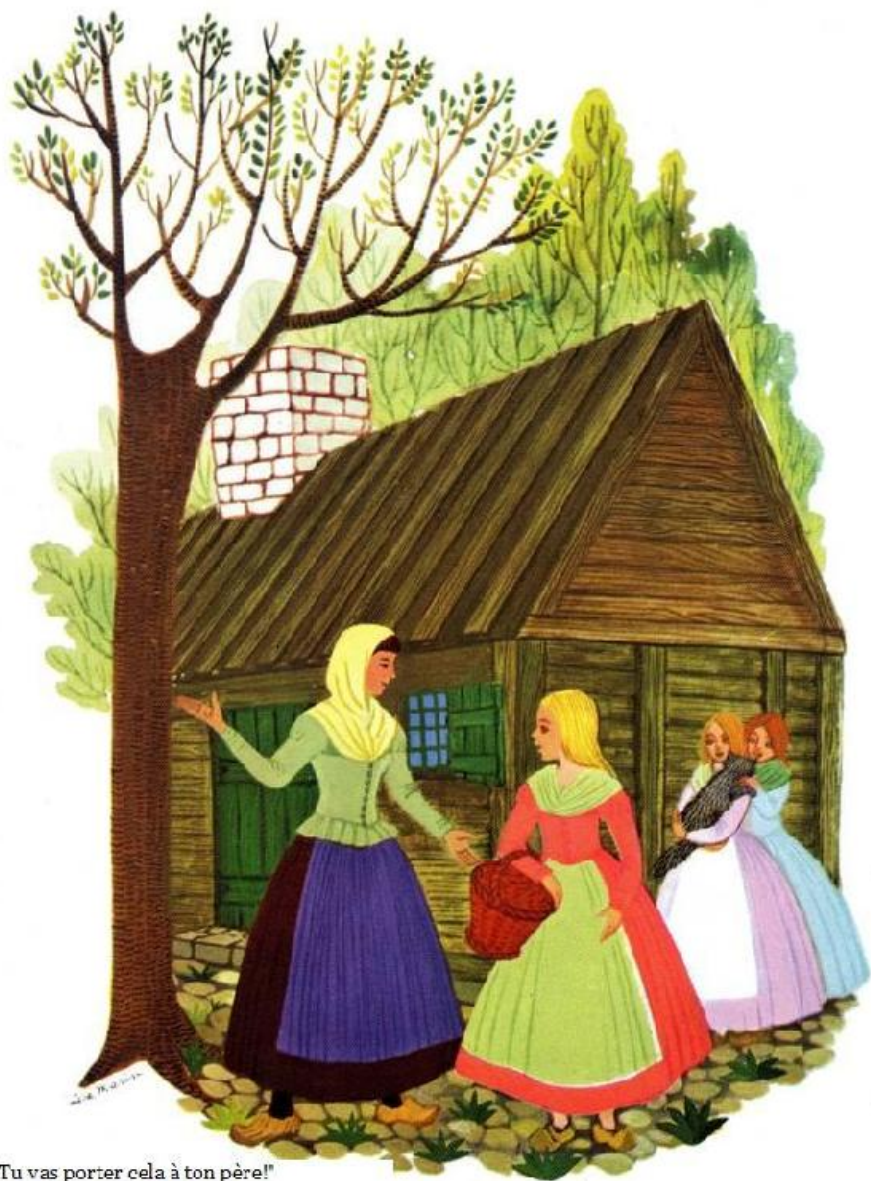
La petite famille, satisfaite de son sort, voyait s'écouler les jours les uns après les autres sans se plaindre ni envier quiconque.

Ce matin-là, avant de partir à son travail, le bûcheron dit à sa compagne :

« Ma femme, tu me feras porter mon dîner, à midi, par une de nos filles ! »

À l'heure dite, la mère, ayant préparé un panier, appela la fille aînée et lui dit :

« Tu vas porter cela à ton père ! »



"Tu vas porter cela à ton père!"

La fillette se mit en route, traversa les champs, s'engagea dans un petit sentier qui s'enfonçait à travers bois. Les massifs qui le bordaient étaient remplis de fleurs de toutes les couleurs.

La fillette fut émerveillée. Elle se mit à faire un bouquet, tant et si bien qu'elle s'écarta de sa route et finit par se perdre.

Cherchant son chemin, elle arriva à une petite maison isolée devant laquelle, assis sur un banc de pierre, un vieillard, à la barbe blanche démesurément longue, somnolait.

Le jour déclinait. L'enfant, s'approchant, demanda :

— Grand-Père ! Pourrais-je coucher ici, ce soir ?

Le bonhomme se réveilla, regarda la fillette et, après lui avoir fait répéter sa question, lui répondit :

— Hum ! Mais certainement, bien sûr ! Seulement auparavant, je vais te demander un service. Aujourd'hui, j'ai oublié de donner à manger à mon petit coq, à ma petite poule et à la vache. Tu vas t'occuper d'eux et tu leur demanderas si tu peux coucher ici !

La petite fille prit des graines et du fourrage et s'en fut dans le champ voisin. Une fois dans l'enclos, elle oublia ce qu'elle devait faire. Elle s'amusa et lorsqu'elle demanda au coq, à la poule et à la vache :

— Je peux coucher ici, ce soir ?

Ils répondirent :

— Non !

Et l'un d'eux ajouta :

— Tu devais nous donner à manger, tu ne l'as pas fait. Nous allons t'enfermer dans les basses-fosses, oui, dans la cave !

Et sans plus attendre, les trois bêtes se saisirent d'elle et exécutèrent leur menace.

Lorsque le bûcheron rentra chez lui, le soir, il dit :

— Ma femme, tu as oublié mon dîner à midi ! J'ai dû m'en passer !

— Comment cela ? J'ai chargé notre petite fille de te le porter. Elle ne t'a donc pas rejoint ?

— Non, je ne l'ai pas vue !

— Tiens, tiens ! Voilà qui est curieux !

Au matin suivant, le bûcheron, saisissant sa cognée, dit à son épouse :

« À midi, envoie-moi une petite avec mon dîner ! »

Quelques heures s'écoulèrent, puis la seconde fillette se mit en route avec le panier de provisions.

Elle prit le même chemin que sa sœur et, comme elle, fut attirée par les fleurs et se mit à faire un bouquet. Comme elle aussi, elle laissa passer les heures et s'égara.

En marchant, elle finit par arriver à la petite maison du vieillard à la très longue barbe blanche. Elle poussa la porte, entra et vit le petit bonhomme assis sur une chaise devant la cheminée. Elle lui demanda :

— Monsieur, pourrais-je loger ici pour la nuit ?

— Oui, mon enfant. Seulement, sois gentille, va donner à manger au petit coq, à la petite poule et à la vache !

La fillette assura le vieillard qu'il pouvait compter sur elle. Elle se rendit dans le champ, oublia ce qu'elle devait faire et s'amusa jusqu'au moment où elle demanda aux trois bêtes :

— Bonsoir, mes amis ! Est-ce que je pourrais passer la nuit ici ?

Le petit coq et la petite poule répondirent :

— Tu devais nous donner à dîner, tu ne l'as pas fait, tu ne pourras pas coucher ici.

La vache ajouta :

— Tu vas aller rejoindre ta sœur, dans les basses-fosses, dans la cave.

Ce qui fut fait aussitôt.

De retour à la maison le soir, le bûcheron dit à sa femme :

— J'ai encore attendu en vain à midi. Tu ne m'as pas fait porter mon dîner !

— Mais si, je t'ai fait porter ton dîner. J'en ai chargé notre cadette !

Le père, hochant la tête, déclara :

— La pauvre enfant, elle a dû se perdre aussi !

Au matin du troisième jour, le bûcheron, se préparant à partir pour la forêt, s'exclama :

« Aujourd'hui, ma femme, ne manque pas de me faire porter mon dîner par la dernière de nos petites filles. »

Dans la matinée, vers onze heures, la mère chargea la benjamine de porter le repas du bûcheron.

Tout se déroula de la même façon que pour les deux autres sœurs.

L'enfant s'écarta du chemin, se mit à cueillir des fleurs, laissa passer les heures et se perdit.

Au crépuscule, elle arriva en vue de la petite maison du bonhomme à la barbe démesurément longue.

Le petit vieux était en train de balayer devant sa porte. Elle lui demanda :

— Il se fait tard, je suis fatiguée, est-ce que je pourrais dormir ici ?

Il répondit :

— Pourquoi pas ? Mais il te faudra, avant, donner à manger à mon petit coq, à ma petite poule et à la vache !

— Bien volontiers !

Puis elle s'enquit :

— Où avez-vous rangé les graines et le fourrage pour vos bêtes ?

Le bonhomme lui tendit les graines et le fourrage. Elle s'en fut donner à manger aux trois bêtes.

Lorsque celles-ci furent rassasiées, elle leur demanda :

— Est-ce que je peux coucher ici ?

Le petit coq et la petite poule lui répondirent :

— Va te reposer dans cette chambre, tu y seras à ton aise !

La benjamine fit comme il lui avait été conseillé.

Au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un épouvantable vacarme.

Tremblante de peur, elle murmura :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? J'ai la gorge serrée et le cœur qui bat très fort !

Le fracas cessa brusquement et elle se rendormit.

Au matin, lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle se trouvait dans un splendide, un magnifique château.

Quant au petit bonhomme à la barbe démesurément longue, il était devenu un beau prince.

Il dit : « Tiens, ma chère enfant ! Je te remercie, car tu m'as délivré. Oui, j'étais *métamorphosé*, mais j'ai retrouvé mon aspect d'antan car tu n'as pas oublié, comme les autres, de donner à manger à mon coq, à ma petite poule et à ma vache ! À cette heure, tu peux aller chercher tes deux sœurs, qui sont enfermées dans la cave ! Voici la clef du verrou ! » La benjamine s'empressa de délivrer ses deux sœurs et les ramena avec elle.

Le beau prince lui dit alors :

« C'est toi qui m'as délivré, moi et mon château. Il faut donc que nous nous épousions. Tu acceptes d'être ma femme ? »

Il prit la fillette par la main et l'emmena visiter son château, le plus beau château encore jamais vu. Tout y était en or et en argent.

Le prince, désignant son domaine d'un geste large de la main, déclara :

« Ma belle petite fille, tout ceci t'appartient ! »

Quelques jours plus tard, au cours de fêtes somptueuses, ils s'épousèrent et depuis, ils ont toujours vécu heureux.

La princesse du Tomboso



U N roi avait trois fils.

Sentant venir la mort, il les manda auprès de lui et lorsqu'ils furent au pied de son lit, il leur dit :

« Quand je ne serai plus de ce monde, vous irez derrière le château, près des écuries et, creusant le sol, vous découvrirez un bol, un vieux bol ! Prenez-le et secouez-le. Ce qui en tombera sera votre héritage ! » Lorsque leur père eut rendu le dernier soupir, alors que l'habitude était de garder le corps exposé dans le cercueil pendant deux fois vingt-quatre heures, les trois fils étaient si impatients de connaître leur héritage que le jour même du décès de leur père, ils fouillèrent le sol et mirent au jour le fameux bol.

Le plus âgé des trois le prit et aussitôt, sans perdre la moindre seconde, lui donna plusieurs secousses.

Le résultat ne se fit pas attendre. Presque au même instant, une bourse tomba sur le sol, aux pieds même du fils aîné. Celui-ci s'en saisit et lut sur le gousset : « Chaque fois que vous fourrerez la main dedans, vous aurez cent écus ! »

Le prince, le visage rayonnant de joie, se tourna vers ses deux frères et leur dit :

« Maintenant, je n'ai plus à craindre les tracasseries. Ma fortune est assurée ! »

Le second prit le bol et le secoua. Il en tomba un cornet. Sur celui-ci était cette inscription : « Soufflez par un bout et vous aurez cent mille hommes à votre disposition, qui exécuteront ce que vous leur ordonnerez. Quand vous aurez assez de leurs services et que vous voudrez vous en défaire, vous n'aurez qu'à souffler par l'autre bout et vous n'aurez plus rien ! »

Le troisième frère prit le bol et le secoua. Il en tomba une ceinture et sur cette ceinture, on pouvait lire cette inscription : « Mettez cette ceinture autour de vous et tout ce que vous souhaiterez, vous l'aurez ! »

Le benjamin eut un sourire satisfait et dit :

« Ma fortune est faite, à moi aussi ! »

Les trois princes avaient, à diverses reprises, entendu parler d'une certaine princesse, la princesse du Tomboso, laquelle, si l'on en croyait les propos rapportés sur elle, était d'une extraordinaire beauté.

Impatient, le plus jeune des trois princes décida :

— Je vais aller voir la princesse du Tomboso !

Ses frères eurent un sourire et déclarèrent :

— Tu vas aller voir cette princesse et elle va te dérober ta précieuse ceinture !

Le jeune prince eut un haussement d'épaules.

— Mes frères, ne craignez rien ! J'ai ma ceinture sur moi et si quelqu'un veut me la dérober, je souhaiterai d'être sur-le-champ hors du château !

Les sages recommandations ne servirent à rien. Le jeune prince prit la ceinture, la passa autour de ses reins et, l'ayant bouclée, fit un vœu, celui de se trouver dans la chambre de la princesse du Tomboso.

Il y fut immédiatement transporté, à la grande surprise de la princesse.

Après avoir poussé un cri, elle lui demanda :

— Êtes-vous un homme de la terre ou du ciel ?

Il lui répondit :

— Ah, ma princesse, je suis un homme de la terre qui vient vous rendre visite !

— Par quel moyen êtes-vous ainsi tombé dans ma chambre ?

— Une simple bagatelle ! Je porte sur moi une petite ceinture. Dès que je souhaite quelque chose, cela s'accomplit. Si je veux être dans une place, j'y suis ; si je veux être dans une autre, c'est de même !

— Vous me racontez des balivernes. Ce n'est pas là chose possible !

— Vous ne croyez pas ce que je vous dis ! Eh bien, vous allez voir ! Tenez, je fais le vœu de me trouver dans une autre pièce de votre château !

Il disparut, se trouva dans la chambre voisine, pour revenir dans la chambre où se trouvait la princesse toute décontenancée et pantoise.

— Ça, c'est une chose incroyable, marmonna la jeune fille. Il faut vraiment le voir pour y croire. C'est fantastique !

Et elle ajouta :

— Donnez-moi cette ceinture merveilleuse !

Le jeune garçon, sans méfiance, défit la boucle et se libéra de la ceinture qu'il tendit à sa compagne.

Elle la passa sur elle et tout en fermant la boucle, elle dit :

« Je souhaite me trouver avec mon père ! »

Elle fut alors transportée dans le salon du roi.

— Écoutez-moi, mon père, il y a dans ma chambre un scélérat qui

m'importune et qui veut ravir mon honneur !

— Que dis-tu ma fille ? rugit le roi en se levant d'un bond.

Aussitôt, le monarque alerta sa garde et donna à ses soldats l'ordre d'expulser cet intrus !

Ceci fut promptement exécuté. Non seulement, on fit sortir le jeune prince de la chambre de la princesse, mais, une fois dans la cour, on le roua de coups, de la tête aux pieds, avec un fouet à la longue lanière de cuir.

Quand on le crut mort plus de cent fois, on le jeta dehors, devant la porte du château, sur le bord du chemin.

Il demeura là plusieurs jours, sans connaissance.

Lorsqu'enfin il reprit ses esprits, il se releva péniblement et, tout en faisant quelques pas, se mit à réfléchir. Il se dit : « Si je retourne auprès de mes frères, ceux-ci vont se moquer de moi et qui sait ? peut-être même m'ôteront-ils la vie ? »

Le jeune prince fut longtemps indécis mais, la faim le tenaillant, il rentra au château de ses ancêtres où il retrouva ses deux frères.

Ceux-ci le virent de loin revenir la tête basse. Ils se dirent :

« Notre benjamin ne semble pas trop gaillard, il a dû faire quelque bêtise ! »

Ils descendirent rapidement, foncèrent vers la porte en saisissant au passage de solides bâtons avec lesquels, frappant le sol, ils lui firent comprendre que s'il avançait davantage il pourrait lui arriver malheur.

Comme le pauvre garçon ne pouvait faire autrement, il rejoignit ses deux frères. Alors, il conta sa mésaventure.

— À cela il fallait s'attendre, tu es un naïf et un sot. La seule chose que tu mérites, c'est d'être enfermé à jamais dans une pièce du château.

— Oui, c'est vrai, rétorqua l'autre frère. Il faut te boucler à double tour, afin que tu ne puisses plus ressortir !

Le benjamin, se sentant coupable, n'osa émettre la moindre protestation.

Il demeura ainsi cloîtré tout un mois.

Il dit alors à son frère qui avait hérité de la bourse :

— Si tu voulais me prêter ta bourse, je pourrais racheter ma ceinture !

L'interpellé, en ricanant, riposta :

— Toi, tu as donné ta ceinture à la princesse, mais tu n'iras pas lui remettre ma bourse !

— Mon frère, que vas-tu croire ? Laisse-moi agir et tu verras, je saurai reprendre ma précieuse ceinture ! Fais-moi confiance !

Le frère aîné haussa les épaules.

— Elle a su obtenir de toi ta ceinture, elle saura te faire donner ma bourse !

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu vas voir. Je vais retourner au château, je demanderai à parler à la princesse. Je lui donnerai des écus et encore des écus, sortis de la bourse. Elle finira bien par me rendre ma ceinture, en échange !

Le frère répondit :

— Sur les yeux de ta tête, si tu laisses la bourse à la princesse, je ne ferai pas grâce de la vie lorsque tu reparaitras devant moi !

Le jeune prince se saisit de la bourse et repartit. Il arriva peu de temps après au château et demanda à être conduit devant la princesse, ce qui fut fait aussitôt.

Une fois en présence de la jeune fille, il la salua et lui réclama :

— Je veux ma ceinture !

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler !

— Écoutez, ma princesse. Nous pouvons fort bien nous entendre. Je vous remettrai en échange de mon bien des écus et des écus, en nombre considérable.

— Comment feriez-vous, vous n'avez pas tant d'écus que cela !

Il répliqua, avec un sourire narquois :

— Je peux remplir cette chambre d'écus d'or, si je le veux !

— Comment un garçon comme toi peut-il tenir de tels propos ? Mon père, qui est fort riche, ne pourrait seulement en recouvrir le plancher !

— Moi, c'est différent, je peux en déposer comme bon me semble ! J'ai une bourse et il suffit de plonger la main dedans pour retirer cent écus, et encore cent écus, autant de fois qu'il me plaît !

— Ah ça ! Il y a donc un mystère !

À ce moment, le prince sortit la bourse magique de sa poche et de la bourse, il tira cent écus qu'il lança sur le plancher. Et cent écus ! Et cent écus encore !

— Voilà qui est merveilleux ! s'écria la princesse tout étonnée, je vais vous redonner votre ceinture. Seulement, laissez-moi mettre la main dedans la bourse, pour voir si elle fera de même avec moi !

Naïf, il acquiesça au désir de la princesse, laquelle, bien sûr, ne lui rendit pas sa ceinture. Tout en mettant sa main dedans la bourse, elle souhaita se trouver avec son père.

« Oh, mon père, vite, ce scélérat, ce gueux, il est toujours dans ma chambre ! »

Des gardes se saisirent du visiteur, le frappèrent à coups de bâton, jusqu'à ce qu'on le crût mort sept fois. Puis on le jeta du haut du château dans la rue.

Il y demeura plus d'une semaine, huit jours exactement. Ses frères, ne le voyant pas revenir, comprirent qu'il avait également perdu la bourse.

Au matin du huitième jour, il reprit connaissance. Gémissant de

douleur, se frottant partout, il se mit à réfléchir.

Il s'était fourré dans une très mauvaise situation. Qu'allaient dire ses frères lorsqu'il leur raconterait ses dernières mésaventures ?

Il reprit néanmoins le chemin du retour et finit par découvrir au loin ses deux frères qui l'attendaient, impatients et furieux. Ils lui crièrent qu'ils étaient décidés à lui administrer une sévère correction s'il ne rentrait pas avec la bourse. En le voyant couvert de terre et de vase, ils comprirent ce qui s'était passé.

Tous deux brandissaient de solides gourdins. Pourtant, le jeune homme s'approcha.

— Entre ! ordonna l'aîné.

— Tu ne vas pas gagner ta chambre, dit le cadet, non, tu vas demeurer là dans la cheminée. Quand on te jettera un os, tu pourras le ronger. Quand on n'en aura pas pour toi, eh bien, tu t'en passeras.

Le prince vécut un mois ainsi.

Au bout de ce temps, à son frère qui avait le cornet, il proposa :

— Si tu voulais me prêter ton cornet, j'irais chercher ma bourse et la ceinture !

— Il n'y a pas de danger que je te prête mon cornet. Il en adviendrait ce qu'il est arrivé à ta ceinture et à la bourse de notre frère aîné.

— Laisse-moi t'expliquer ce que je compte faire. Je n'irai pas voir la princesse. Je n'irai pas au château. Une fois arrivé à la ville, je soufflerai dans le cornet et j'aurai cent mille hommes à mon service. Avec cette armée, je me présenterai devant le château, j'en ferai le siège et je récupérerai la ceinture et la bourse !

Cet exposé était plein de bon sens. Le cadet fut impressionné et tendit le cornet.

Le benjamin s'en fut à la ville et une fois qu'il en eut franchi la porte, il se mit à souffler dans le cornet. Cent mille hommes se présentèrent à lui.

— Que voulez-vous, Maître ? demanda un des officiers, au garde-à-vous.

— Il faut assiéger la ville !

Au même moment, passait non loin de là un carrosse. C'étaient le roi et sa fille, qui faisaient une promenade. Ils furent surpris de voir tant de monde.

Le prince, reconnaissant la princesse, s'approcha et lui dit :

— Si vous ne me remettez pas mon bien, c'est-à-dire la ceinture et la bourse, je mets le siège devant la ville et je vous passe au fil de mon épée.

— Oh, mon Dieu, gémit la princesse toute pâle, bien sûr que je vais vous remettre votre butin. Seulement, auparavant, veuillez me dire comment vous avez pu réunir autant d'hommes !

— C'est un jeu pour moi ! Je n'ai qu'à souffler dans mon cornet pour qu'aussitôt surgissent cent mille hommes à mon service !

La princesse, cachant son étonnement, répondit :

— Un pareil pouvoir est chose impossible. Un homme ne peut en bénéficier. Je ne vous crois pas !

— Ah, vous ne me croyez pas ! Vous vous imaginez que je dis des mensonges ! Eh bien, vous allez pouvoir vous en rendre compte par vous-même. Je vais opérer immédiatement, là, devant vous !

Ce disant, il tira de sa poche le cornet, souffla par un bout : cent mille hommes apparurent ; souffla par l'autre bout : les cent mille hommes disparurent.

La princesse, tout étonnée, s'écria :

— Arrêtez, Monsieur, et espérez. Je vais vous rendre votre bien.

Elle détacha la ceinture qu'elle portait sur elle, prit la bourse et s'approcha pour lui remettre les deux objets ensemble.

— Seulement, dit-elle, s'il vous plaît, laissez-moi souffler dans le cornet, pour voir si c'est pareil pour moi !

Sans défiance, il tendit le cornet. Elle s'en saisit, souffla dedans : cent mille hommes surgirent.

— Que voulez-vous, Princesse ? demanda l'un des officiers, au garde-à-vous.

— Qu'on se saisisse de cet homme, qu'on le batte et qu'on le mette à mort !

L'ordre fut exécuté séance tenante. On se saisit du prince, on le bastonna avec violence et on le laissa sur le sol, comme mort. Il y demeura pendant huit jours.

Lorsqu'il reprit connaissance, il faisait piètre figure.

« Je ne peux retourner auprès de mes frères. Il ne me reste plus qu'à mourir ! »

Non loin de là, il y avait un petit bois et, tout près du petit bois, un marais aux eaux tranquilles et dormantes.

Il soupira :

« Je vais me traîner jusqu'à ce bois pour y rendre le dernier soupir ! »

Il se traîna vers le marais et, tout près de là, il vit un superbe pommier dont les branches pliaient sous le poids des fruits. Et près du pommier, il y avait un prunier dont les fruits étaient aussi abondants. Il contempla les deux arbres avec admiration et se dit :

« Je vais mourir, mais rien ne m'empêche auparavant de me délecter de ces pommes si rouges et de ces prunes qui semblent éclater de sève ! Comme je ne serai plus là pour supporter les affres d'une indigestion, j'aurais bien tort de me gêner. »

Il grimpa dans le pommier et se gava de pommes.

Après un certain temps, il voulut descendre. Il s'aperçut alors que

son nez était devenu si gros qu'il traînait à terre.

« Oh, là, là ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Je vais mourir avec un nez énorme ! »

Il gesticula tant qu'il tomba à terre sur son nez. Puis, au prix de mille efforts, rampant sur le sol, comme un reptile, il réussit à atteindre le prunier. Il se mit à savourer ces fruits sucrés et juteux.

Lorsqu'il eut mangé des prunes en quantité abusive, il s'aperçut à son très grand étonnement qu'il avait maintenant le nez le plus fin, le plus délicat qu'on eût jamais vu.

Après s'être longtemps miré dans une flaque d'eau, il dit :

« Ah ça, par exemple, si je m'attendais à cela ! On peut dire que c'est une affaire ! »

Le lendemain, ayant été chercher des joncs en bordure de l'étang, il tressa une corbeille qu'il emplit ensuite de pommes et de prunes bien mûres.

Il s'en fut au marché de la ville offrir d'abord ses pommes aux passants. Un domestique du château de la princesse, qui était venu aux provisions, remarqua les pommes rouges et appétissantes.

C'était là marchandise rare à cette période de l'année. Il s'en retourna à grands pas au château avertir la princesse.

— Il y a au marché des pommes splendides !

— Eh bien, qu'on m'en procure. Je veux en manger au dîner !

Le soir, on apporta devant elle un plateau garni de pommes superbes.

Assise dans son fauteuil, elle en croqua plusieurs.

Lorsqu'elle voulut se lever, elle se sentit attirée vers le sol par son nez, qui pesait terriblement lourd. Elle ne put se relever et avec peine se traîna vers son lit.

Fondant en larmes, poussant des soupirs de désolation, elle demanda à sa confidente :

— Qu'on avertisse immédiatement mon père, le roi !

Celui-ci répliqua :

— Vite, qu'on aille quérir un médecin !

Le praticien alerté se rendit auprès de la princesse et lui prit le pouls. Il hocha la tête :

— Ce n'est pas une maladie bien dangereuse. Elle n'a aucune fièvre ! Pour m'en assurer davantage, il faudrait que je vous examine de plus près. Allons, redressez-vous ! Oui, redressez-vous !

Mais en dépit de ses efforts, la princesse ne put se redresser. Le médecin crut qu'elle y mettait de la mauvaise grâce.

— Elle ne veut pas ! Eh bien, je réserve mon diagnostic !

La princesse s'écria :

— Ce n'est pas un bon docteur ! Qu'on aille m'en chercher un autre, plus compétent !

Le prince était demeuré à proximité du château et guettait tout ce qui s'y passait. Il courut chez un docteur et lui demanda de lui vendre ses habits.

Vêtu en docteur, très solennel, il se présenta à la porte du château et offrit ses services au roi pour la maladie de sa fille. Il fut aussitôt agréé.

On le mena à la chambre de la princesse. Il observa la patiente et, comme l'avait fait l'autre docteur avant lui, il lui prit le pouls.

Comme elle avait toujours le visage en bas du lit, il lui demanda : « Princesse, redressez-vous, que j'examine votre langue ! »

Elle ne put obéir. Alors, la saisissant par les épaules, il la fit virevolter violemment, de telle façon que, l'opération terminée, elle avait le visage en l'air.

« Mais dites-moi, princesse, vous avez là un bien curieux nez ! »

Il s'empessa d'ajouter :

« Ne désespérez pas, je vais aller chez mon apothicaire et quand je serai de retour je vous ferai disparaître ce vilain appendice en un clin d'œil ! »

Le prince courut à toutes jambes chercher son panier de pommes et de prunes et, toujours précipitamment, il revint au palais.

Prenant dans le panier quatre prunes, il les fit manger à la princesse.

Miracle, voilà le nez qui raccourcit.

Il fit ensuite manger quatre pommes à la princesse. Et voilà le nez qui retombe sur le lit comme précédemment.

Le faux médecin déclare :

— Ma princesse, vous avez en votre possession des objets qui ne sont pas à vous. Donnez-les-moi, car ils enlèvent de la puissance à mes remèdes.

— Oui, Monsieur, dit-elle, j'ai une ceinture qui n'est pas à moi.

— Donnez-la-moi, princesse. Je vous la remettrai quand vous serez guérie !

Il procéda de la même façon pour la bourse, donnant successivement des prunes et des pommes à sa patiente dont le nez raccourcissait et s'allongeait sans qu'elle y comprît rien.

Ce fut, enfin, le tour du cornet.

Lorsqu'il eut les trois objets, il fit croquer à la princesse tant et tant de pommes que son nez finit par avoir un pied de long.

« Oh, princesse, quel nez curieux vous avez là, mais ce n'est pas assez ! dit-il avec un large rire, regardez bien mes mains ! »

Il fit alors à l'adresse de la malheureuse princesse, qui subissait un véritable martyre, un magistral pied de nez.

« Regardez-moi bien, princesse ! Je suis celui que vous avez si bien traité, je suis celui que vous avez fait chasser et bastonner trois fois. Vous m'aviez volé mon bien, cette ceinture, cette bourse et ce cornet

que j'ai enfin pu récupérer.

» Je vous quitte maintenant, mais je vous laisse quelque chose en souvenir de moi. Je vous laisse avec un pied de nez. On ne vous appellera plus la Princesse du Tomboso, mais la Princesse d'un Pied-de-Nez. Oh, que c'est drôle ! »

Et sans plus attendre, il retourna près de ses frères qui le reçurent avec joie et reconnaissance.

Gilbert et le roi



C'ÉTAIENT de bien pauvres gens. Ils vivaient chichement, espérant en de meilleurs lendemains.

Lorsque le père mourut, il laissa sa femme seule avec leur garçon, lequel n'était pas bien malin.

Un jour, il lui prit l'idée d'aller à la messe.

Sa mère protesta :

« Aller à la messe, toi ? Tu es trop fou ! »

Faisant fi des remarques de la vieille femme, il s'en fut à l'église, où il se mêla à la foule des fidèles.

Il y demeura un court moment et sortit, croyant que l'office était terminé.

Il était sur le parvis lorsque la fille du roi vint à passer. Il la vit et ressentit une très grande joie. Elle était si belle qu'il l'aima aussitôt, du premier coup.

Il rentra chez lui précipitamment et dit à sa mère :

— Mère, je viens de voir la princesse, je l'aime éperdument. Je veux l'épouser !

Sa mère demeura un instant sans mot dire, clouée par la surprise. Lorsqu'elle eut recouvré ses esprits, elle dit :

— Il est vrai que tu devrais te marier, je commence à me faire vieille. Seulement, tu as l'esprit un peu dérangé. Tu ne parviendras jamais auprès du roi pour lui demander la main de sa fille !

Puis sa mère lui conseilla d'aller trouver l'un de ses amis.

— Tu lui diras de t'accompagner et lorsque tu répondras au roi, il n'aura qu'à te contredire sur tout !

Gilbert s'en fut chez l'ami en question. Celui-ci accepta de l'accompagner au château.

Sans trop de difficultés, le roi étant dans ses bons jours, ils furent reçus par le monarque.

Sans préambule, Gilbert déclara :

— Je suis venu pour épouser votre fille !

Le roi lui demanda :

Au moins, es-tu riche ? Gilbert lui répliqua :

— Nous avons une petite terre, pas très importante !

Aussitôt son ami prit la parole :

— Ah, pas très importante ! Il veut rire ! Savez-vous que toute la ville lui appartient tant sa fortune est grande ?

Le roi se tourna vers sa fille qui était à ses côtés, lui faisant un signe pour lui dire que le visiteur semblait être un bon parti.

Le souverain demanda ensuite à Gilbert :

— As-tu des champs et beaucoup de machines pour les cultiver et les maintenir en état ?

Gilbert répondit :

— Je n'ai qu'une toute petite machine !

L'ami intervint :

— Il dit qu'il n'a qu'une toute petite machine. Sachez qu'il en possède des centaines. C'est l'homme le mieux pourvu en matériel dans tout le pays !

Le roi hocha la tête, visiblement très satisfait. Il se pencha vers sa fille et lui murmura :

« C'est certainement le meilleur parti ! »

Alors, devinant qu'il avait gagné sa cause, le brave Gilbert, retrouvant son assurance, se mit à se gratter.

Le roi le voyant faire, lui dit :

— Qu'as-tu donc à te gratter ?

Gilbert répliqua :

— Oh, pas grand-chose. Un simple petit bouton !

Et l'ami, continuant le jeu, rétorqua :

— Un petit bouton ? Ah, ne m'en parlez pas ! Il est tout couvert de boutons !

La princesse fit une moue de dégoût et s'en fut.

Le roi éconduisit les visiteurs, refusant tout net de donner sa fille en mariage à Gilbert.

Pipette



O n l'appelait Pipette. C'était un gars qui avait horreur du travail. Il était paresseux comme pas un. Il vivait chez son père, sans rien faire de ses dix doigts.

Un matin, le vieux, qui en avait assez de le voir flâner à longueur de journée, lui dit :

— Pipette, tu es capable de travailler ! Va-t'en !

Pipette ne dit pas non, mais il demanda :

— Vous allez tout de même me donner quelque chose, avant que je prenne la route.

Le père, qui avait des biens, ne refusa pas et chercha dans sa bourse. Il en sortit plusieurs pièces d'argent et les tendit à son fils qui les glissa prestement dans une de ses poches.

Après quoi, il salua son père d'un geste de la main et prit la route.

Il marcha un certain temps puis, l'appétit le tiraillant, il se rendit dans une auberge, prit place à une table et commanda un plantureux repas.

Notre Seigneur, en ce temps-là, parcourait les routes du monde, en compagnie de saint Jacques.

À leur tour, ils s'arrêtèrent dans la même auberge. Ils s'installèrent à la table voisine de Pipette et se restaurèrent en engageant la conversation avec lui.

Le dîner achevé, ce fut Pipette qui régla la note.

Il en fut ainsi dans plusieurs auberges, si bien qu'un matin, le garçon se trouva sans un sou. Il avait tout dépensé.

Il entra dans une boutique pour acheter un peu de nourriture avec les derniers deniers que, par miracle, il avait retrouvés au fond d'une de ses poches.

Son pain sous le bras, il quitta la ville, suivit un sentier qui le conduisit dans une petite forêt. Il prit son pain, le rompit en deux pour en manger un morceau, quand il rencontra une vieille connaissance, le bon saint Jacques.

Celui-ci, souriant, lui dit :

— Bonjour, Pipette ! Tu manges ?

— Eh oui. As-tu faim, saint Jacques ?

— Oui, Pipette, j'ai faim !

Le garçon prit son couteau de poche et coupa une tranche de pain qu'il tendit à son compagnon.

— Mange !

Peu après, les deux amis se séparèrent et Pipette, reprenant la route, rencontra un peu plus loin Notre Seigneur.

— Bonjour, Pipette ! lui lança celui-ci.

L'interpellé eut un geste de surprise puis un large sourire illumina son visage.

— Quelle joie de te retrouver !

— Tu es en train de manger ?

— Oui ! Et toi, Notre Seigneur, tu as faim ?

Notre Seigneur répondit :

— Oui !

Pipette coupa une tranche de son pain et la tendit à Notre Seigneur.

Puis ils se séparèrent, allant chacun de son côté.

Pipette reprit la route et marcha, marcha pendant des heures et des heures.

Dans le bois, plus loin, il rencontra à nouveau Notre Seigneur qui, cette fois-là, était accompagné du bon saint Jacques.

Ils le saluèrent et lui dirent :

— Mon pauvre Pipette, je parie qu'il ne te reste rien !

— Hé oui, il ne me reste rien. Je suis aussi pauvre qu'un rat d'église.

Le bon saint Jacques déclara :

— Nous te connaissons bien, Pipette, tu as bon cœur et tu es généreux. Pour te remercier de ta bonté, je voudrais te faire un don.

— Un don ! Quoi donc ?

— Oh, c'est un tout petit don !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une simple baguette !

— Une simple baguette ?

— Oui, mais cette baguette n'est pas ordinaire. Tout ce que tu souhaiteras, elle te le donnera ! Tiens, la voici !

Pipette s'en saisit et la glissa dans sa poche, prestement.

Notre Seigneur lui dit :

— Et moi, qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

— Est-ce que je sais ? marmonna le garçon visiblement embarrassé.

Le bon saint Jacques lui murmura discrètement à l'oreille :

— Demande le Paradis à la fin de tes jours, c'est Notre Seigneur !

Pipette, impatient, répliqua :

— Laisse-moi donc tranquille, le Paradis, je le gagnerai quand je

pourrai, comme les autres !

Et le bon saint Jacques d'insister :

— Demande le Paradis !

Notre Seigneur renouvela sa demande :

— Que vais-je te donner ?

— Écoutez-moi donc, je sais ce que je vais vous demander ! Oui, un jeu de cartes qui me fera gagner quand j'en aurai ainsi décidé !

Notre Seigneur lui remit le jeu de cartes demandé.

Avec sa baguette, Pipette se construisit une belle et confortable demeure, dans une région calme et tranquille. Il y vécut fort bien, des années et des années.

Un beau jour, le bon Dieu se dit :

« Ah çà, nous avons oublié Pipette. »

Notre Seigneur s'étant souvenu de son ami, fit venir la Mort et lui dit :

« Va quérir Pipette ! »

La Mort aussitôt obéit. Elle descendit sur terre, frappa à la porte de l'intéressé. Elle le salua :

— Bonjour, Pipette !

— Bonjour ! Qui es-tu ?

— Je suis la Mort !

— Et qu'est-ce que tu viens fiche ici ?

— Ce que je viens fiche, comme tu dis ? Eh bien, je viens te chercher ! Cela fait un bon bout de temps que tu es sur la Terre !

Pipette était fort perplexe. Il fit remarquer :

— Tu ne m'as pas averti, tu me prends au dépourvu. Je n'ai pas la barbe faite !

Et il ajouta :

— Je vais me raser. Pendant ce temps, va dans l'arbre qui se trouve devant la porte et remplis-moi ce panier de fruits. Nous les mangerons ensemble en chemin !

La Mort, prenant le panier, se mit à grimper dans l'arbre. Lorsqu'elle fut dans les branches, Pipette prit sa baguette et fit le souhait suivant :

— Que la Mort reste collée dans cet arbre tant qu'elle ne renoncera pas à m'emporter !

Constatant qu'elle était prisonnière, qu'elle ne pouvait sortir de là, la Mort déclara :

— Ne me retiens pas, Pipette, et je te laisserai libre !

— C'est bon, répliqua Pipette, tandis que la Mort redescendait à terre en faisant plutôt piteuse figure. File d'ici au plus vite et ne reviens pas avant longtemps !

À son retour, la Mort dit au bon Dieu :

— S'il faut aller le chercher, c'est vous-même qui vous en chargerez ! Il m'a fait monter dans son arbre et j'ai bien failli ne plus

en descendre !

Ainsi, Pipette vécut encore un nombre respectable d'années. Puis, un jour, le bon Dieu dit à la Mort :

— Sais-tu qu'on a oublié Pipette !

— Je ne veux pas aller le chercher ! protesta la Mort.

— Puisque la Mort ne veut pas y aller, il faut envoyer le Diable !

Le Diable s'en fut et arriva chez Pipette.

— Bonjour, Pipette !

— Bonjour, toi ! Qui es-tu ?

— Je suis le Diable et je viens te quérir !

— Tu viens me quérir ! Mais pourquoi ne pas m'avoir averti ? Je ne suis pas bien habillé. Il faut que je me change ! Prends place sur cette chaise !

Pipette, ce disant, désigna de la main sa plus belle bergère.

Le Diable prit place et Pipette s'en fut dans le cellier chercher du bois, du beau bois bien sec, qu'il plaça dans l'âtre. Assis devant ce gros feu qui le brûlait, le Diable protesta :

— Attention, Pipette, tu me brûles ! Tire-moi de là !

Pipette, au contraire, le poussa plus près du feu, plus près encore. Il faisait si chaud que les orteils du Diable rougirent. Le visage crispé de douleur, il se mit à hurler :

— Lâche-moi, Pipette, tu me brûles !

Mais l'autre le poussa, une fois encore !

— Retire-moi de là, Pipette !

— Je te retirerai quand tu m'auras promis que jamais je n'irai dans ton enfer !

Le Diable lui assura qu'il aurait la vie sauve.

Tant et si bien que Pipette devint un vénérable vieillard.

Un jour, Pipette en eut assez d'être de ce monde. Certes, il y avait bien vécu et cela pendant un bon nombre d'années. Mais ça n'avait que trop duré et il s'en était rendu compte, finalement.

Il fit venir près de lui tous ses amis et ceux qui se prétendaient tels. Il leur distribua tous ses biens, sans rien oublier.

Après quoi, il se fit enterrer. Et lorsqu'il fut enterré, il mourut.

Et quand il fut mort, il s'en fut frapper à la porte du Paradis.

— Saint Pierre, dit-il suppliant, ouvrez-moi la porte !

— Qui est là ?

— C'est moi, Pipette !

Le bon Dieu, mis au courant, dit :

— La Mort n'a pas pu t'emmener. Je ne peux te laisser entrer au Paradis ! Va-t'en voir le Diable, je te donne à lui. Présente-toi à l'entrée !

Pipette s'en fut et se présenta aux portes de l'Enfer.

— Hé, Diable, ouvre-moi la porte !

Le Diable, s'étant approché de la porte, tendit l'oreille et demanda :

— Qui est là ?

— C'est moi, Pipette !

— Oh, malédiction, c'est Pipette ! rugit le Diable, effrayé.

— Ouvre-moi la porte !

— Décampe d'ici, Pipette, je ne veux pas de toi dans mon enfer, tu m'as causé trop de tourments !

Et voilà Pipette qui prit le chemin du retour, vers le Paradis. Il frappa :

— Écoutez-moi donc. Il faut bien que je couche quelque part. Le Diable, en enfer, ne veut pas de moi. Ouvrez-moi la porte, bon saint Pierre !

— Tu sais bien que le bon Dieu ne veut pas !

— Oh, laissez-moi me cacher derrière la porte. Il faut bien qu'à pareille heure j'aie quelque part !

Saint Pierre se laissa fléchir et permit à Pipette d'entrer. Celui-ci se tassa derrière la porte et ne bougea pas.

Au bout d'un moment, Pipette sortit ses cartes et, s'adressant à un autre assis sur une petite bûche près de lui, lui demanda :

— Veux-tu jouer aux cartes avec moi ?

— Aux cartes, bien volontiers, mais quel sera l'enjeu ?

— Jouons place pour place !

Ils jouèrent ainsi trois parties que Pipette gagna. Il se retrouva assis sur la petite bûche.

Près de lui, un autre était assis sur une chaise. Il lui demanda :

— Hé, l'ami, on s'ennuie ici, qu'est-ce que tu dirais d'une partie de cartes ?

— Comment jouer aux cartes ici ?

— J'en ai !

— Quel est l'enjeu ?

— Jouons place pour place !

Les trois parties furent jouées et gagnées par Pipette. Il se retrouva assis sur la chaise.

Tout le temps qui suivit, Pipette l'employa à jouer aux cartes.

À celui qui était assis près du bon Dieu, Pipette demanda :

— Veux-tu jouer aux cartes ?

— Comment jouer aux cartes ?

— Rien de plus simple. C'est place pour place !

Ils jouèrent donc et, comme on s'en doute, grâce aux cartes magiques, ce fut Pipette qui gagna encore.

Et le voilà assis à la place toute proche du bon Dieu.

Il se pencha vers celui-ci et lui proposa :

— Bon Dieu ! Bon Dieu ! Que dirais-tu d'une partie de cartes avec moi ?

— Écoute, Pipette, tu es bien là, restes-y !

Le médaillon



’ÉTAIT une veuve qui avait un petit garçon.

Elle travaillait au palais du roi pour subvenir à leurs besoins quotidiens, vu qu’ils étaient démunis de tout.

Lorsque le gamin fut devenu un solide gaillard, solide et en force, capable de travailler, le roi dit à la pauvre vieille :

— Amenez donc ici votre petit garçon, la vieille, amenez-le avec vous !

Elle demanda, surprise de cette invitation :

— Pourquoi faire ?

— Ici, il apprendra un métier, il travaillera, et cela vous soulagera de toutes vos misères.

Le jour suivant, la veuve emmena avec elle son garçon, chez le roi. Celui-ci les reçut et fit donner au fils une brouette et une pelle.

— Tu as des outils, eh bien, va sarcler les allées de mon parc ! lui dit le monarque.

Chaque jour, à midi, le garçon recevait une tartine beurrée et le soir, lorsqu’il avait fini, il avait gagné un sou.

Le gaillard était pleinement satisfait et ne demandait rien de mieux.

Les années passèrent, il devint un homme.

Sa mère, elle, sentit sur ses épaules peser le poids des ans. Un jour, le garçon lui dit :

— Mère, vous êtes assez vieille, reposez-vous. Je suis capable de gagner votre vie et la mienne !

— Pauvre enfant, répondit-elle, émue, je voudrais bien encore t’aider.

— Pas du tout, vous avez assez peiné durant votre vie ! Reposez-vous enfin.

Pendant plusieurs années, il travailla pour le roi.

Un soir, à la maison, il dit à sa mère :

— Depuis le temps que je travaille pour le roi, je dois avoir amassé quelque chose.

La vieille lui répondit :

— Va donc voir le roi.

La journée finie, le garçon s'en fut trouver le monarque et lui demanda de faire les comptes pour savoir où ils en étaient.

Le roi ouvrit ses grands registres, compta, compta et compta encore :

— Je te dois exactement quatre sous !

— Quatre sous ? C'est vraiment peu !

Et le serviteur, rentrant chez sa mère, mit celle-ci au courant et pour conclure lui dit :

— Ce n'est pas suffisant. Je vais aller travailler ailleurs !

— Réfléchis bien, avant de partir. Dis-toi que notre ville est si pauvre qu'il n'y a pas d'emploi !

— Il faut que je voie. J'ai sûrement gagné plus que cela chez le roi !

Il s'en fut le lendemain chercher un nouvel emploi. Il frappa de porte en porte, mais ne trouva rien, pas le plus modeste travail.

De retour chez lui, sa mère lui dit :

— Je te l'avais bien prédit. Ici, il n'y a rien à gagner.

Il repartit le lendemain. Une fois encore, il perdit son temps.

Il marcha et remarcha des heures entières, sans le moindre succès.

Comme il n'avait pas d'économies, il revint chez le roi.

— Me voici de retour chez vous, lui dit-il. Il faut bien que je gagne quelque chose.

Mais le roi lui répondit :

— Cela me fait bien de la peine. Seulement, un autre a pris ta place !

Le lascar chercha un emploi toute la journée et il ne lui restait rien à manger.

Il retourna voir le roi.

— Il me faut de quoi gagner, sans cérémonie. Oui, j'accepterais n'importe quel emploi, car il faut que je mange !

Le roi se mit à marcher de long en large, pour mieux réfléchir, puis déclara :

— Je n'ai qu'une chose à te proposer. Si tu refuses, c'est la fin !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un de mes navires quitte le port, pour un long voyage sur la mer. Il nous manque un cuisinier. Veux-tu cet emploi ?

Il accepta et se rendit chez sa mère.

— Le roi m'a engagé, lui dit-il.

— Tant mieux, cela nous sauvera toujours de la mort !

Il retourna auprès du roi et lui demanda :

— Qui fera vivre ma mère pendant mon absence ?

— N'aie crainte, je la ferai vivre comme il faut !

La vieille femme, voyant s'éloigner son enfant, lui lança très fort :

— Bon voyage !

Le bâtiment sortit du port, mit le cap vers le large et disparut bientôt à l'horizon.

Après plusieurs années de navigation, les marins s'égarèrent. Allant à la dérive, ils ne savaient quelle direction prendre. Les vivres venant à manquer, après plusieurs jours de jeûne, ils tirèrent à la courte paille, pour savoir lequel d'entre eux se ferait manger.

Le sort désigna le cuisinier, qui allait être tué et mangé.

Ce fut alors que, devant le danger, lui vint une idée. Il s'en fut trouver le capitaine et lui demanda :

« Laissez-moi monter dans le plus haut mât, pour que je puisse découvrir une terre quelque part ! »

Le capitaine accepta et voulut bien lui prêter sa longue vue.

Le gars grimpa dans le plus haut mât et fouilla partout avec la longue-vue. Soudain, il cria tout joyeux :

« J'aperçois une terre ! »

Aussitôt, la voile fut mise dans la direction qu'il indiquait. Ce n'était qu'une île.

Tout l'équipage, dès qu'il le put, descendit à terre afin d'y rechercher ce qui pouvait être mangé, des fruits et peut-être des bêtes qui seraient chassées, ou des poissons dans les rivières, qui seraient pêchés.

Celui qui avait découvert l'île était tout découragé. Sans chercher à manger – et pourtant il avait grand-faim comme les autres – il se mit à marcher.

Il arriva ainsi devant une porte qui s'ouvrait dans des rochers. Il la poussa et entra. Il se trouva devant un vieillard aux cheveux blancs comme la neige.

Sur une table, devant lui, il y avait un médaillon.

Le garçon marmonna :

— Bonhomme, tu dors, tu n'as donc pas besoin de ce médaillon !

Prestement, il s'en saisit, le glissa dans sa poche et s'en fut.

Pendant ce temps, brusquement, l'île se trouva pleine de serpents. Effrayés, tremblant de peur, tous les matelots s'empressèrent de regagner leur navire qui, sans plus attendre, mit le cap vers la haute mer.

Lorsqu'il eut atteint la plage, trouvant le bâtiment parti, le jeune homme pensa : « Je suis condamné à mourir, mais ils ne me tueront toujours pas ! »

Il ouvrit alors son médaillon et y découvrit un portrait. Celui-ci lui demanda :

— Jeune homme, que désires-tu ?

— Ce que je désire ? Être sur le pont de mon navire !

Et tout à coup, il s'y trouva transporté. Les matelots, en le voyant, lui dirent :

— Te voilà ! On te cherchait partout !

— C'est cela, ajouta le capitaine, tu t'étais caché !

Et comme ils avaient encore faim, de nouveau, ils se préparèrent à le manger. Il dit :

— Mon capitaine, ça fait déjà un certain temps que je ne suis pas allé à l'église pour me confesser. Laissez-moi me rendre dans ma cabine et y faire acte de contrition !

— D'accord ! acquiesça le capitaine.

Puis, se retournant, discrètement il ordonna :

— Mes matelots, frappez-le vite afin qu'il perde connaissance et qu'il meure tout de suite !

Les marins, aussitôt, exécutèrent un rapide mouvement pour se trouver alignés de chaque côté de la porte.

Dans sa chambre, le garçon se jeta à genoux et fit un acte de contrition. Puis il ouvrit le médaillon.

— Que désires-tu ? interrogea le portrait.

— Je désire qu'il y ait une table bien garnie, avec de quoi boire et de quoi manger pour tout l'équipage, sur le pont !

Lorsque chacun eut bien bu et bien mangé, il ouvrit encore le médaillon et celui-ci lui demanda :

— Que désires-tu ?

— Je voudrais être rentré chez moi, me retrouver au pays que j'ai quitté lorsque j'ai embarqué et revoir le roi !

Crac ! En un rien de temps le bâtiment se retrouva au port. Le roi monta à bord et parla avec le capitaine auquel il demanda des nouvelles du voyage.

— Nous avons eu des moments critiques, mais nous sommes sortis de l'aventure sains et saufs.

» Vous savez, Monsieur le roi, vous pouvez avoir beaucoup de considération pour votre cuisinier. Comme on avait tiré à la courte paille pour savoir qui serait mangé et que le sort l'avait désigné, il s'est mis à genoux, a joint les mains et a prié. Aussitôt, une table avec de quoi boire et manger est apparue devant nous.

— C'est-il possible ?

— C'est comme je vous le dis !

— J'en suis fort content !

Le roi fit appeler son cuisinier et lui dit :

— Je vais te donner ma fille à épouser !

Le mariage eut lieu. Après quoi, le roi déclara à son gendre :

— Il n'y a rien à gagner nulle part. Il faut rester ici, au château, avec moi !

— Monsieur le roi, je vais quand même essayer de vivre par moi-même, si cela est possible !

Se tournant vers sa femme, le garçon ajouta :

— Il faudrait se faire construire une maison à nous, avec un parterre en rond, d'où l'on verrait le fleuve tout autour. Ainsi, nous aurions la plus belle demeure de tout le pays !

Tous deux prirent place dans une voiture et se firent conduire au milieu de la ville. Il se pencha par la portière et dit à sa femme :

— Ça te plairait ici ?

— Oui, ça me plairait bien, seulement, c'est plein de maisons !

— Cela n'a aucune importance. Tourne-toi !

Elle se retourna, il prit son médaillon et l'ouvrit :

— Que désires-tu ?

— Je désire posséder un château ici même, un château tel qu'on n'en a jamais vu. Je veux mon nom et celui de la princesse inscrits en lettres d'or sur le fronton de la porte. Je souhaite avoir une demeure plus belle que tout autre ici ou ailleurs !

Aussitôt, le château apparut devant eux.

Ils descendirent de voiture, franchirent la grille et marchèrent dans l'allée couverte de sable fin. Une musique se répandait autour d'eux, jouant des airs merveilleux. C'était bien un château comme encore on n'en avait jamais vu.

— C'est fantastique ! reconnut-il.

Avec sa dame, il pénétra dans la demeure, se rendit dans un salon meublé avec richesse et commanda :

— Je souhaite à boire et à manger !

Le repas fut servi et il n'y avait rien de mieux.

Le dîner terminé, il dit :

— À cette heure, il serait bon de rentrer. Votre père nous attend. Il doit se demander où nous avons pu nous rendre et ce que nous devenons.

Ils rentrèrent chez le père de la princesse, auquel ils déclarèrent :

— Nous avons maintenant notre château !

— Où cela ?

— Lorsque vous voudrez venir nous voir, vous n'aurez qu'à faire un tour en ville et vous trouverez notre nom écrit sur le fronton de notre porte !

— Eh bien, j'irai voir ça !

Le jour suivant, le roi ordonna qu'on attelle son carrosse et s'en fut faire un tour en ville. Il y trouva un château beaucoup plus beau que le sien.

Il y entra. On le reçut fort aimablement, tout le monde était heureux de le voir. Son gendre l'entraîna dans un salon où le couvert était mis. C'était bien la table la mieux garnie pour le boire et le manger qu'on eût jamais vue.

Il y avait un prince qui, longtemps auparavant, rendait souvent visite à la princesse avant son mariage. Un jour, de retour d'un long

voyage, il se présenta au château du roi. Ne voyant pas la princesse, il demanda :

— Mais où est donc votre fille ?

— Elle est mariée. Oui, elle a épousé un cuisinier qui s'est fait construire le plus beau château qu'on ait jamais vu.

— Où est-il ?

— Rien de plus facile pour le trouver, vu que son nom est écrit en grosses lettres d'or au-dessus de la porte principale. On ne peut passer devant sans le voir.

Le prince, quelque peu dépité, se dit en lui-même : « Je peux toujours aller voir ! »

Sans difficulté, il trouva le château et, comme le cuisinier s'était rendu en ville pour bavarder avec des amis, il n'y eut personne pour l'empêcher d'entrer.

Tout en suivant les couloirs, en traversant les pièces, il parvint auprès de la princesse.

— Vous êtes bien, ici ? lui demanda-t-il.

— Oh, oui ! répondit-elle, ravie.

Elle lui fit visiter les autres chambres et cela demanda du temps, car il y en avait beaucoup.

Lorsqu'ils furent tous deux dans sa propre chambre, il remarqua, sur une petite table près du lit, le médaillon.

Alors qu'elle lui tournait le dos, il s'en saisit prestement et le glissa dans sa poche.

Quand la visite du château fut terminée, il lui souhaita le bonsoir et prit congé d'elle.

Dès qu'il se fut éloigné du château, à l'écart, loin des regards indiscrets ; il sortit le médaillon de sa poche et l'ouvrit. Le médaillon lui demanda :

— Que désires-tu ?

— Je désire être au fond de la mer, avec le château et la princesse !

Crac ! Il se trouva sur-le-champ transporté au fond de la mer, avec le château et la princesse.

Le cuisinier, ayant fini ses parolotes dans la ville, s'en retourna chez lui. Il fut cloué par la stupeur. Devant lui, c'était un terrain désert qui s'étendait à perte de vue. Plus de château, plus d'épouse.

Il fut tout décontenancé et, en pleurs, il se rendit auprès de son beau-père qu'il mit au courant de la mauvaise nouvelle.

— Mon château et ma femme sont partis et je ne sais pas où ils se trouvent !

— Voilà qui est bien fâcheux !

Le roi fut tout décontenancé, lui aussi. Pris de pitié, il dit à son gendre :

— Je vais te donner quatre chevaux chargés d'or et d'argent. Tu

dépenseras tout pour retrouver ta femme et ton château.

Le garçon s'en fut, tirant par la bride les quatre chevaux lourdement chargés.

Il marcha, marcha, marcha tant qu'il fit au moins deux fois le tour de la terre. Il dépensa tout son or et son argent, cherchant à recueillir des informations lui permettant de retrouver sa femme et son château.

Ses chevaux étaient rompus de fatigue et amaigris. Rencontrant un colporteur, le garçon lui dit :

— Veux-tu acheter mes chevaux ? Je n'ai plus rien.

Le colporteur demanda :

— Combien en veux-tu ? Je n'ai que cinquante sous en poche ! Ils sont à toi si tu es d'accord !

Il répliqua :

— D'accord !

Ayant reçu les cinquante sous, il repartit à pied et marcha, marcha, tant et si bien qu'il arriva au bout du chemin où il n'y avait plus qu'un sentier. Il suivit le sentier et se trouva devant une petite maison.

Il poussa la porte, entra et vit, assise autour d'une table, une famille assez pauvre qui se contentait pour toute nourriture de pain de caribou, c'est-à-dire de pain d'orge.

Ayant faim, il demanda qu'on lui donnât à manger.

— Nous n'avons que du pain de caribou ! Combien nous en offres-tu ?

— Cinquante sous !

Il paya son pain cinquante sous, le mit sous son bras et s'en fut.

Il s'engagea à travers bois, dans une sente malaisée. Il marcha, marcha et arriva devant une cabane faite de paille et de joncs de mer. Il y pénétra et y trouva un vieux bonhomme, assis sur un tabouret branlant, aux cheveux blancs comme neige.

Celui-ci, en le voyant, manifesta une joie débordante.

— Cher jeune homme, comme je suis heureux de votre visite. Voilà plus de mille années que je suis ici et vous êtes mon premier visiteur ! D'où venez-vous ?

— Ah, mon pauvre monsieur, j'avais un beau château et une épouse et j'ai tout perdu. Ils ont disparu et je ne sais pas où ils sont ! Pour les retrouver, j'ai dépensé tout mon bien, c'est-à-dire la charge, en argent et en or, de quatre chevaux. Je n'ai encore rien retrouvé à ce jour !

Le vieux bonhomme, assis sur un tabouret branlant, aux cheveux blancs comme neige, lui dit :

— Restez ici pour la nuit. Vous ne savez pas qui je suis ! Mais je vais vous le dire. Je suis le maître de tous les oiseaux qui vivent sur cette terre. S'ils peuvent le voir, je vous dirai demain matin où se trouve votre château.

La nuit s'écoula sans incident. Le garçon dormit, sur une couche des

plus simples et le jour suivant, le vieillard sortit sur le seuil de sa porte et fit venir toutes sortes d'oiseaux. Il leur dépeignit le château et leur demanda s'ils ne l'avaient pas vu.

Les oiseaux réfléchirent et se concertèrent, puis déclarèrent :

— Nous ne l'avons pas vu.

Et c'était vrai, pas un seul d'entre eux ne l'avait survolé.

Il ne restait plus qu'à interroger un vieux corbeau. Cela faisait plus de mille années qu'il parcourait le monde, ce vieux corbeau-là.

Le vieillard dit :

« Si ce corbeau ne l'a pas vu, nul autre ne l'a vu. Il a fait au moins huit fois le tour de la terre. »

Le corbeau enfin s'approcha.

— Mon corbeau, interrogea le vieil homme à la barbe blanche, as-tu vu tel château, de telle apparence ?

Sans hésiter, le corbeau répondit :

— Non !

Se tournant vers le garçon, le vieil homme lui dit :

— Si le corbeau ne l'a pas vu, c'est qu'il n'est pas sur la terre, ton château.

Le bonhomme, après avoir longuement réfléchi, déclara :

— Si le corbeau n'a pas aperçu ton château, c'est qu'il n'est pas sur la terre. Je ne vois pas autre chose.

Après un long silence, il ajouta :

— À cette heure, il ne te reste plus qu'à aller trouver une de mes sœurs qui habite de l'autre côté de la grande mer bleue.

Et se tournant vers le corbeau, il lui dit :

— Tu vas conduire ce garçon chez ma sœur !

Et il fit manger confortablement son oiseau.

Après quoi, au garçon, il recommanda :

« Tu vas bourrer tes poches de morceaux du caribou que j'ai tué. Lorsque le corbeau criera, tu lui mettras quelques parcelles de viande dans le bec et il se taira, sa faim étant satisfaite. »

Le garçon monta sur le dos du corbeau et celui-ci prit son vol. Il le frappa aux flancs afin de le faire voler encore plus vite.

À un certain moment, l'oiseau se mit à croasser : « Croâ croâ ! » Le jeune homme lui glissa un morceau de caribou dans le bec et le corbeau fut rassasié.

Le bras de mer était très large, il avait plus de mille lieues, d'un rivage à l'autre. L'oiseau vola, vola et vola encore, demandant de temps à autre un morceau de viande de caribou.

À la tombée du jour, ils touchèrent l'autre rivage. Il y avait là, sur la plage, au milieu des ajoncs et des herbes grasses, une petite mesure au toit de joncs, avec une petite porte.

Le voyageur entra et trouva devant l'âtre une vieille femme

uniquement habillée de ses cheveux blancs comme neige.

En voyant entrer le visiteur, elle s'écria tout heureuse :

— Je suis bien aise de vous voir, cher ami, comment avez-vous fait pour venir jusqu'ici ? Cela fait deux mille années que je n'ai reçu la moindre visite. Dites-moi donc ce que vous cherchez !

— Je cherche, vieille femme, mon château et mon épouse !

— Vous allez demeurer ici jusqu'à demain. Je suis la maîtresse de tous les poissons de la mer !

Au matin suivant, la vieille s'en fut sur le rivage et fouetta l'eau. Toutes sortes de poissons vinrent à elle. À chacun, elle demanda :

— Avez-vous vu tel château ?

Aucun, hélas, ne l'avait vu.

Tout à coup, arriva une vieille raie des mers qui déclara :

— Eh bien, moi, je l'ai vu ! J'étais descendue le plus profond possible, afin de fabriquer une petite guitoune pour y ranger mes provisions.

La bonne femme demanda :

— Pourrais-tu avoir le médaillon que le prince cache si bien ?

La raie des mers s'en fut, nagea, nagea et nagea encore.

Elle arriva au fond de la mer la plus profonde et retrouva le château. Pendant que le prince et la princesse dormaient, elle se glissa dans la chambre, chercha dans les moindres recoins et trouva le médaillon, à la tête du lit.

Elle s'en saisit et s'esquiva avec, en reprenant l'étroit passage par lequel elle s'était glissée.

Le jour suivant, au matin, la raie des mers était de retour et remettait le médaillon à la vieille femme.

Celle-ci le tendit au garçon.

— Tiens, voici votre médaillon.

Le visiteur manifesta, on s'en doute, une très grande joie.

— Bonne vieille, s'exclama-t-il, que voulez-vous comme récompense ?

— Mon jeune ami, ça fait tant et tant d'années que je vis ici, seule avec les poissons. J'aimerais être morte pour pouvoir me reposer au Paradis.

Le jeune homme ouvrit son médaillon. Le portrait lui demanda, comme autrefois :

— Que désires-tu ?

— Je souhaite la vieille fée morte et au Paradis !

Et la vieille femme, tout habillée de ses cheveux blancs, rendit le dernier soupir et se trouva transportée au Paradis, où elle put goûter le repos.

Il rouvrit le médaillon.

— Que désires-tu ? lui demanda le portrait.

— Je veux être transporté auprès du petit vieillard qui habite de l'autre côté du bras de mer et qui m'a conseillé de venir ici.

Lorsque le petit vieillard le vit arriver, il l'interrogea :

— Salut ! salut ! Tu as réussi ?

— Hé oui, grâce à votre aide et vos recommandations. Que désirez-vous en retour ?

— Mon jeune ami, cela fait un bon bout de temps que je suis ici. J'aimerais avoir quelque chose à boire et à manger ! Surtout, qu'on me donne une bonne bouteille de *brandy* !

À peine a-t-il formulé ce vœu qu'il était réalisé. Tout était là : une table bien garnie avec des mets succulents et des bouteilles de vin vieux. Il y avait aussi, bien entendu, la bouteille de *brandy*.

Après quoi, le jeune homme prit le chemin du retour. Lorsqu'il eut marché, marché et encore marché, il s'arrêta et sortit son médaillon.

— Que désires-tu ?

— Que je sois transporté au château de mon beau-père, le roi !

Crac ! Il se trouva transporté !

Le roi le trouva bien changé, car son voyage avait demandé beaucoup d'années. Il lui demanda :

— Tu as fait bon voyage ! As-tu trouvé ta femme ?

— Oui, vous allez venir avec moi, vous le roi, et la reine, votre femme !

Tous trois se rendirent sur la place où se trouvait autrefois le château, avant sa disparition.

Le jeune homme prit son médaillon et l'ouvrit.

— Que désires-tu ?

— Je désire mon château ici, tel qu'il était ! répondit le gendre du roi.

Crac ! Voilà tout à coup le château revenu, avec la femme du garçon et le gars qui l'avait enlevée.

Le roi s'écria :

— Justice doit être rendue ! Quel châtiment infliges-tu à ce drôle, qui non seulement t'a volé ton château, mais qui t'a pris ta femme ?

Le garçon, après un très court moment de réflexion, répliqua :

— Ce que je demande comme châtiment ? Eh bien, ceci : je lui souhaite de courir, sans répit, à travers l'immense monde en jouant de l'orgue de barbarie. Il finira sa vie en tournant la manivelle !

Quant au garçon, lui-même, bien content d'avoir retrouvé son épouse, il souhaita vivre le plus longtemps possible avec elle et dans le plus grand bonheur.

Son médaillon, il le rangea en lieu sûr, en se promettant bien de ne plus jamais l'égarer.

Le diable et la mariée



U NE fille était courtisée par deux cavaliers.

Si l'un lui plaisait beaucoup, l'autre lui paraissait insupportable.

Celui auquel allait sa préférence était pauvre, et cela mécontentait les parents de la demoiselle, lesquels auraient voulu la voir attirée par le plus fortuné.

La fille se dit un jour à elle-même : « Si je me marie avec celui-ci, que le Diable m'emporte en chair et en os et en vie ! » Ce disant, elle était très sincère.

Les jours se succédèrent, les années passèrent et les choses prirent tournure à la satisfaction des parents. La fille accepta de convoler avec le garçon qu'elle n'aimait point.

Lorsque la cérémonie fut achevée à l'église, le cortège sortit et parut sur le porche. Non loin de là, se trouvait une curieuse voiture, avec de non moins étranges occupants. C'était un carrosse, attelé à deux assez beaux chevaux, avec sur le siège deux impressionnants cochers.

L'un des cochers descendit de son siège et s'avança vers la nouvelle épouse. Il lui offrit le bras et l'entraîna vers l'attelage. Après quoi, ouvrant la portière de celui-ci, il la fit monter.

Dès qu'elle fut à l'intérieur, avant que le mari ait eu le temps de faire le moindre geste, l'homme ferma la portière d'un coup sec. Et aussitôt l'étrange serviteur remonta sur son siège, l'autre cocher fit claquer son fouet et les chevaux détalèrent, pour disparaître au détour de la route.

Les invités de la noce, surpris et décontenancés, étaient restés sur place, comme pétrifiés.

Le mari et tous ses amis se sentaient accablés, ne comprenant rien à ce qui venait de se dérouler devant eux.

Puis les invités de la noce, après avoir serré la main du conjoint, s'éloignèrent en se disant : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Parmi les plus ennuyés, les plus chagrinés, se trouvait le frère de la mariée.

Il était bûcheron. Chaque jour, il se rendait dans les bois, la cognée sur l'épaule et il abattait des arbres.

Un soir, après avoir peiné, il s'assit sur le tronc de celui qu'il venait de coucher au sol. Reprenant haleine, il s'épongeait le front, lorsqu'il vit sur le sentier voisin un homme aux allures mystérieuses qui venait vers lui. Le bûcheron se demanda comment cet homme avait pu se trouver aussi rapidement devant lui. Ce qu'il ignorait, c'est que c'était le Diable lui-même.

L'inconnu, lorsqu'il fut à sa hauteur, s'arrêta et le fixa un long moment en silence, puis il lui dit :

— Tu as l'air bien triste ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Aurais-tu de la peine ?

— Ah oui, j'ai du chagrin !

— Raconte-moi ça.

L'étranger s'assit sur le tronc d'arbre, à la droite du bûcheron.

— Je t'écoute !

— Voilà ! Il y a un certain temps, ma sœur s'est mariée !

— Et alors. Il n'y a rien de triste à cela !

— Oui, mais le jour de ses noces, sitôt la cérémonie à l'église terminée, elle a disparu. On ne sait de quel côté elle est partie et depuis, l'on n'a jamais eu d'elle la moindre nouvelle !

L'inconnu, qui avait écouté avec beaucoup d'attention, hocha la tête et dit :

— Veux-tu revoir ta sœur ?

— Oh, oui ! J'en serai fort heureux !

— Si tu veux la voir, il faut me promettre d'ôter l'alliance qu'elle porte à son doigt !

Le bûcheron fut quelque peu étonné par une telle demande. Il répliqua néanmoins :

— Oui, je promets de lui retirer son alliance !

— Eh bien, je t'emmène ! Monte sur mon dos !

Sans se douter qu'il avait affaire au Diable, le frère de la mariée s'exécuta.

Il s'installa sur les épaules de l'inconnu.

Clac ! Il se trouva brusquement transporté ailleurs, dans un appartement où, devant lui, se tenait sa sœur ! Celle-ci, en le reconnaissant, fondit en larmes. Elle tomba dans ses bras en gémissant :

— Ah, mon pauvre ami. Je sais ce que tu viens faire ici. Tu viens me prendre mon alliance. Jusqu'ici, je vivais sans ennui et, maintenant, je vais souffrir le martyre.

Le garçon fut fort embarrassé. Il balbutia :

— Je ne le ferai pas !

— Tu le feras, car tu ne sais pas qui t'a demandé cela !

Le Diable, qui écoutait derrière la porte, entrouvrit celle-ci, passa la tête et lança :

— Dis ce que tu veux, mon gaillard. Lorsque tu sortiras d'ici, il faudra me remettre l'alliance de ta sœur !

Le bûcheron, l'ayant entendu, se retourna et répliqua :

— Je vous dis que je ne vous l'apporterai pas !

La mariée, torturée par l'angoisse, se fit suppliante :

— Mon cher frère, il finira par t'y obliger. Tu ignores qui est le maître ici ! Tu te souviens de la journée où mon père a voulu me marier avec celui qui avait de l'argent. Excédée, j'ai fini par dire : « Je veux bien que le diable m'emporte en chair et en os et en vie, si je l'épouse ! » C'est pourquoi, aujourd'hui, je suis en enfer. Avec mon alliance bénite, je ne peux souffrir. Seulement, dès que tu me l'auras enlevée et que tu la lui auras remise, je souffrirai le martyre. Il est donc plus charitable de me laisser ainsi.

Le garçon eut pitié de sa sœur et refusa de lui prendre l'anneau bénit.

Alors le Diable le ramena dans la forêt, là où ils s'étaient rencontrés.

Quant à la femme, elle est demeurée en enfer, mais elle n'a pas à y redouter la moindre souffrance, car au doigt elle porte toujours son alliance bénite.



Cacholet



L convient de le dire : c'était un bûcheron qui était plutôt dur avec sa femme ; il trouvait toujours qu'elle n'en faisait pas assez.

Chaque matin, avant de se rendre dans la forêt, il donnait à son épouse une tâche bien déterminée qu'elle devait faire au cours des heures suivantes. Si dans la journée, elle ne filait pas le nombre d'écheveaux qu'il lui avait imposé, il entrait à son retour dans une violente colère, faisait un bruit de tous les diables et l'envoyait se coucher sans souper. S'il était dans ses mauvais jours, alors sa rogne était plus grande encore et il lui administrait une sérieuse volée.

Ce jour-là, le bûcheron se leva plus tard que d'habitude. Il déjeuna copieusement, prit sa cognée et se prépara à partir. Sur le seuil de la porte, il se retourna et dit à sa femme qui l'accompagnait en lui tendant sa besace :

— Je t'ai préparé un tas de laine qu'il faudra filer pendant trois jours. Si, à mon retour, tu n'as pas fait ce travail, je te battrai comme plâtre !

Du doigt, il lui désigna sur la table un tas de laine que trois femmes, sans s'arrêter un seul instant, n'auraient pu filer dans le délai qu'il avait accordé à sa compagne.

Celle-ci, timidement, protesta :

— Filer autant d'écheveaux, c'est impossible dans le temps que tu m'as fixé !

— Je te donne trois jours, pas un de plus !

Il s'éloigna, insensible, car sa femme s'était écroulée, tout en pleurs.

Quelques instants plus tard, tandis qu'elle se lamentait, pleurait et geignait, on frappa à la porte.

— Entrez !

— Bonjour, Madame !

— Bonjour, Monsieur ! Que voulez-vous ?

— Vous semblez triste !

— Je le suis, cher Monsieur ! Et, croyez-moi, on pourrait l'être à moins. Regardez sur cette table. Elle est couverte de laine. Il y en a partout dans la chambre !

— Je vois !

— Eh bien, si je ne l'ai pas filée d'ici trois jours, mon mari se mettra dans une colère folle et me battra comme plâtre !

Le visiteur eut un haussement d'épaule et répliqua :

— Vous vous faites beaucoup de tracas pour pas grand-chose ! Tenez, laissez-moi filer cette laine et vous verrez !

La femme le regarda avec méfiance, se demandant si elle n'était pas en présence d'un mauvais plaisant. L'inconnu insista et ajouta :

— Je ne vous demanderai même pas un sou, si vous devinez mon nom !

Croyant avoir affaire à un homme de la région, elle accepta. Elle lui donna toute sa laine et pensa : « Je vais me renseigner sur son compte dans les alentours ! »

Comme il s'éloignait, elle porta son regard sur les pieds de l'inconnu et s'aperçut que le gauche était comme celui d'un cheval. « Mon Dieu ! soupira-t-elle, j'ai idée que c'est le démon ! Comment savoir son nom ! »

La femme avait deviné juste. C'était bien le Diable, déguisé, qui était venu lui proposer un tel marché.

Le soir, lorsque son mari fut de retour de son travail, il constata que son épouse avait plutôt piteuse mine. Il n'y prêta pas attention, du fait qu'au matin il lui avait cherché querelle.

Le jour suivant, il en fut de même. La femme faisait grise mine.

— Qu'as-tu ? interrogea l'homme.

— Rien ! répondit-elle.

Le lendemain, c'était le jour où devait revenir le Diable.

Au matin, le bûcheron dit à sa compagne :

— Veux-tu me dire pourquoi tu es si triste ?

— Tu sais bien la tâche que tu m'as imposée ! J'ai de la laine à filer plus que ne pourraient en faire trois créatures en un mois ! L'autre jour, lorsque tu es parti, un homme s'est présenté. Quand il m'a vue pleurer, il m'a demandé la cause de mon chagrin. Je lui ai montré du doigt toute la laine à filer en lui expliquant pourquoi j'étais découragée. Il a proposé de le faire à ma place et comme paiement, il ne m'a pas demandé un sou, mais seulement de lui dire quel était son nom. Je suis certaine qu'il est le Diable. Il avait un pied comme celui d'un cheval. Comment deviner son nom ? J'ai peur. Il va m'emmener avec lui !

Le bûcheron était certes un homme dur, mais il aimait sa femme. La voyant ainsi en peine, il fut touché et tenta de calmer ses craintes.

— Ne te fais pas de mauvais sang, ma femme, on finira bien par

connaître son nom. Cet homme, je l'ai souvent rencontré dans les bois. Je vais le rechercher et, après l'avoir écouté sans qu'il s'en doute, je te rapporterai son nom !

Le mari s'en fut à son travail, dans les bois. Après avoir abattu plusieurs arbres, fatigué, il s'assit sur une souche, pour reprendre haleine.

Tout à coup, il perçut un bruit insolite. C'était un rouet qui tournait, non loin de là. Le rouet tournait à toute allure et celui qui le faisait fonctionner chantait :

« Si tu savais que je m'appelle Cacholet.

Tu ne serais pas si en peine que tu l'es ! »

Le bûcheron n'avait perdu aucune syllabe. Tous ces mots restèrent gravés dans sa mémoire. Il rentra chez lui le soir et annonça à sa femme :

— Tes soucis sont finis. Je connais son nom. Lorsqu'il viendra, tu lui diras innocemment :

— Ne vous appelleriez-vous pas, par hasard, Cacholet ? Le bûcheron, qui avait du bois à livrer à la ville, s'éloigna.

À peine était-il parti que le Diable se présenta.

— Voici toute ta laine filée. Ton mari ne te battra pas ! Il te faut maintenant deviner mon nom.

La femme, jouant la comédie, feignit de chercher dans sa tête. Elle fit la grimace.

— Mon bon Monsieur, votre nom n'est pas aisé à trouver ! Personne, dans tout le canton, ne vous connaît !

— C'est chose possible. Mais vous vous souvenez de nos conventions. Si vous ne pouvez me dire mon nom, je vous emmène !

La femme parut soucieuse, puis dit :

— Votre nom ne serait-il pas, par hasard, Cacholet ? Le Diable fut si surpris, si étonné, si décontenancé qu'il entra dans une grande fureur et qu'il partit à fond de train, en emportant la porte avec lui.

